



HAL
open science

Algorithmes de la différenciation et de la symétrisation en Mòoré

Tasséré Emmanuel Sawadogo

► **To cite this version:**

Tasséré Emmanuel Sawadogo. Algorithmes de la différenciation et de la symétrisation en Mòoré. Linguistique. Université de Franche-Comté, 2007. Français. NNT : 2007BESA1028 . tel-02104195

HAL Id: tel-02104195

<https://univ-fcomte.hal.science/tel-02104195>

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
ECOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIÉTÉS »

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

SCIENCES DU LANGAGE

ALGORITHMES DE LA DIFFÉRENCIATION ET DE
LA SYMÉTRISATION EN MOORÉ

Présentée et soutenue publiquement par

Tasséré Emmanuel SAWADOGO

Le 20 décembre 2007

Sous la direction de M. le Professeur Daniel LEBAUD

Membres du jury :

Rémy BÔLE-RICHARD, Ingénieur de recherche à l'université de Franche-Comté

Nazam HALAOUI, Chercheur à l'université de Montréal

Raphaël KABORÉ, Professeur à l'université de Paris 3-Sorbonne Nouvelle

Daniel LEBAUD, Professeur à l'université de Franche-Comté

Norbert NIKIÈMA, Professeur à l'université de Ouagadougou

Denis PAILLARD, Directeur de recherche au CNRS, Paris 7

À

Nicole, Dellsom et Wendyam SAWADOGO

REMERCIEMENTS

Je voudrais avant tout remercier le Pr. Daniel LEBAUD qui a bien voulu accepter la charge de diriger mon travail de recherche malgré ses multiples responsabilités administratives et académiques. Je salue son ouverture d'esprit qui l'a conduit à s'intéresser aux faits d'une langue qui, normalement, devrait être loin de ses préoccupations. Qu'il en soit ici remercié.

Mes remerciements au Pr. Gisèle HOLTZER qui a mis tout en œuvre pour que mon inscription à l'Ecole doctorale de l'Université de Franche-Comté soit effective.

Je remercie également Sylvie PARTHENAY, Simone et Pierre GRISEY et toutes les personnes qui, d'une façon ou une autre, nous ont apporté leur soutien.

INTRODUCTION

0.1. Problématique, hypothèse et objectifs

Une revue de la littérature sur les différents traitements de *tu* et *me*, deux marqueurs de la langue mooré, montre bien que la problématique de leurs propriétés fonctionnelles et de leurs statuts reste encore posée. En plus, *tu* et *me* semblent, de prime abord, entrer chacun en tant que forme dans un réseau d'homonymie. D'où les deux séries de questions suivantes :

Première série

- Les formes notées *tì* et *tí* sont-elles des variantes contextuelles d'un même morphème *tu* ou renvoient-elles à deux morphèmes distincts de la langue ?
- Si *tì* et *tí* sont des variantes contextuelles, quels sont les statuts respectifs du ton haut et du ton bas dans les formes *tì* et *tí* ?
- Les multiples valeurs locales¹ de chacune des formes *tì* et *tí* peuvent-elles être ramenées à une seule représentation formelle rendant justement compte de toutes ses variations ?

¹ Interprétation liée à un emploi spécifique d'une forme linguistique.

Seconde série

- La forme *me*, qui a l'aptitude d'apparaître en différents points du schème syntaxique, renvoie-t-elle à une seule unité morphologique ou à un cas d'homonymie ?
- La multiplicité de valeurs de *me* est-elle liée à une variation du fonctionnement du même marqueur que l'on peut ramener à une seule représentation formelle rendant justement compte de toutes ses variations ?
- Quel est le statut du ton haut que porte *me* ?

Au regard des observations sur les données de la langue, nous formulons ici les deux hypothèses générales suivantes :

(1) *t̂* et *t̃* sont des formes renvoyant à une seule et même unité morphologique ; ces deux formes n'entrent pas dans une logique d'homonymie ;

(2) les multiples valeurs de *me* se ramènent à un seul et même marqueur.

L'hypothèse sur la caractérisation du fonctionnement de chacun de ces deux marqueurs sera formulée de façon plus précise dans la partie qui lui est spécifiquement consacrée.

L'objectif général de notre travail est de montrer l'unité sous-jacente des marqueurs faisant l'objet de notre étude. L'unité sous-jacente de ces marqueurs trouve sa traduction dans la capacité de la forme schématique de chacun de ces deux marqueurs à rendre compte de leurs variations sémantiques respectives. Les objectifs spécifiques permettant d'atteindre cet objectif général sont précisés dans le point consacré à l'étude de chaque marqueur.

0.2. Méthodologie et cadre théorique

Le présent travail s'inscrit dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives qui ramène l'activité langagière à des opérations de représentation, de référenciation et de régulation qui sont toutes d'ordre linguistique. Ce qui inscrit de fait l'énonciation au cœur de la linguistique :

« Énoncer c'est construire un espace, orienter, déterminer, établir un réseau de valeurs référentielles, bref un système de repérage². »

² Antoine CULIOLI (1999 : 49).

« Avec les relations de repérage, [...] on n'a pas qu'une seule relation, mais des enchevêtrements, des paquets de relations dont ce concept permet de rendre compte parce qu'une fois que vous avez constitué le tout, c'est-à-dire que vous avez constitué une relation prédicative (munie elle-même d'une orientation), tout cela va être repéré par rapport à un système de repérage... Le repérage permet de construire [des] relations nombreuses, hétérogènes et très complexes qui aboutissent à la production-reconnaissance d'un énoncé³. »

Dans une démarche en linguistique énonciative, on cherche donc à étudier le fonctionnement de l'activité langagière à travers les agencements de marqueurs qui s'entendent comme des traces d'opérations. Sachant qu'un système de repérage comprend des paramètres de type ζ (subjectif) et des paramètres de type τ (espace-temps), un marqueur est étudié pour déterminer l'opération qu'il met en jeu et construire sa représentation formelle apte à rendre compte des différentes valeurs qui lui sont intuitivement attribuées.

Par conséquent, les postulats formulés sont les suivants :

³ Antoine CULIOLI (2002 : 208).

- toute forme linguistique est marqueur d'une opération ;
- un marqueur grammatical n'est jamais polysémique en tant que tel : les différentes valeurs qui lui sont intuitivement attribuées résultent de la pondération d'un invariant par les réseaux de relations dans lesquels ce marqueur se déploie.

La détermination de l'opération mise en jeu par chaque marqueur et la construction de sa représentation formelle apte à rendre compte de ses différentes valeurs locales se feront grâce aux procédures heuristiques traditionnelles : commutation, déplacement/permutation, insertion, suppression/élimination. Ces procédures heuristiques, en plus de permettre d'apprécier et d'isoler les constituants syntaxiques, aident dans la mise au jour des propriétés distributionnelles et/ou contraintes syntaxiques engendrées par le marqueur. Ces procédures d'analyse seront complétées par une analyse des différents textes de contextualisation des énoncés en tant qu'illustrations des contraintes imposées par les propriétés intrinsèques des marqueurs et en tant que moyens d'accès aux phénomènes et effets de mise en réseau de marqueurs.

Les sources de données de notre analyse sont de trois types :

- Le dictionnaire orthographique du mooré qui comporte 25 000 entrées et de nombreuses illustrations de leurs emplois ;
- les textes écrits en langue mooré par différents auteurs, la Commission nationale du mooré, les journaux en mooré ;
- les textes narratifs enregistrés sur supports magnétiques⁴ et retranscrits de manière à préserver leur forme orale autant que faire se peut ;
- le recours à des informateurs qui sont des locuteurs natifs de même qu'à des compétences linguistiques personnelles, étant locuteur natif de la langue décrite ici.

Les symboles de l'orthographe officielle du mooré sont utilisés dans la transcription de données. À ces symboles de l'orthographe officielle seront adjoints les signes diacritiques suivants :

- ´ symbolise un ton haut et ` représente un ton bas. Les tons sont notés au-dessus des unités qui les portent ;

⁴ Le matériel audio est consulté dans sa forme brute pour apporter le maximum d'informations sur la situation d'énonciation.

- ° indique qu'un segment a été éliminé suite à une enclise ;
- ~ noté au-dessus d'une voyelle, marque la nasalité de cette voyelle ;
- [] désigne des réalisations de surface lorsqu'il s'agit de données de la langue ;
- * devant une séquence veut dire qu'elle n'est pas attestée ;
- - sépare des unités morphologiques dans la transcription des données du mooré ;
- + sert à fragmenter les étiquetages des morphèmes dans la transcription des données.
- * dénote une traduction très approximative du mooré vers le français.

Ce travail s'articule autour de deux chapitres : le premier est consacré à l'étude du marqueur *tu*, le second à l'étude du marqueur *me*. L'étude de chacun de ces deux marqueurs a nécessité l'analyse du fonctionnement d'autres formes linguistiques. C'est ainsi que l'étude de *tu* a nécessité l'analyse du phénomène de la fluctuation tonale observable dans les emplois de ce marqueur. À son tour, l'étude du marqueur *me* a nécessité non seulement l'analyse du fonctionnement du marqueur *la* avec lequel on note une forte cooccurrence, mais aussi l'examen du

statut du ton que porte ce marqueur. Comme indiqué plus haut, les objectifs spécifiques seront précisés dans chaque chapitre.

0.3. Aperçu sur la langue mooré

0.3.1. Classification linguistique, localisation, dialectes

Le mooré est une langue nigéro-congolaise de type *gur* selon J. Greenberg (1963). Si l'on considère d'une part qu'en 1985, le nombre de locuteurs du mooré était de 5 100 000⁵, et que d'autre part le taux de croissance annuelle de la population burkinabè qui est de 2,68%, l'on peut estimer le nombre de locuteurs natifs du mooré à 8 407 718 actuellement. Ce chiffre fait abstraction de ceux qui parlent le mooré comme deuxième ou énième langue, alors qu'on peut considérer qu'il y a un nombre important de locuteurs non natifs du mooré au regard des principaux facteurs suivants :

- la puissance économique et politique que lui confère la capitale du Burkina Faso située en plein cœur de l'aire géographique du mooré ;
- le grand poids démographique des Moosé⁶.

Les raisons de cette absence de statistiques sont d'ordre politique : l'état burkinabé juge que des enquêtes et des publications de données

⁵ Source : Institut National de la Statistique et de la Démographie (1991).

⁶ Locuteurs du mooré et groupe ethnique majoritaire au Burkina Faso.

chiffrées et précises sur le nombre de locuteurs des différentes langues du pays peuvent alimenter des revendications de type nationaliste ou sécessionniste.

Si le Burkina Faso est incontestablement le premier pays où le mooré est parlé, il n'en demeure pas moins que cette langue est parlée dans d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest comme la Côte-d'Ivoire, le Ghana, le Togo et le Mali. Au Burkina Faso, l'aire géographique du mooré est circonscrite dans ce qu'on appelle communément le Plateau Central Mossi.

Selon MALGOUBRI (1988), le mooré a quatre dialectes :

- Le yaadré (nord) ;
- Le jaoré (centre-est) ;
- Le yaandé ou yaana (sud-est) ;
- Le dialecte central qui regroupe les parlers des régions centre, est et ouest.

0.3.2. La recherche sur la langue mooré

Les premiers travaux sur le mooré sont l'oeuvre des missionnaires catholiques et protestants. Ces travaux, dont les plus notables sont FROGER (1910), HALL (1949), SOCQUET (1952), et ALEXANDRE

(1953), portent sur la grammaire et l'orthographe de la langue. Il faut attendre les années 1970 pour voir la contribution des nationaux qui, au fil du temps, prendra de l'ampleur avec la création du Centre d'Enseignement Supérieur de Ouagadougou sous l'impulsion du Professeur HOUIS en 1972.

Depuis lors, un nombre important de travaux sur le mooré couvrant les domaines de l'orthographe, la phonologie, la didactique, la lexicologie, la lexicographie, la terminologie/néologie et la traduction ont été menés par des linguistes.

0.3.3. L'orthographe du mooré

Le système orthographique officiel actuel est de type plutôt phonologique avec un alphabet latin tiré de "l'alphabet africain de référence" adopté par la réunion internationale de Niamey organisée par l'UNESCO en 1978.

Sous l'impulsion de la sous-commission nationale du mooré, le code orthographique du mooré a été adopté officiellement en 1986 et le tout premier dictionnaire orthographique du mooré a été édité en 1997. Ces deux ouvrages constituent la colonne vertébrale de la standardisation de la langue. Les tons du mooré ne sont pas représentés dans l'orthographe qui comporte « 26 symboles dont 18 consonnes et 8 voyelles ».

Les symboles de l'orthographe du mooré sont présentés dans le tableau qui suit :

Tableau 1 : L'alphabet du mooré⁷

a	'	b	d	e	ε	f	g	h
i	ι	k	l	m	n	o	p	r
s	t	u	υ	v	w	y	z	

0.3.4. Utilisations de la langue mooré

0.3.4.1. Utilisation dans les médias

Dès 1958, soit deux années avant l'indépendance politique du Burkina Faso, le mooré était déjà utilisé à la radio nationale. La chaîne de télévision publique utilise trois langues⁸ nationales parmi lesquelles le mooré pour les résumés des nouvelles nationales et internationales, pour communiquer les adresses des pouvoirs publics à la nation, les messages des partis politiques et la publicité.

L'avènement de la IV^e République en 1991 a vu la naissance et le développement des médias privées tant dans les grands centres urbains que dans les zones rurales du Burkina. La conséquence de cette nouvelle

⁷ Ce tableau est extrait de BALIMA (1997 : 46).

⁸ Les deux autres langues sont le fulfuldé et le jula.

configuration médiatique est l'augmentation des plages d'émissions diffusées en langue mooré sur les radios. Au niveau de la presse écrite, on note l'existence de trois journaux majeurs : *Sõore*, *Věnegre* et *Yam-Wekre*.

0.3.4.2. Utilisation dans l'éducation

L'utilisation des langues burkinabè s'est officialisée en 1969 avec d'une part la création de la structure officielle d'étude et de promotion des langues du Burkina Faso qu'est la Commission Nationale de Langues et, d'autre part, le *Projet Conjoint Haute-Volta UNESCO* visant l'égalité d'accès de la femme et de la jeune fille à l'éducation.

La création en 1974 de l'Office National pour l'Education Permanente et l'Alphabétisation Fonctionnelle et Sélective (aujourd'hui Institut National d'Alphabétisation (INA)) participe au renforcement du cadre général institutionnel de promotion de l'alphabétisation en langues nationales.

Dans les années 1990, avec l'émergence des *écoles satellites*⁹, le mooré est réintroduit¹⁰ dans l'enseignement formel au même titre que cinq

⁹ Type d'écoles implantées dans les zones non couvertes par les écoles traditionnelles et dans lesquelles une langue nationale identifiée comme celle des apprenants est enseignée à la fois comme matière et langue de transmission des savoirs dans les premières années de scolarisation.

¹⁰ Une première expérience d'introduction des langues nationales dans l'enseignement formel avait été menée de 1979 à 1984.

autres langues nationales¹¹. Dans le système éducatif formel, le mooré est une matière optionnelle à l'examen du baccalauréat et il est enseigné comme langue vivante à l'université.

C'est dans l'éducation non formelle¹² que le mooré occupe une place de choix en ce sens qu'il est en même temps matière d'enseignement et langue de transmission et d'appropriation du savoir. Selon les données du recensement de la population par l'INSD¹³ en 1985, le mooré était la langue d'alphabétisation de 79% des alphabétisés en langues nationales.

0.3.5. Eléments de phonologie

0.3.5.1. Les systèmes consonantique et vocalique du mooré

La phonologie du mooré a été largement étudiée par plusieurs spécialistes de la langue. Une des plus récentes études en la matière est celle de Norbert NIKIÈMA (1998)¹⁴ d'où sont tirés les systèmes consonantique et vocalique dans les tableaux qui suivent :

¹¹ Les cinq autres langues sont : le fulfuldé, le jula, le lobiri, le cerma et le lyélé.

¹² La Loi d'orientation de l'éducation du Burkina Faso définit l'éducation non formelle comme « toutes les activités d'éducation et de formation structurées et organisées dans un cadre non scolaire. Elle s'adresse à toute personne désireuse de recevoir une formation spécifique dans une structure non scolaire. »

¹³ Institut National de la Statistique et de la Démographie.

¹⁴ Norbert, NIKIÈMA, *Les alternances consonantiques en mooré*, In Les langues d'Afrique subsaharienne, Faits de Langues n°11-12, p.492, Ophrys, 1998.

Tableau 2 : le système consonantique

labiales	alvéolaires	palatales	vélaires	glottales
b	d		g	ʔ
p	t		k	
v	z			h
f	s			
m	n			
	l, r			
w		j		

Tableau 3 : les voyelles orales

i	u
ɪ	ʊ
e	o
	a

Tableau 4 : les voyelles nasales

ĩ	ũ
ĩ	ũ
	ã

0.3.5.2. *Les gradins phonologiques*

0.3.5.2.1. *Le gradin consonantique*

Comme l'a fait ressortir Norbert NIKIÈMA (ibid.), « le système consonantique du mooré est organisé autour d'un gradin de force qui est à l'image du gradin universel de sonorité des segments auquel on se réfère ces dernières années dans les discussions sur la syllabe ». Le gradin consonantique du mooré est présenté comme suit :

1	occlusives fortes et nasalité	p, t, k, N
2	occlusives douces	b, d, g
3	occlusive faible	ʔ
4	fricatives fortes	f, s
5	fricatives douces	v, z
6	fricative faible	h
7	latérale	l
8	vibrante	r
9	semi-voyelles	j, w

Un certain nombre de processus phonologiques sont liés aux contraintes de ce gradin de force. Au nombre de ces processus phonologiques, l'on peut citer entre autres les effets de dévoisement, l'assimilation partielle ou totale des faibles par les fortes. Nous donnons une illustration de chacun de ces processus phonologiques dans (1), (2) et (3) :

Dévoisement

(1)

a.

$b_+b \rightarrow [pp]$ comme dans $\begin{cases} t_1b + b + e \rightarrow [t_1ppe] & \text{'soigner'} \\ t\tilde{a}b + b + o \rightarrow [t\tilde{a}ppo] & \text{'arc'} \end{cases}$

b.

$g_+g \rightarrow [kk]$ comme dans $\begin{cases} log + g + o \rightarrow [lokko] & \text{'carquois'} \\ tog + g + e \rightarrow [tokke] & \text{'goutter'} \end{cases}$

c.

$d_+d \rightarrow [tt]$ comme dans $\begin{cases} rod + d + o \rightarrow [rotto] & \text{'maisons'} \\ b\text{ud} + d + a \rightarrow [b\text{otta}] & \text{'seneur'} \end{cases}$

Assimilation partielle

La consonne *l* devient *n* à l'intérieur d'un mot en assimilant le trait occlusif de la consonne qui suit et la consonne *r* devient *d* à l'intérieur d'un mot après une consonne nasale comme dans (2) :

(2)

a.

$yoldo \rightarrow [yondo]$ 'sacs'

b.

$gomre \rightarrow [gomde]$ 'parole'

c.

$y\tilde{e}nre \rightarrow [y\tilde{e}nde]$ 'dent'

Assimilation totale

La consonne r devient l après la consonne l comme dans (3) :

(3)

a.

gulre → [gulle] ‘cercle’

b.

gelre → [gelle] ‘œuf’

0.3.5.2.2. Le gradin vocalique

C'est à Emmanuel NIKIÈMA (1984) que revient le mérite d'avoir observé le premier que le système vocalique du mooré s'organise selon un système de gradin. Norbert NIKIÈMA (1998 :492) a, quant à lui, donné une explicitation du gradin avec des illustrations abondantes à l'appui de ses manifestations dans la langue en se basant sur le dialecte central. Nous visualisons ce gradin vocalique de type *decrecendo* comme suit :

1	i, u
2	ɪ, ʊ
3	a
4	o
5	e

Ce gradin vocalique de force rend compte de l'organisation du système vocalique du mooré qui distingue entre voyelles fortes (F) et voyelles débiles (D), sur la base de leurs traits : [HAUT], [ATR] et [BAS]. Les traits [+HAUT], [+ATR] et [+BAS] dominent [-HAUT], [-ATR] et [-BAS] respectivement.

Il existe de nombreux faits phonologiques du mooré en rapport avec ce gradin de force vocalique mais nous ne retiendrons ici que celui des contraintes de combinaisons de voyelles dans le mot. En effet, à l'intérieur des bases (voir définition sous 0.3.6.3, page 23), les voyelles de niveau 1 se combinent entre elles à l'exclusion de toutes les autres. Il en est de même pour les voyelles de niveau 2. En revanche, les voyelles des niveaux 3, 4 et 5 sont compatibles.

La conséquence de ces rapports de force est l'exclusion du système de la langue des séquences vocaliques ci-après :

1+2/2+1	iv	vi	uv	vu
1+3/3+1	ua	au	ia	ai
1+4/4+1	io	oi	ou	uo
1+5/5+1	ue	eu	ie	ei
2+3/3+2	ta	at	va	av
2+4/4+2	to	ot	vo	ov
2+5/5+2	te	et	ve	ev

Pour information, les combinaisons hétérotimbres admises et attestées sont les suivantes :

1+1	iu	ui
2+2	uw	wu
3+4/4+3	ao	oa
3+5/5+3	ae	ea
4+5/5+4	oe	eo

0.3.5.2.3. Les tons du mooré

Notre propos ici n'est pas de mener une étude systématique des faits tonétiques et tonologiques du mooré d'autant plus que des analyses spécifiquement portées sur le système tonal du mooré existent. En effet, l'on pourra se reporter à PETERSON (1971), KINDA (1983) et RANZINI (1988) qui sont des études systématiques sur les tons du mooré. Par ailleurs, KENTOWICZ et al. (1988), à la suite des travaux de PULLEYBLANK (1986), ont montré que le ton B est le ton par défaut du mooré.

Au regard de l'observation qui précède, nous nous contenterons dans cette section de montrer que le système tonologique du mooré oppose un ton H à un ton B. Il y a donc deux tonèmes en mooré comme le montrent les paires minimales dans (4) :

(4)

a.

sà sá

finir (se) *promener*

b.

tá tà

atteindre tirer

c.

sáagà sáagá

balai pluie

0.3.6. *Éléments de morphologie : structure des constituants syntaxiques*

Nous traiterons uniquement de la structure des constituants syntaxiques et de la structure des radicaux ici en raison de leur importance tant dans la compréhension de la présentation des données de la langue que dans l'étude des marqueurs *ti* et *me*.

Le constituant syntaxique est l'unité minimale à même d'assumer une fonction syntaxique. La structure générale du constituant syntaxique est représentée comme suit :

Rad + θ + Q + (M)

(Lire : RADICAL+DÉRIVATIF THÉMATIQUE+DÉRIVATIF ANNEXES+MORPHÈME MAJEUR.)

Cette représentation abstraite procède, comme l'écrit Norbert NIKIEMA (1989a : 120) de « la nécessité de faire des distinctions dans les suffixes entre 'morphèmes majeurs', 'dérivatifs annexes' ou 'pur' et

'dérivatifs thématiques', et l'existence d'un ordre d'apparition de ces suffixes ».

0.3.6.1. Structure du constituant syntaxique nominal

À la suite de Norbert NIKIÈMA (1989a), nous considérons que le mooré distingue entre suffixes nominaux à fonction quantitative et suffixes nominaux à fonction classificatoire (o, a). Nous considérons également que le constituant syntaxique nominal en mooré admet trois rangs de suffixes. La structure morphologique du constituant syntaxique nominal est visualisée comme suit :

Radical₊ (n dérivatifs)₊ Q₊ Nominant

Dans cette structure, Q représente la marque du nombre ou quantifieur.

Illustration : $\underbrace{\text{pag} + \text{pag} + \text{d} + \text{g} + \text{a}}_{\text{Rad}_+ \text{dér}_+ \text{Q}_+ \text{Nom.}}$ [pagdəga] 'instrument à fermer'.

0.3.6.2. Structure du constituant syntaxique verbal

Le constituant syntaxique verbal admet tout au plus deux rangs de suffixes (dérivatif thématique + dérivatif annexe) alors que le constituant syntaxique nominal en a trois au maximum (dérivatif thématique + dérivatif annexe + Nominant).

La structure du constituant syntaxique est visualisée comme suit :

Radical₊ (n dérivatifs)₊ Q

Illustration : $\underbrace{\text{sag} + \text{l} + \text{g} + \text{e}}_{\text{Rad.} + \text{dér.} + \text{Q}}$ ¹⁵ [sagløge] ‘mettre quelque chose dans...’

0.3.6.3. Radicaux et bases

Le radical est la forme obtenue à partir d'un constituant syntaxique en faisant abstraction de ses affixes (dérivatifs thématiques, quantifieurs et morphèmes majeurs). Toutefois, le résultat de cette opération d'abstraction peut ne pas coïncider avec la forme sous-jacente du radical. Cette asymétrie s'explique par l'existence de consonnes flottantes, c'est-à-dire non associées à une position du squelette en finale de radical comme nous le montrons dans la section 0.3.6.4 qui suit.

L'adjonction d'un dérivatif thématique au radical donne une base thématique. L'adjonction d'un ou plusieurs affixes à une base thématique donne une base élargie. Lorsqu'il y a coïncidence entre radical et forme phonétique d'un constituant syntaxique, la forme phonétique est considérée comme une base simple, c'est-à-dire sans aucun dérivatif. C'est le cas des verbes dits primitifs comme : yú (*boire*),

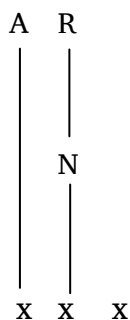
¹⁵ e est la voyelle par défaut associée à une position suffixale lorsqu'aucun segment n'est spécifié.

víli (*enrubanner*), yáo (*payer*), sógé (*détacher le son des grains en les pilant*).

0.3.6.4. La structure du radical

Nous adoptons ici la thèse d'Emmanuel NIKIÈMA (2000) qui soutient que les radicaux du mooré ont un schème prosodique à trois positions ou unités de temps.

*Visualisation de la structure du radical*¹⁶



Sur cette base, l'inventaire des formes canoniques des radicaux (nominaux et verbaux) en mooré se résume aux schèmes CV, CVC et CV_iV_j.

Emmanuel NIKIÈMA (*ibidem* : 239-271) souligne que :

« Les radicaux de forme canonique CV
comportent deux segments dans la

¹⁶ A (attaque), R (rime) et N (noyau) sont les trois constituants de la syllabe selon le modèle KLV.

représentation sous-jacente et les radicaux [CV_iV_j] et CVC, trois segments. Dans la représentation ci-dessus, les deux premières positions sont occupées respectivement par une consonne et une voyelle ; la troisième position (vide) est non spécifiée au niveau syllabique. Elle peut être occupée par une autre voyelle ou par une consonne. La troisième position du schème prosodique est occupée par une consonne lorsque le radical est de type CVC, par une voyelle dans le cas des radicaux de type [CV_iV_j]... Les radicaux CV (à deux segments) comblent la troisième position par un allongement de la voyelle du radical lorsque celle-ci est suivie par une consonne (un dérivatif ou une marque de nombre).

De nombreux verbes du mooré qui ont une forme canonique de surface CV ont en forme sous-jacente une forme CVC dont la dernière consonne est flottante. C'est le cas par exemple des mots comme *wá* "venir" (*a wattame*), *yi* "sortir" (*a yittame*) et *ɾ* "manger" (*a ruttame*) par opposition à des formes comme *gø* "tamiser" (*a goodame*) et *ra* "acheter" (*a raadame*) ».

En effet, les formes sous-jacentes des unités linguistiques comme *wa*, *yi*, *ru*, *go* et *ra* se visualisent comme suit :

		Forme sous-jacente	Forme de surface	
Groupe I		wad	→ wa	<i>venir</i>
		yid	→ yi	<i>sortir</i>
		rid	→ ru	<i>manger</i>
Groupe II		go _•	→ go	<i>tamiser</i>
		ra _•	→ ra	<i>acheter</i>

Le symbole "•" dans les formes sous-jacentes représente la troisième position du squelette, ou unité de temps, non associée à du matériau segmental. Cette représentation sous-jacente en trois positions de tout radical du mooré rend compte des phénomènes de copie de la voyelle suffixale et de l'allongement de la voyelle radicale entre autres comme dans (5) :

(5) Forme de base			Copie et association			Allongement		
A	R		A	R		A	R	
	N			N			N	
x	x	x	x	x	x	x	x	x
t	o		t	o	a	t	w	a
		+			+			+
	g	a		g	a		g	a

Le mot ainsi obtenu est *toaaga* et signifie *agressif/méchant*.

Dans (5), la voyelle suffixale *a* est copiée et hébergée dans la même position que la voyelle du radical. En d'autres termes, la voyelle copiée

est simplement intégrée dans la position nucléaire de tête du radical. La séquence de voyelles forme un glide [w] ou une coalescence selon les dialectes. Ensuite, le segment vocalique est associé à la troisième position vide de la forme de base ; ce qui se traduit par un allongement de la voyelle copiée.

Quant à la représentation en CVC comme forme sous-jacente des formes de surface CV des unités linguistiques du groupe I, elle rend compte par exemple du phénomène de dévoisement comme dans (6) :

(6) Représentation non dérivée	Dérivation
a) m rɪd ₊ d ₊ a ₊ me	m rɪt ₊ t ₊ a ₊ me
1SG manger INAC. ASS. me	1SG manger INAC ASS. me
<i>Je mange.</i>	

Dans (6), l'adjonction de l'affixe *-d-* (marque de l'inaccompli) au radical provoque une alternance consonantique (*d* devient *t*) qui ne saurait se justifier si l'on venait à considérer que la forme de surface en CV du verbe *ɾi* correspond à sa forme sous-jacente. L'adjonction de la marque de l'inaccompli au radical pour donner une base /rɪdd/ provoque donc le dévoisement des occlusives sonores de la séquence consonantique ainsi créée. Ceci est un phénomène très classique du mooré dont l'illustration a déjà été faite à la page 17.

Ajoutons que la forme de surface en CV d'un verbe à forme sous-jacente CVC apparaît uniquement à l'impératif.

0.3.7. Le système verbal

0.3.7.1. Le système aspectuel

Le système aspectuel du mooré distingue l'accompli marqué par **-∅-** et l'inaccompli marqué par le morphème **-d-** comme dans (7) qui suit :

(7)

a.

à búd₊∅₊à+mé [à búdà+mé]

3SG semer₊ACC.₊ASS.

"Il a semé"

b.

à búd₊d₊à+mé [à bútà+mé]

3SG semer₊INAC.₊ASS.₊ME

"Il est en train de semer"

c.

à ké₊∅₊à+mé [à kéà+mé]

3SG marcher₊ACC.₊ASS.₊ME

"Il a marché"

d.

à ké₊d₊à+mé [à kéà+mé]

3SG marcher₊INAC.₊ASS.₊ME

"Il est en train de marcher"

0.3.7.2. Le système temporel

Le mooré a trois marques temporelles :

- Le morphème **rá** qui marque le passé ;
- le morphème **∅** qui marque le présent ;
- le morphème **nán** qui marque le futur.

Chaque marque temporelle est antéposée au verbe avec lequel elle forme le groupe ou complexe verbal comme dans (8) :

(8)

a.

à **rá** kèlg₊∅₊à₊mé

il PASSÉ écouter₊ACC.₊ASS.₊me

”Il avait écouté”

b.

à **rá** kèlg₊d₊à₊mé

il PASSÉ écouter₊INAC.₊ASS.₊me

”Il était en train d’écouter”

c.

à **∅** kèlg₊d₊à₊mé

PRÉSENT écouter₊INAC.₊ASS.₊me

”Il est en train d’écouter ”

d.

à **∅** kèlg₊∅₊à₊mé

il PRÉSENT écouter₊ACC.₊ASS.₊me

”Il a écouté ”

e.

à **nán** kèlg₊ø₊à₊mé

il FUTUR écouter₊ACC.₊ASS.₊me

”Il écoutera”

f.

à **nán** kèlg₊d₊à₊mé

il FUTUR écouter₊INAC.₊ASS.₊me

”Il écoutera régulièrement”

0.3.7.3. *Eléments du système modal*

0.3.7.3.1. *L’assertion*

« Si j’asserte que p, [...] je tiens à dire que je sais qu’il existe un événement, et que p est l’événement en question. Si j’asserte que p’, j’asserte qu’il n’existe pas d’événement dont je puisse dire que p en est une description adéquate, ou bien j’asserte qu’il existe un événement que je caractériserai comme *autre-que-p*.

CULIOLI (2000 : 131).

L’assertion est une modalité énonciative consistant en une opération d’association d’une relation prédicative (proposition) à une et une seule valeur : soit la valeur p, soit la valeur p’ (autre que p).

Selon les grammaires¹⁷ du mooré, la marque de la déclaration affirmative est *lame* dont les formes tronquées sont *ame* et *a*. Lorsque *lame* n'est pas séparé du verbe par un pronom objet, sa forme en *a* subit une assimilation totale par la voyelle qui la précède comme dans (86), pages 221 à 223.

Nous poserons plus loin sous 2.2.5.1.3, page 255, que la forme *la* de la suite (*Dame* suffixée ou postposée au verbe ou le *la* dans les énoncés non verbaux est le marqueur de l'assertion en mooré.

0.3.7.3.2. L'injonctif

Convenons ici d'employer le terme *injonctif* comme un hyperonyme incluant les modalités suivantes : impératif, subjonctif et optatif¹⁸ en mooré. Nous traiterons ici de ces trois modes en raison de leur importance dans l'étude du marqueur *tu*.

- *L'impératif*

L'impératif est une modalité de l'énoncé qui exprime, dans le cadre d'une relation prédicative, un ordre. L'enjeu dans l'impératif est de *faire passer de rien à quelque chose*. Formellement, l'impératif se distingue des autres modalités injonctives par :

¹⁷ Norbert NIKIÈMA (1989b) ; BALIMA (1997) ; Norbert NIKIÈMA et Jules KINDA (1997).

¹⁸ Le souhait, la requête et la suggestion font partie de l'optatif.

- le fait que seules les formes brèves des pronoms 2^{ème} personne du singulier et 2^{ème} personne du pluriel peuvent assumer le rôle d'argument sujet dans l'énoncé ;
- la postposition de l'argument sujet par rapport au verbe ;
- le fait que le verbe se présente sous sa forme de citation, c'est-à-dire sans affixes marquant le temps ou l'aspect.

La série qui suit dans (9) illustre ces faits de langue :

(9)

a.

pàkè ø

ouvrir 2SG

♣ *Ouvre !*

b.

pàk ý

ouvrir 2PL

♣ *Ouvrez !*

c.

tì pàkè ø

ti ouvrir 2SG

♣ *Va ouvrir.*

d.

tí pàk ý

tu ouvrir 2PL

• *Allez-y ouvrir !*

e.

*f` tí pàkè

2SG tu ouvrir

f.

*f` t` pàkè

2SG tu ouvrir

g.

*y` tí pàkè

2SG tu ouvrir

h.

*y` pàkè

2SG tu ouvrir

- *L'optatif*

L'optatif s'entend comme une modalisation de l'énoncé qui exprime une suggestion, une requête, une prière. Dans l'optatif, une position ouverte est donnée à l'interlocuteur : il a le choix d'aller ou pas dans le

sens de l'intention formulée par le locuteur. Du point de vue formel, l'énoncé comportant la trace de l'optatif se caractérise par :

- l'antéposition du sujet syntaxique par rapport au verbe ;
- l'occurrence du verbe sous sa forme de base.

Le répertoire des pronoms sujets se présente comme suit :

	<i>Pronoms atones</i>	<i>Pronoms toniques non vocatifs</i>
1 _{PL}	d̀	tónd
2 _{SG}		fò
2 _{PL}		yám̃b

Il existe deux formes de l'optatif :

1) *L'optatif simple*

Dans le cas de l'optatif simple ou suggestion simple, le pronom sujet est sous sa forme atone. Quant au verbe, il se présente sous sa forme de citation modifiée par un ton H grammatical. On peut dire par raccourci que c'est ce ton H qui est la marque de l'optatif. Mais d'un point de vue technique, ce ton H est la trace de la construction d'un repère décroché hors-S₀ (l'énonciateur) et hors S'₀ (coénonciateur) permettant ainsi à l'interlocuteur d'envisager ou pas le procès dont il est question dans l'énoncé. Au niveau de l'ancrage, s'il y a occurrence de l'unité morpho-lexicale *ti* entre le pronom et le verbe, la marque tonale de l'optatif est associée à cette unité morpho-lexicale.

Seul le pronom 1^{ère} personne du pluriel est admis dans le cas de l'optatif simple comme dans (10) :

(10)

a.

ð pákè

1PL ouvrir

♣ *Ouvrons !*

b.

ð tí pàkè

1PL ti ouvrir

♣ *Allons ouvrir !*

2) L'optatif polémique

Dans le cas de l'optatif ou suggestion polémique, la forme tonique non vocative¹⁹ du pronom est suivie du verbe sous sa forme de citation. Seuls les pronoms toniques 2^{ème} personne (pluriel et singulier) et 1^{ère} personne du pluriel sont admis dans l'optatif polémique. C'est le pronom sujet qui porte généralement le morphotône H de l'optatif polémique à l'exception du pronom 2^{ème} personne du singulier. Lorsque c'est la forme tonique non vocative du pronom 2^{ème} personne du singulier qui est le

¹⁹ Les formes toniques vocatives correspondantes sont respectivement *yámbà*, *tóndò* et *fóo*. Le pronom vocatif est toujours suivi d'une pause. L'emploi d'un pronom vocatif se fait toujours de manière simultanée avec l'emploi d'un pronom sujet de forme brève postposé au verbe comme dans : *yámbà, yík-ý !* où *ý* est le pronom sujet postposé.

sujet de l'énoncé, c'est soit l'unité morpho-lexicale, notamment *tu*, intercalée entre le pronom et le verbe, soit le verbe lui-même qui porte le ton H marquant l'optatif.

Illustration :

(11)

a.

yámb t̀̀ pàkè

2PL tu ouvrir

♣ *N'écoutez pas ce qu'il vous dit ; allez-y ouvrir comme vous le souhaitez !*

b.

yámb pàkè

2PL ouvrir

♣ *N'écoutez pas ce qu'il vous dit ; ouvrez comme vous le souhaitez !*

c.

tónd t̀̀ pàkè

1PL tu ouvrir

♣ *Nous plutôt, allons ouvrir !*

d.

tónd pàkè

1PL ouvrir

♣ *Nous plutôt, ouvrons !*

e.

fò tí pàkè
2SG tu ouvrir

♣ *N'obéit pas à ce qu'il dit ; va ouvrir comme tu le souhaites*

f.

fò pàkè
2SG ouvrir

♣ *N'obéit pas à ce qu'il dit ; ouvre comme tu le souhaites*

■ *Le subjonctif*

Nous entendons par subjonctif, un impératif de fiction : une relation prédicative à l'impératif est repérée non par rapport au repère origine²⁰, mais par rapport à un repère fictif ; il y a donc un décrochage du repère de la relation prédicative par rapport au repère origine. La conséquence est que la représentation de l'ordre de *passer de rien à quelque chose* ne peut être ramenée au garant et ainsi être validée comme ce qui "est le cas", c'est-à-dire construit ou représenté comme étant effectif.

Au niveau syntaxique, le verbe de l'énoncé est toujours précédé d'un argument sujet explicite. Sur le plan morphologique, le verbe au subjonctif est caractérisé par l'occurrence d'un ton H grammatical sur sa première syllabe. C'est donc le ton H qui, en modifiant la forme de

²⁰ Situation d'énonciation dont les coordonnées sont S₀ (position de l'énonciateur) et T₀ (moment de l'énonciation).

citation du verbe, distingue finalement forme impérative et forme subjonctive d'un verbe en mooré. Toutefois, au cas où une autre unité morphologique précède le verbe et compose avec ce dernier un groupe verbal, c'est cette unité qui porte le ton H qui est un ton grammatical flottant. Ce ton H, qu'il soit porté par l'unité morphologique précédent le verbe ou qu'il soit porté par le verbe lui-même, opère un repérage en rupture. Le repérage en rupture ou décrochage se fait par rapport à des paramètres énonciatifs. Ce marqueur tonal fait l'objet d'une analyse approfondie sous 1.2.3 plus loin.

Illustration :

(12)

a.

̀̀ tí pàkè

3PL ti ouvrir

♣ *Qu'ils aillent ouvrir*

b.

à tí pàkè

3SG ti ouvrir

♣ *Qu'il aille ouvrir*

c.

à pàkè

3SG ouvrir

♣ *Qu'il ouvre*

d.

ḃ pákè

3SG ouvrir

♣ *Qu'ils ouvrent*

Pour conclure sur ce point, considérons les données dans (13) :

(13)

a.

pàk-ý

ouvrir₊2PL

Ouvrez!

b.

pàkè-ø

ouvrir₊2SG

Ouvre!

c.

yámb pákè

2PL ouvrir

Ne l'écoutez pas, ouvrez plutôt!

d.

fò pákè

2SG ouvrir

Ne l'écoute pas, ouvre plutôt!

Le rapprochement entre (13b) et (13d) permet de poser que \emptyset et $f\grave{o}$ sont des allomorphes de la marque de la deuxième personne du singulier puisqu'ils sont en distribution complémentaire :

- \emptyset , postposé au verbe à l'impératif ;
- $f\grave{o}$, antéposé au verbe à l'optatif.

Quant au rapprochement entre (13a) et (13c), il permet de poser que $y\acute{a}mb$ et y sont des allomorphes de la marque de la deuxième personne du pluriel. En effet, ils sont en distribution complémentaire :

- $y\acute{a}mb$, antéposé au verbe à l'optatif ;
- y , postposé au verbe à l'impératif.

0.3.7.3.3. Le conditionnel

Avec le conditionnel l'on affirme un événement \mathcal{P} sur un plan l , puis, l'on repère le plan l par rapport à un repère décroché $l\mathcal{E}$ à partir duquel l'on peut à nouveau envisager soit \mathcal{P} , soit non- \mathcal{P} . L'événement \mathcal{P} devient donc un événement fictif ou « fiction d'affirmation ». Le conditionnel est marqué généralement par $s\grave{a}n$, que nous analysons en deux morphèmes :

- Le ton **H** qui est la trace de la construction du plan décroché $l\mathcal{E}$;
- ***s\grave{a}n*** qui est la trace du repérage du plan l de l'événement par rapport à $l\mathcal{E}$.

Illustration :

(14)

a.

à sǎn wà bí f bòol má
3SG COND. venir alors 2SG appeler 1SG

S'il vient, appelle-moi.

b.

à sǎn wàtámé bí f tũ
3SG COND. venir_{+INAC.}+ASS. alors 2SG venir

S'il vient, alors viens avec lui.

a.

à sǎn wǎě đ túlgé né pé-kũungǎ
3SG COND. venir_{+LOC.} 2PL déchargé ne fait de faire paître les moutons

S'il était venu, nous n'aurions pas à faire paître les moutons.

CHAPITRE 1 : LE MARQUEUR TL

« Le langage n'est pas un donné qui serait
devant le linguiste ; ce sont les langues qui
constituent son domaine empirique. »

Antoine CULIOLI (1981 : 1).

1.1. *Aperçu sur des traitements antérieurs du marqueur ti*

Le dictionnaire orthographique du mooré distingue entre les unités morphologiques suivantes :

- *tì* ayant statut de conjonction traduit en français par :
 - *et* ;
 - *en conséquence de quoi* ;
 - *que*.

- *tí* ayant lui aussi statut de conjonction mais traduit en français cette fois-ci par :
 - *que* ;
 - *pour que* ;
 - *car* ;
 - *parce que*.

- *tù* ayant statut de « *verbe auxiliaire utilisé pour indiquer l'éloignement par rapport au locuteur* ».

Selon les auteurs du dictionnaire orthographique du mooré, il y aurait un cas d'homonymie : deux homophones homographes qui se distingueraient d'une troisième forme *ti* qui, à l'opposé des homophones homographes, porte un ton haut.

Ce résultat procède d'une approche interprétative à partir d'une grille que constitue une langue autre que celle étudiée. C'est-à-dire qu'on fait appel à la traduction d'une langue à l'autre. CANU (1973 : 22, 167, 268) souscrit à cette approche lorsqu'il distingue entre :

- t̄ qu'il traduit par 'va'
- t̄i qu'il traduit par 'et/que' et considère comme une injonction qui occupe une position intercalaire entre deux propositions ;
- t̄ qu'il considère comme un « néo-auxiliaire marquant le mouvement réel, ou intentionnel, vers et qui indiquerait l'idée d'aller ».

D'autres approches existent : ALEXANDRE (1953) analyse *ti* comme étant une « particule qui unit deux propositions dont les sujets sont différents mais ayant entre elles un certain rapport (au moins de succession dans un même ordre d'idée). Si *ti* est suivi de l'indicatif, cela signifie que l'action de la proposition suivante était accomplie avant la première ».

En fait, il fait recours à des critères extralinguistiques :

- actions concourant ou non au même but ;
- actions énoncées dans leur ordre de déroulement ou l'inverse ;
- actions énoncées dans leur ordre logique...

Cette conclusion n'est pas en adéquation avec les données de langue et c'est du reste, ce que signifie KINDA (1983 : 244) en ces termes :

« S'il est vrai que *tí* ou *tù* unit deux propositions, il n'est pas vérifié que les sujets soient nécessairement différents ni que le rapport de succession soit dans un même ordre d'idée.

Exemples :

1. m̀ yáá mé t̀ m kóngà mé
 [B H1 H2 B B H B H]
 // moi /voir /mé /t̀ /moi /avoir tort-MA /mé//
J'ai vu que j'ai eu tort.

2. yě bèe Kàmbòensé t̀ tónd bè Pàbré
 [H B H B H B H B H1 H2]
 // lui /être /Kàmbòensé /t̀ /nous /être /Pàbré//
Il est à Kàmbòense et nous, nous sommes à Pàbré».

Quant à PETERSON (1971), il considère que *t̀* et *tí* sont des complémentisateurs ; c'est-à-dire des mots outils permettant à des verbes de prendre des phrases pour compléments. Selon lui, les verbes de déclaration réelle comme *dire*, *persuader* ou de déclaration mentale comme *savoir*, *espérer*... et les verbes de commandement comme *ordonner* ont le trait [+LOCUTION]. Les verbes [+LOCUTION] sont des verbes qui impliquent un acte de parole dont la *phrase complément* est le résultat direct ou indirect de cet acte. Ces verbes convoquent une phrase complément introduite par *tí* (ton haut). PETERSON attribue le trait

[-LOCUTION] aux verbes dont les compléments sont introduits par *tì* (ton bas). Les verbes de perception et les verbes auxiliaires sont constitutifs de cette classe de verbes [-LOCUTION].

L'auteur soutient par ailleurs que dans 'les phrases conjointes', on peut avoir la particule connective *tì* à l'exclusion de *í*. Les données de langue infirment cette conclusion (cf. (46), page 133). La caractérisation ou définition des classes de verbes dits de déclaration, de volonté et de commandement présente des lacunes. Sur ce point nous rapportons les propos de KABORÉ pour montrer que la catégorisation des verbes du mooré proposée par PETERSON est problématique :

« L'auteur classe parmi les verbes de déclaration mentale *bange* "savoir", *saage* "espérer", *wume* "comprendre, entendre"...et dit par ailleurs que le complément des verbes ayant le trait [+LOCUTION] est le résultat direct ou indirect de cet acte de parole.

On peut cependant avoir des difficultés à comprendre que *espérer* et *savoir* ou *entendre* soient plus déclaratifs et impliquent davantage un acte de parole que *vouloir* par exemple qui est un verbe de volonté classé [-LOCUTION]. »

KABORÉ (1985 : 616).

Bien plus problématique est la conclusion selon laquelle il n'y a jamais occurrence de *tí* dans l'environnement d'un verbe de volonté alors que cela est possible et attesté comme dans ((18), page 58). En fait, PETERSON se réfère à des critères extralinguistiques pour traiter du statut de *ti*; son approche s'inscrit donc dans la droite ligne de celle d'ALEXANDRE.

Une troisième alternative est celle que nous qualifions de formelle et dans laquelle s'inscrivent les approches de KABORÉ (1985) et de KINDA (1983).

KABORÉ distingue entre trois *ti* :

« On peut distinguer trois *ti* en mooré. Le premier, que nous signalons simplement pour éviter la confusion avec les deux autres, est une variante du verbe *tuge* [...] Quant aux deux autres *ti* que nous aurons à étudier, en position isolée, l'un a un ton haut et l'autre un ton bas ; ce dernier peut se réaliser avec un ton haut selon le contexte, mais *tí* se distingue de *tì* parce que les modifications tonales que chacun subit ou provoque sont différentes. »

KABORÉ (1985 : 607, 659).

L'idée force dans l'analyse de *tu* faite par KABORÉ est formulée en ces termes : « Nous fondons l'unité de *tu* sur le fait que la différence essentielle entre *tí* et *t̂* est celle de l'orientation ».

Pour KABORÉ en effet, « lorsque la première relation prédicative a une primauté sur la seconde à laquelle elle sert de repère, et si on a une relation de concomitance, le relateur est *t̂* [...] Lorsque c'est le second terme (la seconde relation prédicative) qui sert de repère au premier [...], il semble qu'il n'y ait jamais de concomitance : on a deux situations événementielles différentes ; en conséquence, tous les éléments, notamment les termes de départ et les marqueurs modaux, qu'ils soient identifiables, semblables ou non, sont indiqués individuellement. Le relateur est *tí*²¹».

Si ce traitement de *tu* par KABORÉ est digne d'intérêt, il soulève cependant quelques questions en ce sens que :

- l'analyse de *tu* ne prend en compte que la seule position isolée. Ce qui porte à croire que le ton a un caractère accessoire, voire marginal, même s'il est affirmé que les modifications tonales subies ou provoquées de *tí* et de *t̂* sont différentes ;
- il n'est pas envisagé une approche autosegmentale à la

²¹ KABORÉ (op. cit. pages 636 et 648).

hauteur mélodique, c'est-à-dire le ton. La conséquence de cette approche qui part du point que le ton est intrinsèque à son support est l'impossibilité d'envisager que le ton puisse être une forme linguistique à part entière et donc pouvant avoir une fonction grammaticale et un fonctionnement qui lui seraient propres.

Tant que la preuve que le ton de *tu* n'a pas une fonction grammaticale n'a pas été faite, l'on peut se demander si le traitement de *tu* par KABORÉ n'assigne pas une seule et même fonction à deux formes linguistiques différentes : le ton d'une part, et le support du ton d'autre part. D'où la série suivante de questions :

- Les tons H et B que peut porter *tu* ne sont-ils pas des marqueurs à part entière ? Si oui, quelles opérations marquent-ils ?
- *tú* et *tù* ne sont-ils pas en distribution complémentaire et donc des variantes contextuelles du même morphème ?

Comme noté plus haut, KINDA (1983) a lui aussi une approche formelle. Son travail sur *tu* est à notre connaissance le plus récent, KABORÉ (1985) étant la publication d'une thèse soutenue en 1980. KINDA distingue lui aussi entre un *tu* à tonème H et un *tu* à tonème B :

« Le sens n'étant pas à même de permettre une distinction entre les deux morphèmes ici concernés, nous examinerons les occurrences de chacun d'eux, étant entendu qu'ils ne relient pas exactement les mêmes types de séquences.

- [...] *t̃* est utilisé à l'expression de la coordination. Dans ce cas, il peut être précédé d'une pause ; il est alors nécessairement de ton B n'étant pas assimilable dans ces conditions.

- [...] *t̄* peut indiquer la subordination d'une proposition par rapport à une autre. »

KINDA (1983 : 245, 250).

Pour KINDA (ibidem : 245-246), « *t̃* et *t̄* sont utilisés à la relation de séquences phrastiques :

1. énoncé injonctif < *t̃* > énoncé injonctif
2. énoncé injonctif < *t̄* > énoncé assertif
3. énoncé assertif < *t̃* ou *t̄* > $\left. \begin{array}{l} \text{énoncé injonctif} \\ \text{énoncé assertif} \end{array} \right\}$ ».

Selon KINDA, la reconnaissance de l'un ou l'autre coordinatif ne se poserait que dans la configuration 3 car il serait impossible d'avoir une occurrence de *t̄* dans le type 1 de relation phrastique tout comme une

occurrence de $t\grave{u}$ serait impossible dans le type 2 de relation phrastique. En somme, $t\grave{u}$ serait distinct de $t\acute{u}$ car ils ne mettent pas en relation les mêmes types de séquences dans un énoncé. Il est cependant des constructions de type 1, c'est-à-dire INJONCTIF tu INJONCTIF où on peut à la fois avoir $t\grave{u}$ et $t\acute{u}$ (cf. (19) pages 58 et 59).

Au terme de cette revue de la littérature sur les traitements de tu , il apparaît clairement que la question du statut et du fonctionnement de tu reste posée comme déjà mentionné. Nous proposons par conséquent un autre traitement de tu en partant de l'hypothèse de travail suivante :

Malgré le caractère plurivoque de tu et de l'opposition apparente entre une forme $t\grave{u}$ et une forme $t\acute{u}$, l'on n'est pas dans un cas d'homonymie : les différentes valeurs qui lui sont attribuées se ramènent à un *invariant*, qui, pris dans différents réseaux de relations, génère diverses *valeurs locales*.

1.2. Approche du fonctionnement de tu

1.2.1. Hypothèses, prédictions et objectifs

1.2.1.1. Hypothèses

● Hypothèse 1

tu est la trace d'une opération de dissociation qui porte sur deux ensembles. La dissociation s'entend comme une différenciation.

● *Hypothèse 2*

Le ton H de *tu* ne lui est pas intrinsèque et il est un marqueur à part entière. La fluctuation tonale sur *tu* est l'effet d'occurrences alternées entre un ton grammatical H et un ton par défaut B.

1.2.1.2. Prédications

- Si le ton H que porte *tu* ne lui est pas intrinsèque et constitue un marqueur à part entière, l'on s'attend à trouver des occurrences de H sur d'autres unités de la langue avec le même phénomène de fluctuation tonale observé autour de *tu*. Toutes ces occurrences de ce marqueur tonal, sur *tu* ou sur d'autres porteurs, doivent éventuellement se ramener à un même invariant ;
- la fluctuation tonale sur *tu* ne devrait pas être tributaire des environnements tonals ;
- il n'y a pas de cas d'homonymie entre une forme *tù* et d'une autre forme *tí* : malgré le caractère plurivoque de *tu* et l'opposition apparente entre *tù* et *tí*, les différentes valeurs qui lui sont intuitivement attribuées résultent de la pondération d'un invariant par les réseaux de relations dans lesquels ce marqueur se déploie : ce sont des valeurs locales. Cet invariant ou forme

schématique du marqueur est à même de rendre compte de toutes ses valeurs locales.

1.2.1.3. Objectifs

L'objet global de l'étude de t comme marqueur est de définir la forme schématique (l'invariant) de t : cet invariant se définit comme une caractérisation fonctionnelle de ce marqueur.

Pour cet objectif global, les objectifs spécifiques suivants sont à atteindre :

- rendre compte de la fluctuation tonale sur t ;
- définir le ou les statuts catégoriels des tons B et H que peut porter t ;
- mettre au jour les opérandes du marqueur t et les phénomènes constants liés à ses déploiements à partir du relevé des emplois ;
- relier tous les emplois de t à un invariant pour ainsi rendre compte du fait que chacune des valeurs de ce marqueur est une spécification locale de cet invariant ou forme de base.

1.2.2. Du statut verbal de *tu* et de quelques phénomènes prosodiques autour de *tu*

Les deux premières conditions pour poser la thèse de l'unicité morphologique de *tu* sont les suivantes :

- démontrer qu'il n'existe pas une forme verbale *tu* se distinguant d'un relateur *tu* ;
- prouver que les tons que ce marqueur peut porter n'entrent pas dans un rapport oppositionnel.

1.2.2.1. Existe-t-il un verbe *tu* ?

Au plan morphosyntaxique, *tu* est une unité qui ne connaît pas de flexion : elle n'entre pas dans une combinatoire avec des marques d'aspect, de temps et de quantification. La classification de cette forme dans la catégorie des verbes est rendue problématique étant donné que les verbes en mooré prennent obligatoirement, selon les contraintes syntaxiques exercées, des marques aspectuelles, modales et des quantifieurs comme dans (15) :

(15)					
C ₀	RADICAL	QUANTIFIEUR	INACCOMPLI	ASSERTION ₊ ME	
a	pag	-g-	d-	a-me	<i>Il ouvre (singulatif)</i>
a	pag	-s-	d-	a-me	<i>Il ouvre (itératif)</i>
a	weg	-g-	d-	a-me	<i>Il décortique (singulatif)</i>
a	weg	-s-	d-	a-me	<i>Il décortique (itératif)</i>
a	tu	*	*	*	

Ces faits de langue militent en faveur d'une exclusion de *ti* de la catégorie linguistique des verbes. *ti* est à exclure également de la catégorie linguistique des noms du mooré puisque cette unité n'entre pas dans une combinatoire avec les suffixes de nombre (quantifieurs) et les nominants du mooré comme le montrent les données dans (16) :

(16)	Radical	Quantifieur	Nominant	traduction
	pag	-g-	<i>a</i>	<i>une femme</i>
	pag	-b-	<i>a</i>	<i>des femmes</i>
	rab	-ø-	<i>a</i>	<i>un homme</i>
	rab	-p-	<i>a</i>	<i>des hommes</i>
	baa	-g-	<i>a</i>	<i>un chien</i>
	baa	-s-	<i>e</i>	<i>des chiens</i>
	* <i>ti</i>			

1.2.2.2. De quelques phénomènes prosodiques autour de *ti*

Nous partons donc de l'hypothèse selon laquelle la variation tonale sur *ti* est tributaire d'enjeux énonciatifs. L'analyse tonale a pour objectif de dissocier le ton de son support. Cette non assimilation du ton et de son support permet :

- de justifier la thèse de l'unicité morphologique de *ti*, et de rejeter du même coup la thèse de l'homonymie ;
- d'éviter de traiter par erreur plusieurs formes linguistiques distinctes tout en croyant analyser une seule forme.

Pour rendre compte des fonctionnements respectifs de B et H, nous considérons des exemples sous un angle énonciatif de façon à permettre l'émergence de phénomènes liés à leur fonctionnement en vue de les analyser. Pour ce qui est de l'étude proprement dite de *tu*, nous aurons recours à une batterie de manipulations telles que la substitution, l'ajout, la suppression, l'insertion et la paraphrase. Nous recourrons aussi à une palette d'outils conceptuels²² de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives que nous introduirons au fur et à mesure pour rendre compte de l'opération langagière dont *tu* est la trace.

1.2.2.2.1. L'enclise

L'enclise est le phénomène grammatical par lequel un morphème est capté par l'unité lexicale qui précède pour constituer une seule de ses syllabes. Pour ce qui est du cas spécifique de *tu*, le pronom 3^{ème} personne du singulier qui suit est capté par *tu* après l'élosion de sa voyelle *u* qui formait une séquence de voyelles *u+a* non autorisée par la langue (cf. gradin vocalique de force plus haut, page 18). La suite *tu+a* qui en résulte forme désormais une seule syllabe [ta] comme dans (17) :

(17)	<i>Avant enclise</i>	<i>Après enclise</i>
	bàs <u>t</u> <u>à</u> lóogè	bàs <u>ta</u> lóogè
	laisse tu 3SG partir	laisse ta partir
<i>Laisse-le partir.</i>		

²² Emploi d'une métalangue pour simuler et systématiser les opérations linguistiques.

1.2.2.2.2. L'alternance tonale sur *tu*

Nous appelons *alternance tonale*, un type de variation tonale qui ne relève pas de la dynamique combinatoire des suprasegments ou des segments comme dans (18) et (19). Bien entendu, nous limiterons notre étude aux marqueurs *tu* et *la* dans le cadre de ce travail, mais ce phénomène prosodique affecte d'autres unités de diverses natures de la langue : verbes, noms, pronoms...

Illustration :

(18)

a.

B H B H **B** B HB

m dattame tu f wa

je veux tu toi venir

Je veux que tu viennes.

b.

B H B H **H** H B

m dattame tu f wa

je veux tu toi venir

Je veux en fait que tu viennes.

(19)

a.

B **B** B HB

yeel tu d looge

dis tu nous partir

Dis (ce que tu dois dire) et partons.

b.

B	H	H	H	B
yeel	tu	d	looge	
dis	tu	nous	partir	

Dis-nous plutôt « allez vous-en ! »

L'analyse des données dans (18) et (19) montre que :

- malgré le ton H du verbe en cotexte gauche de *tu* dans (18a), le ton de celui-ci reste B, contrastant avec celui de *tu* dans (18b) ;
- malgré le ton du verbe qui est B dans (19b), le ton de *tu* devient H ; la thèse de l'assimilation tonale de B par H n'est pas défendable ici. Force est donc de constater que ce n'est pas la présence d'un ton H du cotexte gauche de *tu* qui est à la base de cette alternance tonale ;
- le pronom sujet porte le même ton que le *tu* qui le précède. Ce fait résulte de l'association du ton de l'unité prosodique précédente au matériau segmental de l'unité prosodique qui suit : la consonne syllabique *d* qui est la marque de la 1^{ère} personne du pluriel ;

- (19a) et (19b) sont des énoncés de type 1 selon la définition de KINDA (cf. page 51), mais contrairement à ce qu'il avance, l'on a dans un cas une construction avec *t̂* et dans l'autre une construction avec *t̄*.

Si les faits dans les énoncés (19a) et (19b) confirment la pertinence des hauteurs mélodiques, ils prouvent tout aussi bien :

- l'inadéquation des approches monolinéaires et isolationnistes qui considèrent le ton sur *t* comme lui étant intrinsèque et ce, sans tenir compte du réseau de relations dans lequel ce marqueur est pris. La conclusion selon laquelle le paradigme B|H est la preuve de l'existence de deux unités morphologiques distinctes *t̂* et *t̄* est à mettre d'ailleurs au crédit de cette approche paradigmatique qui n'a pas été complétée par une approche syntagmatique conjuguée à des considérations énonciatives ;
- le fait que l'alternance tonale ne s'explique ni par une assimilation, ni par une dissimilation tonale.

De cette brève analyse des données de (18) et (19), nous formulons la double hypothèse suivante :

- La fluctuation tonale sur *tu* est fonction des ajustements intersubjectifs, donc fonction des paramètres énonciatifs ;
- B et H sont des marqueurs à part entière, distincts de leur support. Ce qui permet, pour le cas qui nous intéresse, de dire que ces deux tons sont portés par une seule et même unité morphologique : *tu*.

Cette double hypothèse appelle la question suivante : quels sont les fonctions et les statuts respectifs de B et H ?

1.2.3. Du statut de B et H

Considérons donc les exemples suivants dans (20) et (21) :

(20)

a.

tù pàk-ø zàkǎ !

tu ouvrir₊2SG la maison

B B B H

Va ouvrir la maison !

b.

à tí pàk zàkǎ !

3SG tu ouvrir maison

B H B B H

Qu'il aille ouvrir la maison !

c.

pàk-∅ zàká !
ouvrir₊2SG maison
B B H
Ouvre la maison !

d.

à pák zàká !
3SG ouvrir maison
B H B H
Qu'il ouvre la maison !

(21)

a.

tù ròk-∅ lèngrá!
tu prendre₊2SG le plat
B B B H
Va prendre le plat !

b.

à tí ròk lèngrá !
3SG tu prendre le plat
B H B B H
Qu'il aille prendre le plat !

c.

ròk-∅ lèngrá !

prendre₊2SG le plat

B B H

Prends le plat !

d.

à rók-∅ lèngrá !

3SG prendre₊2SG plat

B H B H

Qu'il prenne le plat !

1.2.3.1. Relevé de faits directement observables

Dans les exemples (20) et (21) ci-dessus, les faits suivants sont à noter :

- L'alternance tonale n'intéresse pas uniquement *ti* mais aussi le verbe lui-même :
 - le verbe *pak*²³ se réalise *pàk* en (20c) et *pák* en (20d) ;
 - le verbe *rok*²⁴ se réalise *ròk* en (21c) et *rók* en (21d).

²³ Ce verbe signifie *ouvrir*.

²⁴ Ce verbe signifie prendre un objet posé sur une plateforme (en altitude).

Etant donné que dans chaque cas, les formes intonées renvoient au même verbe, ces tons ne sont pas oppositionnels ;

- *tî* et *tí* signifient indistinctement *aller* en français. Il s'agit donc là de la même unité morphologique *tu* et non de deux unités morphologiques distinctes ;
- le même phénomène de fluctuation tonale observé dans (20) et (21) est également constaté dans (18a) et (19b) qui sont des énoncés de type injonctif. Ce qui veut dire que, contrairement à ce qu'avance KINDA, il est possible d'avoir une occurrence de *tu* portant H et une occurrence de *tu* portant B dans une relation de séquences phrastiques où les deux séquences sont des énoncés injonctifs d'après la définition même de l'auteur. Par conséquent, la nature des séquences phrastiques n'est d'aucun secours pour vraiment statuer sur le nombre d'unités morphologiques auxquelles pourraient renvoyer la forme *tu*.

1.2.3.2. Relevé de faits liés à l'énonciation

Puisque la fluctuation tonale observée sur *tu* n'est pas conditionnée par la combinatoire des tons de la langue, nous posons que ce phénomène est lié aux ajustements intersubjectifs dans l'énonciation. Par conséquent, le traitement des statuts respectifs de B et H passe par une

contextualisation des énoncés dans lesquels se déploient ces tons pour mettre au jour les enjeux énonciatifs à la base de cette fluctuation tonale.

La contextualisation est la simulation du scénario construit par les unités linguistiques en jeu dans un énoncé par un texte mélangeant narration et description. Le contexte se définit ici alors comme le scénario construit exclusivement par les unités linguistiques d'un énoncé. Un scénario peut convoquer une mise en scène antérieure, voire postérieure, c'est-à-dire *tout ou partie d'un texte* qui précède ou suit un énoncé donné.

L'énoncé étant par nature dynamique, son analyse fait apparaître des phénomènes liés aux fonctionnements respectifs de B et H que la seule considération de la phrase ne permet pas d'observer à cause de sa nature figée.

1.2.3.2.1. *Contextualisation de (20) et (21)*

Contextualisation de (20a)

a) Rappel de (20a)

tì pàk-ø zàkǎ !

ti ouvrir₊2SG la maison

B B B H

Va ouvrir la maison !

b) Contextualisation

André donne à Paul l'ordre d'ouvrir le portail d'une cour. Paul doit se *déplacer* hors de l'espace de l'échange verbal avant de pouvoir accomplir l'action demandée par son interlocuteur.

c) Observations

- (20a) est un énoncé injonctif ;
- tu porte un ton B ;
- le texte de contextualisation de (20a) fait ressortir que la personne qui reçoit l'ordre doit se déplacer de là où elle se trouve pour pouvoir ouvrir la porte en question. Or, dans cet énoncé, il n'y a pas de verbe indiquant spécifiquement que celui qui reçoit l'ordre doit se déplacer hors de la scène de l'échange verbal pour accomplir l'action demandée par son interlocuteur ;
- c'est l'occurrence de *tu* qui distingue (20a) de (20c) sur le plan formel. En somme, c'est comme si l'on avait obtenu (20c) en procédant à la suppression de *tu* dans (20a). En terme d'interprétation, (20c) se distingue de (20a) par l'absence de toute idée de déplacement hors de l'espace de l'échange verbal pour exécuter l'ordre en question (cf. texte de contextualisation de (20c)).

L'idée de déplacement est donc liée à l'occurrence de
ti.

Contextualisation de (20b)

a) Rappel de (20b)

à tí pàk zàkǎ !

3SG ti ouvrir maison

B H B B H

Qu'il aille ouvrir la maison !

b) Contextualisation

Il y a présence de trois interlocuteurs : Pierre, André et Jacques.

- André donne à Jacques l'ordre d'ouvrir le portail d'une cour.
Jacques doit se *déplacer* hors de l'espace de l'échange verbal avant de pouvoir accomplir l'action demandée par son interlocuteur ;
- Jacques manifeste son intention de ne pas exécuter l'ordre donné par André ;
- Pierre intervient et justifie dans un sens ou dans un autre l'attitude de refus de Jacques ;
- André prend à nouveau la parole et juge en produisant (20b) qu'il n'entend pas prendre en compte l'observation faite par Pierre et,

par translation, il notifie tout aussi bien à Jacques qu'il ne lui donne aucune autre alternative que d'obéir à l'injonction qui lui a déjà été signifiée. Il marque par la reprise du texte qu'il a déjà exprimé son désaccord avec le point de vue commun à Pierre et à Jacques.

c) Observations

- la traduction française de (20b) donne un énoncé avec une modalité subjonctive ;
- dans cet énoncé, *tu* porte un ton H alors qu'il portait un ton B dans (20a). Quant au verbe, il porte un ton B ;
- le commentaire de contextualisation de (20b) indique que la personne qui reçoit l'ordre doit se déporter hors de la scène de l'échange verbal pour s'exécuter. Or, comme dans l'énoncé (20a), l'énonciateur n'a pas eu recours à des verbes comme *kenge* et *looge* pour signifier à son interlocuteur qu'il doit se déporter hors de la scène de l'interaction avant d'exécuter l'ordre reçu ;
- sur le plan formel, c'est l'occurrence de *tu* dans (20b) qui distingue cet énoncé de (20d). En terme d'interprétation, (20d) se distingue de (20b) par

l'absence de toute idée de déplacement avant d'exécuter l'ordre en question. La notion de déplacement dans (20b) est par conséquent liée à l'occurrence de *tu* ;

- le commentaire de contextualisation de (20b) fait ressortir que cet énoncé est produit pour exprimer un désaccord entre les interlocuteurs. (20b) est en fait une reprise d'un discours ou texte antérieur. Ce désaccord devient remarquable dans les gloses suivantes de (20b) :

(20b) $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Je repète, qu' il aille ouvrir la porte !} \\ \textit{Je persiste : qu' il aille ouvrir la porte !} \\ \textit{ne l' avez - vous pas compris?! qu' il aille ouvrir la porte ! .} \\ \textit{Qu' il aille ouvrir la porte, je dis !} \\ \textit{Comme je l' ai déjà dit, qu' il aille ouvrir la porte !} \end{array} \right.$

Contextualisation de (20c)

a) Rappel de (20c)

pàk-ø zàkâ !
 ouvrir₊2SG maison
 B B H
Ouvre la maison !

b) Contextualisation

Gaston et Nestor sont face à une porte fermée. Il y a possibilité d'accès immédiat à la porte en question et Gaston ordonne à Nestor d'ouvrir l'entrée de la maison.

c) Observations

- (20c) est un énoncé injonctif ;
- le verbe porte un ton B ;
- dans cet énoncé, il n'y a pas d'occurrence du marqueur *tu* et, corrélativement, il n'y a pas la moindre idée que celui qui reçoit l'ordre doit se déplacer pour accomplir l'action alors que c'était le cas dans (20a) où il y a occurrence de *tu*. Le fait que l'action peut et doit s'accomplir sur le champ est corrélatif à l'absence de *tu* dans (20c).

Contextualisation de (20d)

a) Rappel de (20d)

à pák zàkǎ !

3SG ouvrir maison

B H B H

Qu'il ouvre la maison !

Marie, Claude et Bernard se retrouvent devant l'entrée d'une cour.

- Marie ordonne à Bernard d'ouvrir le portail de la cour en question.

La porte se trouve à portée de main de Bernard. Il n'y a donc pas besoin de se *déplacer* hors de l'espace de l'échange verbal pour ouvrir la porte en question ;

- Bernard manifeste son intention de ne pas exécuter l'ordre donné par Marie ;

- Claude intervient et justifie l'attitude de refus de Bernard ;

- Marie prend à nouveau la parole et réitère l'injonction qu'elle a déjà signifiée.

Observations

- la traduction française de (20d) fait ressortir une modalité subjonctive ;
- le verbe *pak* porte un ton H alors qu'il portait un ton B dans (20a), (20b) et (20c) ;
- le commentaire de contextualisation de (20d) n'indique pas que la personne qui reçoit l'ordre doit se déplacer avant de pouvoir exécuter l'ordre reçu.

- il y a absence de *tu* dans (20c) et (20d) ;
- il y a occurrence de *tu* en (20a) et (20b) ;
- en partant de (20b) et en procédant à la suppression de *tu*, l'on obtient (20d) avec à la clef un changement du ton du verbe *pak*. En interprétation, (20d) se distingue de (20b) par l'absence d'idée de déplacement avant l'exécution de l'ordre reçu. Par conséquent, l'absence de toute idée de déplacement dans l'interprétation de (20d) est liée à l'absence d'occurrence de *tu* dans cet énoncé ;
- le commentaire de contextualisation de (20d) fait ressortir que cet énoncé est produit pour exprimer un désaccord entre les interlocuteurs. Cet énoncé est en fait la reprise d'un texte antérieur. Les gloses de (20d) qui suivent explicitent ce désaccord et la reprise de texte :

(20d) { *Je répète, qu' il ouvre la porte !*
J' insiste : qu' il ouvre la porte !
Qu' il ouvre la porte, je dis !
Je persiste et je signe : qu' il ouvre la porte !
Comme je l' ai bien dit, qu' il ouvre la porte !

Contextualisation de (21a)

a) Rappel de (21a)

tù ròk-ø lèngrá !

tu prendre₊2SG le plat

B B B H

Va prendre le plat !

b) contextualisation

Antoine donne à Bernard l'ordre de ramasser un plat. Pour pouvoir s'exécuter, Bernard doit se *déplacer* hors de l'espace où il se trouve.

c) Observations

- (21a) est un énoncé injonctif ;
- *tu* porte un ton B ;
- le texte de contextualisation de (21a) indique que la personne qui reçoit l'ordre doit se déplacer avant de pouvoir prendre le plat en question. Or, dans cet énoncé, il n'y a pas d'emploi d'un verbe spécifique indiquant cette idée de déplacement obligatoire ;
- une comparaison entre la séquence en (21a) et celle en (21c) montre que seule l'occurrence de *tu* en (21a)

distingue ces deux énoncés. L'absence de *ti* en (21c) semble être en corrélation avec l'absence de toute idée de déplacement hors de l'espace de l'échange verbal pour exécuter l'ordre en question.

Contextualisation de (21b)

a) Rappel (21b)

à tí ròk lèngrá !

3SG tu prendre le plat

B H B B H

Qu'il aille prendre le plat !

b) Contextualisation

Il y a présence de trois interlocuteurs : Bertrand, Gabriel et Claudette.

- Bertrand donne à Gabriel l'ordre d'ouvrir un portail. Pour pouvoir accomplir l'action demandée par son interlocuteur, Gabriel doit préalablement se *déplacer*.
- Gabriel manifeste son intention de ne pas exécuter l'ordre donné par Bertrand.
- Claudette intervient et justifie l'attitude de refus de Gabriel.
- Bertrand prend à nouveau la parole et énonce (21b) pour exprimer

son désaccord avec son interlocuteur. Notons au passage que (21b) étant la reprise d'un texte antérieur, il s'en suit un effet d'insistance.

c) *Observations*

- La traduction de (21b) en français fait ressortir une modalisation : le subjonctif ;
- il y a occurrence d'un ton H sur le marqueur *tu* alors que ce marqueur portait un ton B dans (21a) ;
- le commentaire de contextualisation fait ressortir que la personne qui reçoit l'ordre doit se déplacer de là où elle se trouve avant de pouvoir ramasser le plat en question. Pourtant, dans (21b), il n'y a pas de verbe comme *kenge* (aller/partir) et *looge* (s'en aller) ;
- un rapprochement entre la séquence en (21b) et celle en (21d) indique que l'occurrence de *tu* en (21a) distingue ces deux énoncés. (21d)²⁵ serait obtenu à partir de (21a) par suite de la suppression de *tu*. En terme d'interprétation, (21b) se distingue de (21a) par l'absence de toute idée de déplacement hors de l'espace de l'échange verbal avant d'exécuter l'ordre en

²⁵ Il faut noter au passage le changement du ton du verbe : *ròk* devient *rók*.

question ; il apparaît donc que l'idée de déplacement soit liée à l'occurrence de *tu* ;

- le commentaire de contextualisation indique que (21b) est, en fait, une reprise d'un discours déjà tenu par ailleurs. Le retour sur son propre discours déjà tenu marque un désaccord de l'énonciateur avec ses deux interlocuteurs. À partir de (21b), l'on peut dériver les paraphrases suivantes qui rendent le *désaccord* et la *reprise de discours* saillants :

(21b) { *Je répète, qu'il aille prendre le plat !*
Qu'il aille prendre le plat, je dis !
Ne l'avez-vous pas compris ?! qu'il aille prendre le plat ! .
Je dis bien : qu'il aille prendre le plat !
Comme je l'ai bien dit, qu'il aille prendre le plat !

Contextualisation de (21c)

c) *Rappel (21c)*

ròk-∅ lèngrá !

prendre₊2SG le plat

B B H

Prends le plat !

b) Contextualisation

Il y a deux interlocuteurs : Pierre et Jean.

Pierre ordonne à Jean de ramasser un plat à portée de main.

c) Observations

- (21c) est un énoncé injonctif ;
- le verbe porte un ton B ;
- il n'y a pas d'occurrence du marqueur *ti* et il n'y a pas la moindre mention que celui qui reçoit l'ordre doit se déplacer avant de pouvoir ramasser le plat en question ;
- il n'y a pas de polémique entre interlocuteurs.

Contextualisation de (21d)

a) Rappel (21d)

à rók lèngrá !

il prendre plat

B H B H

Qu'il prenne le plat !

b) Contextualisation

Il y a trois interlocuteurs : Gaston, Pierre et Yann.

- Gaston ordonne à Pierre de ramasser un plat se trouvant à portée de main.
- Pierre manifeste son intention de ne pas s'exécuter.
- Yann intervient et justifie l'attitude de refus de Pierre.
- Gaston prend à nouveau la parole et s'adresse à Yann en réitérant l'injonction qu'il a déjà signifiée à Pierre. Il conteste ainsi la prise de position de Yann tout en s'adressant indirectement à Pierre.

c) Observations

- La traduction française de (21d) fait ressortir une modalité subjunctive ;
- dans (21d), le verbe *rok* porte un ton H alors qu'il portait un ton B dans (21a) et (21c) ;
- une insertion de *tu* dans (21d) donne la séquence attestée en (21b) qui se distingue de (21d) par l'introduction de l'idée de déplacement de celui qui reçoit l'ordre hors de l'espace où il se trouve au moment de l'échange verbal avant de pouvoir s'exécuter (cf. commentaire de contextualisation de (21b)) ;

- le commentaire de contextualisation de (21d) fait ressortir que cet énoncé est produit pour exprimer un désaccord entre les interlocuteurs. Pour exprimer son désaccord, Gaston, reprend un texte antérieur qu'il avait lui-même produit. Les paraphrases qui suivent rendent compte de ce désaccord et de la reprise de texte :

(21d) $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Qu' il prenne le plat, je dis !} \\ \textit{J' insiste : qu' il prenne le plat !} \\ \textit{Ne l' avez – vous pas compris ?! Qu' il prenne le plat ! .} \\ \textit{Je repète : qu' il prenne le plat !} \\ \textit{Comme je l' ai déjà dit, qu' il prenne le plat !} \end{array} \right.$

1.2.3.2.2. Relevé des caractéristiques remarquables des emplois de B et H

En appliquant le principe de récurrence sur les informations relatives aux occurrences respectives de H et B relevées grâce aux observables mis au jour par les manipulations d'une part, et commentaires de contextualisation d'autre part, nous avons isolé les caractéristiques remarquables suivantes des emplois de B et de H dans (20) et (21) :

- les énoncés (20a) et (21a) sont caractérisés par le fait d'indiquer la nécessité pour la personne qui reçoit l'ordre de se déplacer avant de pouvoir s'exécuter ;
- les énoncés (20b) et (21b) sont caractérisés par une instruction de délocalisation et par une discordance ;

- les énoncés (20c) et (21c) sont caractérisés par le fait qu'il n'y a pas de déplacement à faire avant d'exécuter une action demandée ;
- les énoncés (20d) et (21d) sont caractérisés par une discordance, c'est-à-dire un désaccord entre interlocuteurs.

Le tableau ci-après présente de manière synthétique les caractéristiques des différents énoncés analysés en les reliant tout aussi bien à des opérations langagières qu'à des formes linguistiques.

Tableau 3 : Croisement entre caractéristiques remarquables des différents énoncés et formes

	Propriété(s) remarquable(s) dans les énoncés	Formes récurrentes ou remarquables
20a	dissociation ou délocalisation	t ₊ B
21a		
20b	délocalisation ₊ discordance	t ₊ H
21b		
20c	non discordance	∅ ²⁶ ₊ B
21c		
20d	discordance/reprise	H
21d		

Partons de la relation bijective entre la propriété remarquable de *discordance* et la forme H dans la grille de (20d) et (21d). En appliquant le même principe de relation bijective à la grille de (20b) et (21b), nous arrivons à la mise en correspondance entre la propriété remarquable de

²⁶ Absence significative de *t*.

délocalisation et la forme *tu*.

L'application bijective²⁷ aux grilles respectives de (20a), (20c), (21a) et (21c) met en correspondance le ton B et l'absence de *discordance*. Par conséquent, B est mis en correspondance avec l'absence de *discordance* de façon générale.

Le tableau suivant récapitule les mises en correspondance.

Tableau de mise en correspondance

Formes	Propriétés remarquables
H	discordance/reprise
tu	délocalisation
B	absence de discordance
∅	absence de délocalisation

À partir des données réunies jusque-là, nous posons que le ton H a statut de marqueur à part entière du mooré. L'effet systématique de la fonction de H dans (20) et (21) est que chaque fois qu'il y a occurrence du ton H, il y a reprise d'un texte ou propos antérieur par un des interlocuteurs pour non seulement confirmer sa position, mais aussi marquer son désaccord face à son vis-à-vis. Le texte repris ayant un ancrage spatio-temporel différent de l'énoncé en cours, il ne peut donc être référencé par rapport à T_0 et celui qui parle n'a qu'un statut de

²⁷ Application qui établit entre deux ensembles une relation telle que tout élément de l'un soit l'image d'un seul élément de l'autre.

locuteur ou messenger et non de référent ; d'où l'occurrence du ton H.

Plus loin, nous illustrons et expliquons beaucoup plus en détails ce phénomène de décrochage. Pour l'instant, notre objectif se limite à fournir la preuve que le ton n'est pas intrinsèque à son porteur.

La question qui reste bien entendu posée est la suivante : pourquoi une occurrence de B si cette trace est non pertinente ? Comme nous l'avons déjà souligné, le mooré est une langue à deux tonèmes : le tonème B et le tonème H. Il est facile de prouver par la commutation que B et H en tant que tonèmes sont de nature phonologique puisqu'ils permettent des oppositions de sens d'unités lexicales telles que *kò* (casser des œufs) et *kó* (cultiver). Ce test de commutation ne permet pas en revanche d'opposer une forme *t̂* de sens κ à une autre forme *tí* de sens ν .

Pour autant, ce test n'est pas sans intérêt : l'absence de changement de sens dans l'opposition entre *t̂* et *tí* accrédite d'une part la thèse que ces deux formes se ramènent à la même unité morphologique *ti* et, d'autre part, exclut la thèse de l'homonymie. *ti* étant un morphème grammatical, il ne saurait porter de tons lexicaux car l'on sait depuis KINDA (1983 : 92) que les morphèmes grammaticaux du mooré en sont dépourvus au niveau sous-jacent²⁸ contrairement aux unités dites lexicales. En plus et comme nous l'avons déjà mentionné, PULLEYBANK (1986), KENTOWICZ et al. (1988) ont montré que B est le ton par défaut du mooré. Le ton par défaut

²⁸ Niveau où les règles phonologiques n'ont pas encore été appliquées aux formes de base.

est un ton que le système tonal assigne, au niveau phonétique, à toute unité de la langue qui en est dépourvu au niveau sous-jacent. Ces accreditations révèlent un paramètre du système tonal et une règle tonale du mooré :

- tout morphème grammatical est sans ton sous-jacent ;
- tout morphème grammatical, qui est sans ton sous-jacent, est associé à un ton bas par défaut en surface.

Avec ce paramètre du système tonal et cette règle tonale, l'on conclut que seul le statut de ton par défaut est recevable pour B et que seul un statut de marqueur à part entière est recevable pour H qui se trouve être un ton grammatical. Ces deux dernières conclusions sont respectivement confirmées par le fait qu'une analyse des déploiements de B ne permet pas de corréler ses occurrences à un fait spécifique de la langue sauf à la règle tonale qui associe systématiquement B à des unités grammaticales qui en sont dépourvues au niveau sous-jacent. B est tout simplement un ton par défaut assigné en réalisation au morphème *ti* qui en est dépourvu au niveau sous-jacent.

Nous définissons par conséquent H comme trace de l'opération de décrochage, c'est-à-dire un non repérage de la relation prédicative ou énoncé en cours par rapport à Sit_0 . Sit_0 est la trace de la constitution de l'énonciateur en dispositif ou position par rapport à laquelle s'origine et

s'articule un système complexe de référenciation. Sit_0 est constitué par les coordonnées S_0 et T_0 au minimum.

En d'autres termes, l'opération de décrochage consiste en la construction d'un dispositif de référence hors du plan ou dispositif par défaut qu'est celui de l'énonciation et à repérer un terme ou relation prédicative par rapport à ce repère décroché. La conséquence directe d'une telle opération est le non repérage d'un terme ou une relation prédicative par rapport au plan de l'énonciation.

Dans les cas précis de (20b), (21b), (20d) et (21d), l'opération de décrochage désarticule la représentation que constitue l'énoncé en cours par rapport à Sit_0 . Ce décrochage s'entend puisque la discordance entre les pensées des interlocuteurs oblige l'un d'entre eux à se repositionner comme locuteur et non comme énonciateur pour reprendre son propre propos repéré par rapport à un repère origine antérieur noté Sit_{01} .

Pour récapituler sur le traitement des statuts respectifs de B et de H, nous synthétisons en disant que :

- B est le ton par défaut ;
- H est la trace ou le marqueur de l'opération de décrochage ;
- B et H ne sont pas intrinsèques à leur support ;

- \emptyset est le marqueur par défaut de l'identification ; ce marqueur est dégagé grâce à la commutation entre *ti* et son absence significative ;
- l'absence d'opposition entre *tì* et *tí* dans la langue s'entend donc aisément puisque les tons censés les opposer ont des statuts différents ;
- il n'existe qu'une seule unité morphologique *ti* pouvant servir de porteur à des tons de registres et de statuts différenciés. La thèse de l'homonymie à propos d'un *tì* et d'un *tí* devient par conséquent difficilement recevable.

1.2.4. Caractérisation fonctionnelle de *ti* dans les différents types de construction

Dans le bref exposé des traitements antérieurs de *ti*, plusieurs valeurs ont été attribuées à ce marqueur. Le tableau ci-après présente ces valeurs :

<i>ti</i>	<i>et</i>
	<i>que</i>
	<i>car</i>
	<i>parce que</i>
	<i>en conséquence</i>
	<i>aller</i>

Ces valeurs ont été attribuées à ce marqueur sur la simple base de la

traduction d'énoncés du mooré en français. Ce procédé est certes utile car pouvant servir à l'élaboration d'une hypothèse de travail mais il faut toutefois se garder de tomber dans le piège qui est celui de prendre l'attribution de valeur(s) sémantique(s) à des unités linguistiques pour une approche analytique d'autant plus que les formes peuvent être imbriquées. Cette relation d'imbrication peut masquer certains faits de la langue et les rendre inaccessibles au premier abord.

Pour cerner les phénomènes liés au déploiement de *ti*, il est posé que les unités ou formes dans l'environnement immédiat d'un marqueur donné sont ses opérandes²⁹. Cette hypothèse de travail procède en fait d'une approche heuristico-procédurale qui analyse tout marqueur à partir des ses différents schèmes de cotextualisation et pose le principe selon lequel *ti* opère toujours et exclusivement sur deux opérandes qui sont nécessairement des formes linguistiques appartenant à une même classe³⁰. Que l'on entende par *opérande*, toute forme sur laquelle opère un marqueur. Le principe ainsi formulé (*principe gamma*) a une double contrainte :

a) la contrainte quantitative notée ^NG qui veut que *ti* ait toujours et exclusivement deux opérandes ;

b) la contrainte qualitative notée ^QG qui octroie à *ti* deux

²⁹ Nous empruntons ce terme à Jean-Jacques FRANCKEL (1989).

³⁰ Classes syntaxiques (verbes et arguments du verbe) et classes des instances énonciatives (instances subjectives et spatio-temporelles).

opérandes de la même classe.

Nous partirons donc des différentes constructions syntaxiques auxquelles participe *tu* puis, chaque type de construction sera ramené à son schème syntaxique entendu comme schème de cotextualisation de *tu* pour dégager les types d'opérandes de ce marqueur. L'argument sujet, l'argument objet et le verbe seront notés respectivement C_0 , C_1 et V . Dans un schème de cotextualisation, lorsqu'il y a plusieurs occurrences d'un de ces trois symboles, les exposants ^{*i*} et ^{*j*} (pour C_0 et C_1), les sous-indices ₁ et ₂ (pour V) désignent des unités morpho-lexicales bien distinctes. Un symbole surmonté par une barre renvoie à la seconde occurrence d'une unité morpho-lexicale donnée dans le même énoncé.

Cette démarche est dictée par le souci de mettre au jour tous les phénomènes liés aux occurrences de *tu* pour ainsi définir son invariant. Ce qui permet au passage de définir un opérateur/marqueur plutôt que de prendre une taxinomie de formes et de valeurs sémantiques pour une démarche descriptive et explicative de faits linguistiques.

1.2.4.1. La construction $tu + V$

Dans ce type de construction, l'on a une occurrence de *tu* en position initiale suivie d'un verbe comme dans (22) :

(22)

tù pàkè-ø

tu ouvrir₊2SG

Va ouvrir.

1.2.4.1.1. *Contextualisation de (22)*

Pierre et Paul sont sur le point de porter une charge lourde jusque dans une cour ou une maison dont la porte est close. Étant donné qu'il n'y a pas une troisième personne pour leur ouvrir la porte pour qu'ils aient accès à la cour, Paul interpelle Pierre pour savoir comment gérer au mieux la situation.

Pierre répond à Paul en lui donnant l'ordre d'ouvrir au préalable la porte située à une certaine distance des deux interlocuteurs. Paul doit donc se déplacer pour pouvoir atteindre la porte et l'ouvrir.

1.2.4.1.2. *Relevé des observables*

- *tu* n'a pas de cotexte gauche explicite ;
- il y a une distance qui sépare les interlocuteurs et la scène de l'action à accomplir ;
- la traduction française rend *tu* par *aller* ; c'est cette traduction qui vaut à *tu* son statut discutabile de *verbe auxiliaire*.

1.2.4.1.3. Analyse

Nous avons posé que *ti* opère toujours et exclusivement sur deux opérandes de même classe. Pour satisfaire cette contrainte, posons que le verbe de l'énoncé dans (22) est l'un des deux opérandes de *ti*.

Cette solution est impossible puisqu'il n'existe pas d'autre verbe à même d'être considéré comme opérande possible. Or, seul le cotexte droit est occupé de manière explicite par un verbe. Par conséquent, le vide du cotexte gauche dans cet énoncé pose problème puisqu'il semble ne pas y avoir de second opérande pour satisfaire la contrainte ^{NG} du principe énoncé plus haut.

Une autre solution consiste à considérer que l'occurrence de *ti* marque le fait que (22) soit consécutif à un autre énoncé. Cette hypothèse est infirmée par le test d'ajout de complément qui transforme (22) en (23) dont on ne peut dire qu'il est un énoncé consécutif à un autre :

(23)

tì	pàk	∅	zàkǎ
ti	ouvrir	2SG	cour

Va ouvrir (la grille de) la cour.

Contextualisation de (23)

Marie donne l'ordre à André d'ouvrir une porte située à une certaine distance des deux interlocuteurs. André doit se déplacer avant de pouvoir s'exécuter.

Contrairement à (22) où l'on pourrait supposer que cet énoncé est une réaction ou suite donnée au propos éventuel d'un interlocuteur, dans (23), il n'y a aucune inférence d'un quelconque texte antérieur. Vu que le *tu* dans (22) n'est pas une unité morphologique distincte du *tu* dans (23), l'on ne peut donc conclure que *tu* est la trace d'une consécution de l'énoncé (22) par rapport à un énoncé qui lui est antérieur. Il faut explorer d'autres pistes par conséquent.

Étant donné que (22) est un énoncé injonctif et que cette modalité implique nécessairement l'association du coénonciateur S'_0 au repère origine, il faut poser que les opérands de *tu* dans cet énoncé sont S_0 (l'énonciateur) et S'_0 (le coénonciateur). En effet, *tu* opère la dissociation de S'_0 par rapport à S_0 . La conséquence de cette dissociation est l'exclusion de S'_0 du repère origine Sit_0 et, concomitamment, de la localisation de S'_0 dans un espace-temps distinct de Sit_2 où il devient la coordonnée S (argument sujet du verbe). Sit_2 est le repère de la mise en relation prédicative qui est dans un rapport d'altérité absolue avec le repère origine Sit_0 .

Dès lors, l'on s'aperçoit que les opérands de *tu* sont les éléments constitutifs de la situation : le premier opérande de *tu* est S_0 , qui est la coordonnée ζ de la situation et le second opérande est S'_0 qui devient de fait la coordonnée ζ de Sit_2 . Les deux opérands de *tu* sont les coordonnées S qui appartiennent à la classe ζ des instances subjectives. Cette

conclusion va dans le même sens que le commentaire qui indique qu'il y a une distance qui sépare les interlocuteurs et la scène de l'action à accomplir. Il reste à formaliser le mécanisme par lequel est obtenu cet *effet de distance* entre la scène de l'échange verbal et la scène de l'événement dont il est question dans l'énoncé (22).

Nous partons du fait que le repère de locution Sit_1 est identifié au repère origine Sit_0 dans tout autre cas que celui du discours rapporté et que (22) est un énoncé à l'impératif. Comme nous l'avons déjà souligné, l'impératif impose une association du coénonciateur S'_0 à l'énonciateur S_0 par le paramètre T_0 . Or, il se trouve que dans cet énoncé, S'_0 coïncide avec argument sujet C_0 de l'énoncé. S'_0 se trouve par conséquent associé d'une part à Sit_0 par la coordonnée T_0 et au repère Sit_2 de la relation prédicative en cours d'autre part.

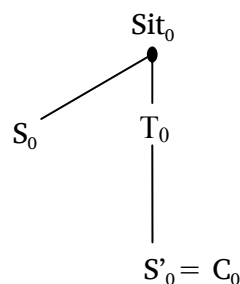
L'enjeu dans l'énoncé (22) étant de souligner qu'il y a une distance qui sépare les interlocuteurs de la scène de l'événement d'une part, et que d'autre part, le coénonciateur doit se déplacer pour accomplir l'action indiquée dans l'ordre qu'il a reçu, il devient obligatoire de dissocier S'_0 de S_0 et donc de Sit_0 . C'est cet effet qui est obtenu grâce à la dissociation entre S_0 et S'_0 . Nous posons que dans les énoncés à l'impératif, S_0 et S'_0 ont une relation médiate *via* T_0 (moment de la locution) : *t* opère la dissociation de S'_0 par rapport à S_0 pour suspendre leur association en tant que coordonnées de Sit_0 opérée au préalable par l'impératif ; S_0 et S'_0

constituent les deux opérandes de classe \mathcal{S} de u . Par translation, l'on obtient la dissociation des repères Sit_0 et Sit_2 .

Pour donner plus d'éclairage sur le fonctionnement de u , considérons l'énoncé (24) qui suit :

(24)
 pàkè \emptyset
 ouvrir 2SG
Ouvre !

D'un point de vue empirique, l'énoncé (24) est un ordre donné à un interlocuteur avec spécification de la localisation de l'événement sur la scène de l'échange verbal. Cette spécification est réalisée grâce à l'association de S'_0 à la coordonnée T_0 de Sit_0 , ce qui ne remet pas en cause cette propriété intrinsèque de S'_0 qui est sa séparabilité³¹ d'avec S_0 . Nous visualisons (24) comme suit :



L'impératif opère donc un passage de rien (\emptyset) à quelque chose (\mathcal{P}). Il n'y a pas de relation médiate entre le repère origine et le repère Sit_2 de

³¹ La notion de séparabilité de S'_0 par rapport à S_0 est reprise de PAILLARD (1992 : 82).

l'événement ρ . Les repères de la locution (Sit_1) et de la relation prédicative (Sit_2) sont identifiés à Sit_0 . L'effet de l'altérité entre la variable temporelle de Sit_1 de la locution et la variable temporelle de Sit_2 de l'événement est suspendue : il y a prépondérance de la composante spatiale. D'où le fait que l'ordre est compris comme étant à exécuter sans délais et sur le champ.

En revanche, dans (22), l'association de $S'_0 (= C_0)$ à Sit_0 imposée par l'impératif est brisée : S'_0 est dissocié de la coordonnée T_0 du repère origine (Sit_0). C'est justement t qui opère cette dissociation. Or, la contrainte par excellence du repérage se résume en ces termes : « tout terme est nécessairement pris dans une relation³². » Par ailleurs, le principe de fonctionnement du langage qui est d'ajuster les représentations faites par les instances subjectives, implique que l'opérateur de repérage ϵ soit une variable. En tant que variable, ϵ se caractérise principalement par son aptitude à prendre des valeurs distinctes³³, d'où le jeu de l'ajustement. La résultante du rapport entre la contrainte de repérage³⁴ et l'occurrence/instanciation de la valeur \neq de ϵ dans (22) est la constitution d'une coordonnée temporelle T_2 où T est le représentant de Temps-Espace.

³² CULIOLI (2002 :207).

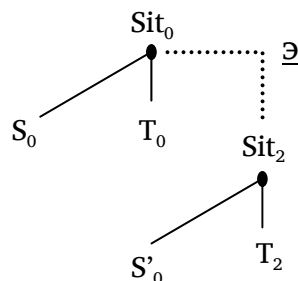
³³ « L'opérateur de repérage ϵ [...] peut prendre la valeur d'identification, la valeur de différenciation, la valeur de rupture (notées respectivement =, \neq , et ω). » Culioli 2000 : 138).

³⁴ La contrainte de repérage veut que S'_0 ne soit jamais isolé mais pris dans un réseau de relations avec un repère constitutif.

L'association de S'_0 à T_2 a comme conséquence la constitution d'un repère Sit_2 de l'événement \mathcal{P} dont il est question dans l'énoncé. Comme (22) est un énoncé à l'impératif et que cette modalité énonciative impose une identification des repères de locution (Sit_1) et de l'événement (Sit_2) au repère origine Sit_0 , l'on comprend que pour introduire une altérité entre Sit_0 et Sit_2 , il faut :

- (1) dissocier S'_0 ($= C_0$) de T_0 ;
- (2) associer cette même coordonnée S'_0 à T_2 pour construire une nouvelle coordonnée Sit_2 de l'événement en question.

Nous visualisons le résultat (pour le cas de (22)) comme suit :



Si l'on note que S'_0 , qui occupe la position syntaxique C_0 , n'est plus associé à Sit_0 mais se solidarise plutôt avec T_2 pour former un autre repère Sit_2 que l'on peut qualifier de *décalé* alors que ce même S'_0 est le sujet du verbe de l'énoncé, l'on comprend d'une part l'interprétation intuitive de la notion de procès *ouvrir* dans (22) comme *aller ouvrir* et, d'autre part, la motivation cependant non justifiée des uns et des autres à donner le statut de verbe ou de verbe auxiliaire à *tu*.

Comme on le voit, t opère sur des instances subjectives associées par défaut et non sur la notion de procès comme on pourrait le croire *a priori*. Ces deux opérantes sont de type ζ : S_0 et S'_0 et leur dissociation a pour effet d'introduire une hétérogénéité entre le repère Sit_1 de la locution et le repère Sit_2 de la relation prédicative.

L'absence de t dans (24) a pour conséquence l'absence de toute notion d'altérité des données spatio-temporelles. Puisque t est la trace de l'opération de dissociation entre les instances S_0 et S'_0 , son absence significative dans (24) équivaut à une opération d'association entre S_0 et S'_0 en Sit_0 . Dans tous les énoncés de schème t_+V , où V représente une notion de procès, t marque la dissociation entre S_0 et S'_0 et, par extension, la dissociation du repère Sit_1 de la locution (identifié au repère origine Sit_0) par rapport au repère Sit_2 de l'événement que constitue la relation prédicative ou proposition.

La constance de la valeur *aller* de t , qui donne un effet de séparation de la *scène de locution* et de la *scène de l'action* dans les traductions françaises des données dans (25), corrobore la conclusion selon laquelle t marque la dissociation de S'_0 par rapport à S_0 et par translation Sit_0 la dissociation entre Sit_0 (= Sit_1) et Sit_2 :

(25)

a.

tù pékè Va laver...

b.

tù lódgè Va détacher...

c.

tí lódg y Allez détacher...

d.

tù pìli Va (re)couvrir...

e.

tí pìl y Allez (re)couvrir

f.

tù gómé Va parler...

g.

tù kéngè ...vas-y par la suite

1.2.4.2. La construction *ti + Co + V*

Dans ce type de construction, *ti* est en position initiale comme dans

(26) :

(26)

a.

tí f' wà

tu toi venir

Il te dit de venir/ que de venir

b.

tù f wâ

tu toi venir

Alors, tu (re)viens !

1.2.4.2.1. Contextualisation de (26)

1.2.4.2.1.1. Contextualisation de (26a)

Premier cas de contextualisation

Nestor s'adresse à Gaston pour avoir des éclaircissements sur des propos de Jacques qu'il n'a pas bien perçus et compris. À cette fin, il pose la question suivante à Gaston : « *qu'a-t-il dit ?* »

Gaston lui répond en produisant (26a) qui se traduit littéralement par « *de venir* ». (26a) est non seulement la réponse à une question posée antérieurement, mais aussi une reprise du texte produit antérieurement par Jacques : Gaston est le messenger de Jacques.

Second cas de contextualisation

Daniel demande à Pierre d'appeler Delphine. Pierre parcourt la distance qui le sépare de Delphine et transmet le message. Pierre ne fait que reproduire le message de Daniel ; (26a) est donc une citation. Que ce soit dans le premier ou le second cas de contextualisation, celui qui parle ne fait que transmettre un message déjà produit par ailleurs.

En plus, l'absence dans l'énoncé de toute mention du vrai auteur (celui au nom de qui on parle) est due au fait que dans le contexte, l'arrivée ou la venue du *messenger* est attendue ou présumée (*X est émissaire de Y* (cas d'un élève entrant dans la classe du collègue de son professeur pendant une séance de cours)).

1.2.4.2.1.2. Contextualisation de (26b)

Après un débat sur un problème, Gaspard propose une solution soulevant des inquiétudes chez Gérard qui s'interroge sur quoi faire si la solution préconisée ne marchait pas. Gaspard lui répond en produisant (26b) qui se traduit en français par : « *Alors, tu (re)viens* ». Cet énoncé est consécutif à un texte antérieur avec parcours sans issue.

1.2.4.2.2. Relevé des observables

- *tu* est en position initiale dans (26a) et (26b) ;
- (26a) est consécutif à un énoncé antérieur avec ou sans parcours ;
- (26b) est consécutif à un énoncé antérieur avec parcours sans issue ;
- le ton H apparaît uniquement sur *tu* dans le cas du

texte rapporté que constitue (26a) ;

- *tu* porte un ton B dans le cas où il n'y a pas de reprise ou message rapporté (26b) ;
- *tu* est traduit en français par *alors* en (26b) ;
- il y a occurrence de la proposition « *il te dit/demande* » dans la traduction française de (26a) alors qu'elle n'existe pas dans l'énoncé en mooré ; ce qui rend l'interprétation de *tu* très malaisée en français. Toutefois, cette interprétation a l'avantage de mettre en évidence le lien entre l'énoncé en cours et un énoncé antérieur.

1.2.4.2.3. Analyse

Conformément à notre approche procédurale, nous posons dans un premier temps que l'un des deux opérandes de *tu* est C_o , argument sujet du verbe dans (26). Ce qui conduit à considérer que le second opérande est lui aussi un argument du verbe dans cet énoncé. Or, il n'existe dans (26) aucun autre élément qui soit un argument du verbe. Cette solution ne satisfait visiblement pas la double contrainte qui veut que *tu* opère toujours et exclusivement sur deux formes linguistiques de même classe.

Le vide du cotexte gauche semble compliquer davantage le problème.

Pour lever cet obstacle, nous posons que dans tout énoncé de type t_+C_0+V , le cotexte gauche de t est toujours un texte antérieur pris en compte dans la construction d'un énoncé en cours. Cette prise en compte peut être soit un rapport de consécution simple, soit un rapport de consécution doublé d'un décrochage de la relation prédicative de l'énoncé en cours par rapport à $Sit_0(S)$.

Cette hypothèse est confortée par :

- la partie du texte de contextualisation qui fait ressortir le fait que (26b) est soit la réponse à une question posée antérieurement, soit simplement un événement verbal faisant suite à un événement antérieur ;
- la traduction de t par *alors* qui note le fait que (26b) est consécutif à un autre énoncé ;
- l'émergence de la proposition radicale « *il te dit...* » dans la traduction en français qui prouve bien que (26a) est subséquent à un événement verbal antérieur et que celui qui parle rapporte le propos d'une autre personne.

En somme, les deux opérantes du premier t sont Sit_{01} et Sit_0 . t marque donc une opération de dissociation entre une relation prédicative repérée dans une situation antérieure Sit_{01} et une autre relation

prédicative qui est l'énoncé en cours.

Après l'identification des opérandes de *ti*, il importe à présent de traiter la question des occurrences alternées des tons B et H sur *ti* ou plus exactement de leur statut respectif.

En croisant les données de l'étude des contextualisations de (26a) et de (26b), l'on s'aperçoit que la différence des scénarios réside dans le fait que (26b) est la réponse d'un locuteur-énonciateur à une question posée dans un texte antérieur et que (26a) est la reprise d'un texte antérieur. Autrement dit, dans (26b), le locuteur est en même temps énonciateur alors que dans (26a), il y a distinction entre un statut de locuteur et un statut d'énonciateur. Le locuteur rapporte des propos tenus par ailleurs dont la trace du garant (énonciateur) est S_{01} qui est une coordonnée du repère origine Sit_{01} du texte antérieur. H est donc la trace de l'opération de décrochage ou de non repérage de la relation prédicative par rapport à $Sit_0(S)$.

Le repérage d'un énoncé en cours par rapport à l'instance subjective S_{01} d'un texte antérieur est à la base de la sous-catégorisation des verbes dans les énoncés avec occurrence de H sur *ti*. En mooré en effet, seuls les procès *yeele* (dire), *rate/nonge/tulle* (vouloir/désirer/aimer), *tagse* (penser), *mamse* (imaginer), *saage* (évaluer), *bānge* (savoir), *nee/yā* (s'apercevoir) peuvent instancier (dans une altérité temporelle) la place vidée par l'opération de parcours dans un texte antérieur. C'est cette sous-

catégorisation des verbes pouvant instancier la proposition radicale disjointe que PETERSON a sans doute voulu souligner en construisant la classe des verbes de trait [+LOCUTION] dans laquelle il range les verbes dits de déclaration (déclaration verbale (*dire*), déclaration mentale (*savoir, espérer*)). Mais il se trouve que certains verbes que PETERSON range dans la classe des verbes [-LOCUTION], *vouloir* et *voir* par exemples, peuvent être instanciés dans les mêmes environnements que les verbes [-LOCUTION] comme l'a noté KABORÉ (1985 : 609-616).

Pour conclure sur ce point, notons qu'un énoncé de type t_+C_0+V est toujours un écho à un texte antérieur et une complétive de la proposition radicale de l'énoncé en cours. En d'autres termes, l'énoncé de type t_+C_0+V instancie la place de l'opérateur de parcours dans le texte. t_+ introduit une dissociation entre le repère Sit_{01} de la mise en relation prédicative d'un énoncé antérieur et le repère Sit_0 d'un énoncé en cours, l'énoncé en cours étant un écho de l'énoncé antérieur.

1.2.4.3. La construction $t_+V+C_0+C_1$

Dans ce type de construction, l'on a une occurrence de t_+ en position initiale. Le cotexte droit immédiat est un verbe noté V auquel est postposé un argument sujet C_0 . C_0 est lui-même postposé à un argument objet C_1 comme dans (27) :

(27)

tì rík ø wíugá

ti prendre 2SG flûte

Va prendre la flûte.

1.2.4.3.1. Contextualisation de (27)

Gaspard donne l'ordre à Nestor de *ramasser* une flûte éloignée des interlocuteurs : pour accomplir la tâche demandée, Nestor doit se déplacer.

1.2.4.3.2. Relevé des observables

- Seul le cotexte droit de *ti* est occupé par un verbe suivi de son argument objet C_1 ;
- *ti* est traduit en français par *va* ;
- il y a une obligation pour Nestor de se déplacer avant de pouvoir accomplir la tâche demandée. Il y a donc une distance entre la localisation de l'objet à prendre (la flûte) et la scène de l'échange verbal ;
- il y a occurrence du ton bas sur *ti* ;
- la notion de délocalisation est véhiculée dans cet

énoncé par une autre entité que le prédicat verbal :
l'unité morphologique *tu* dont l'occurrence a pour effet
la modification de la valeur du verbe *prendre* en *aller
prendre*.

1.2.4.3.3. Analyse

La considération du relevé des observables suscite les questions
suivantes :

- Quels sont les opérands de *tu* ?
- De quoi procède la notion de '*délocalisation*' inférée
dans (27) ?
- Quelle est l'opération dont *tu* est la trace ?
- Quel est le statut du ton B dans (27) ?

Pour répondre à la première question, considérons à cette étape, de
manière empirique, que l'opérande *tu* est *V*, c'est-à-dire le verbe de
l'énoncé. Cette solution ne satisfait pas les contraintes du *principe gamma* :
le cotexte gauche de *tu* ne fournit pas de matériau explicite pouvant servir
de second opérande.

Pour faire apparaître les observables, identifier les opérands de *tu* et
cerner son fonctionnement, considérons un énoncé comme (28) :

(28)

rík ø wíug-á
prendre 2_{SG} flûte₊DEF.

Prends la flûte !

L'énoncé (28) est un ordre donné à un interlocuteur de ramasser une flûte à portée de main. Celui qui reçoit l'ordre n'a pas de distance à parcourir avant d'accomplir l'action demandée. En dehors de toute considération extralinguistique, c'est l'impératif qui, en associant S'_0 (coénonciateur = C_0 (argument sujet)) à la coordonnée T_0 de Sit_0 , associe S'_0 à S_0 via T_0 (moment de locution) : la conséquence de cette association est une mise en scène dans laquelle Sit_0 (repère origine) sert à la fois de repère de la locution (Sit_1) et de repère de mise en relation prédicative (Sit_2).

En revanche, dans (27), l'identification de Sit_2 et de Sit_1 à Sit_0 imposée par l'impératif est brisée grâce à la dissociation de S'_0 par rapport à S_0 . C'est justement l'instanciation de tu qui opère cette dissociation de S'_0 à S_0 et, par translation, la différenciation entre Sit_2 et Sit_0 . Autrement dit, S'_0 n'est plus solidaire de S_0 mais compose avec une coordonnée par défaut T_2 pour former un autre repère décalé Sit_2 . L'argument sujet C_0 de l'énoncé est de ce point de vue une projection de S'_0 et l'on comprend alors pourquoi la séquence *tù rík* dans (27) est interprétée comme un envoi de l'interlocuteur en un lieu décalé/éloigné pour accomplir une action (*va ramasser la flûte*).

Comme on le voit bien, *ti* opère une dissociation entre des instances S et non sur le procès lui-même. Ce traitement satisfait les contraintes ${}^{\circ}G$ et ${}^N G$ du *principe gamma* : *ti* opère une dissociation entre S_0 et S'_0 à partir de la coordonnée temporelle T_0 du repère origine. La dissociation de S_0 et de S'_0 a pour effet la différenciation du repère (Sit_2) de la mise en relation prédicative par rapport au repère origine Sit_0 . Le test de suppression de *ti* fait disparaître toute inférence de distance empirique à parcourir avant d'accomplir une action et fournit la preuve que *ti* marque une opération de dissociation : l'on passe d'une localisation α à une localisation β . α et β étant situés dans le même plan, la dissociation s'interprète en terme de *décalage*.

Pour ce qui est du statut du ton B dans (27), il est le ton par défaut que *ti* doit porter en tant qu'unité morphologique sans ton sous-jacent.

1.2.4.4. La construction $C_0 + ti + V + C_1$

Dans ce type de construction, le cotexte gauche est un argument sujet C_0 et le cotexte droit est un verbe suivi de son argument objet C_1 comme dans (29) :

(29)
à tí rík wúgǎ́
3SG ti prendre flûte
Qu'il aille prendre la flûte !

1.2.4.4.1. Contextualisation de (29)

Il y a présence de trois interlocuteurs : Antoine, Pierre et Jean.

Antoine donne un ordre à Jean d'aller ramasser une flûte.

Jean manifeste son intention de ne pas s'exécuter.

Pierre intervient et justifie dans un sens ou un autre l'attitude de refus de Jean.

Antoine prend à nouveau la parole et juge qu'il n'entend pas prendre en compte le point de vue de Pierre et, par ricochet, signifie à Jean qu'il n'y a aucune autre alternative que celle d'obéir à l'injonction déjà signifiée.

1.2.4.4.2. Relevé des observables

- le cotexte gauche de *t* est un argument C_0 ;
- le cotexte droit est un verbe ;
- la tâche à accomplir doit se faire ailleurs que là où se trouvent les interlocuteurs ; cette spécification de délocalisation est opérée sans

recours aucun à des verbes comme *kenge* (aller)

ou *looge* (partir) ;

- il y a un "ton polémique" dans (29) : Antoine conteste la posture de Pierre et de Jean ;
- (29) est une reprise d'un propos antérieur ;
- le propos antérieur est un énoncé injonctif ;
- il y a occurrence de H sur *ti*.

1.2.4.4.3. Analyse

Posons que argument sujet C_0 et le verbe V dans (29) sont les opérandes de *ti*.

Si la contrainte ${}^N G$ du *principe gamma* semble ainsi respectée, il n'en va de même pour la contrainte ${}^Q G$ étant donné que les deux opérandes ne sont pas de la même classe : le premier est un argument sujet de type C_0 et le second est un verbe.

L'on pourrait aussi, dans cette optique heuristique, poser l'argument objet C_1 (postposé au verbe) comme second opérande de *ti*. L'on aurait alors deux opérandes que l'on pourrait ramener à une même classe : celle des arguments du verbe de l'énoncé. Cette solution pose cependant

problème en ce sens que l'on ne voit pas en quoi consisterait un travail sur ces deux opérandes puisque ce travail devrait aboutir à la différenciation entre deux termes déjà différenciés : en effet, dans l'énoncé (29), argument sujet C_0 et l'argument objet C_1 sont par nature différenciés. Une opération de différenciation ne peut se justifier dans ce cas et il apparaît donc nécessaire d'explorer d'autres solutions.

L'occurrence de *ti* opère justement la dissociation de Sit_2 (le repère de la mise en relation prédicative) de Sit_0 (repère origine). Cette solution est confirmée par le test de suppression de *ti* qui donne un énoncé comme (30).

(30)
à rík wúgǎ
3SG prendre flûte
Qu'il prenne la flûte !

Contextualisation de (30)

Antoine donne à Jean l'ordre de ramasser une flûte.

Jean manifeste son intention de ne pas s'exécuter.

Pierre intervient et justifie dans un sens ou dans un autre l'attitude de refus de Jean.

Antoine prend à nouveau la parole, juge qu'il n'entend pas prendre en

compte le point de vue de Pierre et, par ricochet, notifie à Jean qu'il doit obligatoirement obéir à l'injonction déjà signifiée.

Dans (30), aucune mention de la notion de déplacement par rapport à Sit_0 pour accomplir la tâche demandée n'est faite. Ce qui signifie que la suppression de t a eu pour effet l'élimination de la notion de déplacement. L'effet tangible de cette suppression de t est la variation de sens de la notion de procès qui passe de « *aller ramasser* » à « *ramasser* ».

Cette variation de sens s'explique par le fait que dans (30), l'injonctif assigne à S'_0 et S''_0 le rôle de coordonnées secondaires de Sit_0 . Ce qui a pour effet de faire de Sit_0 , abstraction faite de son statut de repère origine, à la fois le repère de la mise en relation prédicative et le repère de la locution. Dans (29) au contraire, c'est l'intention de l'énonciateur de casser cette association de S''_0 par défaut à S_0 et S'_0 causée par l'injonctif qui justifie l'occurrence de t : t opère la dissociation de la position S''_0 par rapport à S_0 identifié à S'_0 . S''_0 est une position construite par S_0 pour son interlocuteur (= C_0). Il s'ensuit alors une dissociation du repère Sit_2 de la relation prédicative par rapport au repère origine Sit_0 .

Quant à l'occurrence de ton H sur t dans l'énoncé (29), il s'entend aisément : H est la trace de cette opération de décrochage, c'est-à-dire un non repérage de l'événement \mathcal{P} (l'énoncé en cours) par rapport à Sit_0 : \mathcal{P} étant une reprise d'un texte antérieur noté \mathcal{P}_{01} , il est repéré par rapport à Sit_{01} , c'est-à-dire le repère origine de \mathcal{P}_{01} .

L'interprétation de (29) fait ressortir également qu'il y a désaccord entre les interlocuteurs : pour exprimer son désaccord avec ses deux interlocuteurs, l'énonciateur ne fait pas autre chose que de reprendre son propos antérieur. C'est cette discordance ou désaccord qui ressort des interprétations de (29) que nous glosons respectivement par :

(29) $\left\{ \begin{array}{l} \text{Je répète, qu' il aille chercher la flûte !} \\ \text{J' insiste bien; qu' il aille chercher la flûte !} \\ \text{Ne l' avez - vous pas compris ? Qu' il aille chercher la flûte !} \\ \text{Qu' il aille seulement chercher la flûte !} \\ \text{Comme je l' ai bien dit, qu' il aille chercher la flûte !} \end{array} \right.$

Cette discordance est l'effet secondaire de l'opération de décrochage. En effet, (29) étant le retour au texte antérieur \mathcal{P}_{01} après le propos Q de l'interlocuteur, ce retour à \mathcal{P}_{01} revient aussi à ne pas prendre en compte tout énoncé situé entre le moment T_{01} de \mathcal{P}_{01} et le moment T_0 de l'énoncé \mathcal{P} en cours. Or, le moment T_n de Q se trouve situé entre T_{01} et T_0 , d'où l'esquive de Q pour valider non- Q . Non- Q équivaut à \mathcal{P} qui est une reprise de \mathcal{P}_{01} . L'esquive de Q et la validation dans la foulée de \mathcal{P}_{01} donne l'effet de réfutation du propos de l'interlocuteur.

La non validation de Q fait suite à une opération de parcours du domaine de Q . Le retour à \mathcal{P}_{01} s'explique par le fait que le domaine de Q ne contient aucune valeur assignable selon l'énonciateur. L'emploi du mot *seulement* dans la traduction française de (29) restitue ce parcours du domaine de Q . C'est seulement après ce parcours de Q que \mathcal{P} (identifié à \mathcal{P}_{01}) est instancié comme seule valeur adéquate selon l'énonciateur.

1.2.4.5. La construction $tu+C_0+V+C_1$

Dans ce type de construction, *tu* est en position initiale absolue et son cotexte immédiat gauche est vide. Le cotexte droit immédiat est occupé par un C_1 suivi d'un verbe comme dans (31) :

(31)

tí f' kè zàké

tu toi entrer cour

Il te dit de rentrer à la maison.

1.2.4.5.1. Contextualisation de (31)

Tout en prenant congé de Myriam et de Malika, Sarah demande à Malika de rentrer à la maison. Malika n'ayant pas saisi ce qu'a dit Sarah pour une raison ou une autre, s'adresse à Myriam pour mieux s'informer sur ce que Sarah a bien voulu lui dire. Myriam reprend en (31) le propos tenu antérieurement par Sarah pour répondre à la sollicitation de son interlocuteur.

1.2.4.5.2. Relevé des observables

- *tu* est en position initiale dans (31) ;
- (31) est construit en réponse à une question ;
- (31) est une reprise d'un autre texte antérieur ; c'est donc un discours rapporté ;

- dans le texte de contextualisation, il n'y a aucune inférence de la notion de déplacement comme « *se déporter en un lieu X pour...* » ;
- il y a occurrence du ton H sur *tu*.

1.2.4.5.3. Analyse

Conformément à notre approche procédurale, posons d'emblée que l'un des deux opérandes de *tu* dans (31) est l'argument sujet (C_0). L'examen des cotextes montre qu'il n'existe aucune autre forme qui soit un argument du verbe dans cet énoncé. Cette solution ne satisfait donc pas la contrainte ${}^N G$ qui veut que *tu* opère toujours et exclusivement sur deux formes linguistiques de même classe.

Nous considérons que, tout comme dans les constructions de type $tu_+C_{0+}V$, le cotexte gauche de *tu* dans les énoncés de type $tu_+C_{0+}V_+C$ est toujours un préconstruit. Ce préconstruit est une position Sit_{01} construite par l'énonciateur et servant de repère à une mise en relation prédicative antérieure à celle de l'énoncé en cours. Ce repère origine antérieur est dissocié du repère Sit_1 de la locution de l'énoncé en cours. Cette hypothèse est corroborée par :

- la partie du texte de contextualisation qui fait ressortir le fait que (31) est la réponse à une question posée antérieurement ;

- l'émergence de la proposition radicale « *il te dit...* » dans la traduction en français qui prouve que (31) est subséquent à un événement verbal antérieur.

En somme, les deux opérandes du premier *tu* sont Sit_{01} et Sit_1 . *tu* marque la discontinuité entre Sit_{01} (le repère d'un texte précédent) et le repère Sit_1 de la locution : l'énoncé en cours n'est qu'une reprise d'un texte antérieur, une mise en relation prédicative déjà effectuée en Sit_{01} .

Après avoir marqué la dissociation ou la discontinuité entre Sit_{01} et Sit_1 , il reste à *garder trace* du fait que (31) est la reprise d'un texte antérieur. Autrement dit, il y a nécessité de distinguer entre statut de locuteur et statut d'énonciateur : le locuteur rapporte des propos tenus par ailleurs dont la trace du garant (S_{01} l'énonciateur) est localisée dans une situation antérieure (Sit_{01}). C'est l'occurrence du ton H sur *tu* qui est la trace de l'opération de décrochage ou de non repérage de la relation prédicative (l'énoncé en cours) par rapport à Sit_0 . L'absence de toute trace du locuteur est un effet du non repérage de la relation prédicative par rapport à Sit_0 . Ce rapport entre l'énoncé en cours et le texte antérieur est à la base de la sous-catégorisation des verbes dans les énoncés avec occurrence de H sur *tu* comme indiqué plus haut à la page 101.

1.2.4.6. La construction $C_0+tt+V+C_1$

Dans ce type de construction, le cotexte gauche immédiat est un argument sujet (C_0) et le cotexte droit immédiat est un verbe suivi de son argument objet (C_1) comme dans (32) :

- (32)
- à tí kěngà ráagá
il tu partir₊ACC. foire
De là-bas, il est allé à la foire.

1.2.4.6.1. Contextualisation de (32)

Paul arrive en un lieu L1 mais n'y trouve pas Nestor avec qui il a rendez-vous. Paul pense le retrouver chez Jacques (lieu L2). Il se rend chez Jacques. Il n'y trouve pas Nestor mais rapporte le rendez-vous manqué et demande où trouver Nestor. Jacques, qui connaît l'agenda de Nestor, produit (32) pour signifier à Paul que Nestor s'est rendu à la foire depuis le lieu L1 de leur rendez-vous.

1.2.4.6.2. Relevé des observables

- Le cotexte gauche de *tu* est un argument de type C_0 et le cotexte droit est un verbe ;
- (32) souligne le fait singulier que Nestor est allé à la foire non pas du lieu où se trouvent les interlocuteurs

(Paul et Jacques), mais du lieu du fameux rendez-vous. De prime abord, l'on peut dire que L1 se caractérise par son altérité ou externalité par rapport au lieu où se trouvent Paul et Jacques. C'est cette altérité entre lieux que restitue le terme « *depuis* » dans la traduction française ;

- (32) est une réponse à une question posée dans un texte antérieur ;
- il y a occurrence du ton H sur *tu*.

1.2.4.6.3. Analyse

Posons que l'argument sujet et le verbe dans (32) sont les deux opérandes de *tu*. Si la première contrainte ^NG est satisfaite de par le fait que deux opérandes sont identifiés, la contrainte ^QG ne l'est pas puisque les deux opérandes ne sont pas de la même classe : l'un est un argument sujet et l'autre un verbe.

Face à cette hypothèse non concluante, procédons à la suppression de *tu* pour ensuite observer les phénomènes à même de nous aiguiller dans l'identification des opérandes de *tu*. Pour ce faire, considérons (32) et supprimons *tu*. On obtient alors un énoncé comme (33).

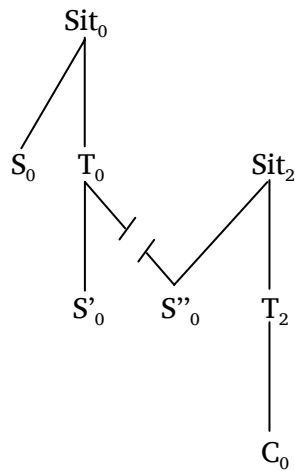
(33)
à kɛ́ng-ø-à ráagá
il partir₊ACC.₊ASS. foire

Il est allé à la foire.

La contextualisation de (33) est la suivante : Paul rencontre Jacques et lui demande où trouver Nestor. Jacques produit (33) en réponse à la question de Paul et cet énoncé se traduit en français par « *Il est allé à la foire* » alors que l'énoncé (32) précédent se traduit par « *De là-bas, il est allé à la foire* ».

Comme on le voit, la suppression de *tu* dans (33) a pour effet d'éliminer l'idée de distance existant entre le lieu de la discussion et le lieu de l'événement dont il est question. L'on tire alors la conclusion que la scénarisation de la distance entre lieu d'échange verbal et lieu d'action est réalisée par le marqueur *tu*. En fait l'occurrence de *tu* opère la dissociation de S''_0 par rapport aux deux autres instances subjectives que sont S'_0 et S_0 . Le S''_0 ainsi libéré s'associe à T_2 pour construire le repère Sit_2 de la mise en relation prédicative. La construction de Sit_2 est le résultat de l'association de la position de l'argument sujet à cette position S''_0 construite par l'énonciateur pour son interlocuteur.

Quant au ton H sur *tu*, il est la trace du non repérage de Sit_2 par rapport à Sit_0 . Ce non repérage ou décrochage bloque toute possibilité d'impliquer Sit_0 dans l'événement *aller à la foire*. Cette série d'opérations dans (32) est visualisée comme suit :



1.2.4.7. La construction $C_c + tu + V$

Dans ce type de construction, le cotexte gauche de tu est un argument circonstant noté ici C_c en position initiale. C_c joue le rôle de repère constitutif, c'est-à-dire un « élément suffisamment déterminé dans la situation d'énonciation pour être posé par l'énonciateur comme premier repère par rapport auquel va être repéré le reste de l'énoncé³⁵».

Quant au cotexte droit, il est constitué par un verbe comme dans (34) :

- (34)
- wòttó tì sà-ø-à-mé
- maintenant tu finir₊ACC.₊ASS.₊*me*
- C'est déjà terminé à l'heure qu'il est.*

³⁵ M.-L. GROUSSIER et C. RIVIERE (1996 : 178).

1.2.4.7.1. Contextualisation de (34)

Pierre et Marie parlent d'un événement faisant partie de l'actualité du jour. Après avoir parlé dans un premier temps de l'événement en soi, Marie fait savoir à Pierre que cet événement n'a plus cours au moment où il parle.

1.2.4.7.2. Relevé des observables

- L'évocation antérieure de l'événement et de son lieu de déroulement permet aux deux interlocuteurs de les poser en préconstruits ; cette préconstruction explique la non occurrence de termes explicites ayant trait à cet événement et son lieu de déroulement dans l'énoncé ;
- l'événement est considéré comme étant dans un état résultant, c'est-à-dire un événement accompli à partir de l'instant où l'énonciateur parle ;
- *ti* porte un ton B.

1.2.4.7.3. Analyse

Posons que l'argument circonstant (C_c) et le procès *saame* sont les deux opérandes de *ti*. Cette hypothèse ne satisfait pas la contrainte $^{\circ}G$ du principe heuristique *gamma* qui veut que les deux opérandes de *ti* soient

de la même classe : l'un est une notion de procès et l'autre l'argument de cette même notion de procès.

Il faut donc construire et tester d'autres hypothèses. Parmi les hypothèses possibles, considérons celle-ci : les opérandes de *tu* dans l'énoncé (34) sont des instances temporelles.

Il se trouve qu'il a été noté dans le relevé des observables que l'événement dont il est question dans la conversation est préconstruit et considéré comme étant accompli à partir de l'instant où l'énonciateur parle. C'est l'occurrence de *wotto* (*maintenant*) qui permet la délimitation d'une zone d'instant repérés par rapport au moment T_1 de la locution. Le résultat de cette délimitation est la construction de trois sous-ensembles d'instant :

- une zone T_{1-n} (zone du révolu) ;
- une zone T_1 du moment de la locution identifiée à T_0 du repère origine ;
- une zone T_{1+n} ou zone du projectif constituée des instants qui ne peuvent en aucun cas être identifiés aux éléments dans les zones T_1 et T_{1-n} .

Ce qu'il faut noter, c'est que la zone T_1 se caractérise par la distance nulle entre ses bornes et se ramène au repère T_1 de la locution. Ce repère

T_1 ne donne cependant aucune indication sur laquelle des deux autres zones est prise en compte. C'est la marque aspectuelle du procès de l'énoncé en cours qui fournit l'orientation. En résumé, l'on peut dire que :

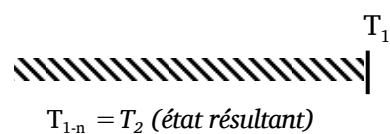
- ❖ *wotto* est la trace de l'indexation de T_1 ;
- ❖ *tu* marque la distance non nulle entre T_1 et la zone des instants à prendre en compte ;
- ❖ la marque aspectuelle du procès donne l'orientation :
 - soit une orientation $T_i \rightarrow T_{i-n}$ (zone du révolu) lorsque l'aspect de la notion de procès est un accompli (-Ø-) comme c'est le cas dans (34) ;
 - soit une orientation $T_i \rightarrow T_{i+n}$ si l'aspect verbal est un inaccompli (-d-) comme dans (35) :

(35)

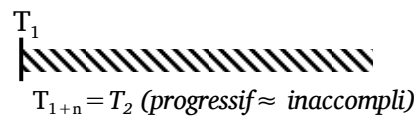
wòttó tì sàt-t-à-mé
 maintenant tu finir₊INAC₊ASS₊me

Ça s'achève en ce moment.

La construction des sous-ensembles des instants dans (34) peut être représentée comme suit :



Tous les points à partir de T_{1-n} constituent un état résultant. C'est le hiatus entre T_1 et tout point T_{1-n} coïncidant avec T_2 qu'introduit le marqueur t dans l'énoncé (34). Le travail de t est donc celui d'introduire une discontinuité entre T_{1-n} et T_1 dont les marqueurs respectifs sont $-\emptyset$ et *wotto*. En revanche, la construction des sous-ensembles des instants dans (35) peut être représentée comme suit :



Tous les points à partir de T_{1+n} forment la zone de l'inaccompli. C'est le saut entre T_1 et tout le premier point T_{1-n} le plus proche que marque t dans l'énoncé (34).

Ici encore, t opère sur deux formes linguistiques appartenant à la classe des instances τ (temporels) et se ramène à la même opération de dissociation. Pour s'en convaincre, considérons l'énoncé (34) et procédons au test de suppression de t . L'on aurait l'énoncé qui suit :

(36)

wòttó \emptyset sà- \emptyset - à-mé

Ceci \emptyset achevé₊ ACC.₊ ASS.₊ me

Ceci est achevé.

La suppression de t élimine toute propriété temporelle au déictique « *wotto* » dans (36).

1.2.4.7.4. Questions pendantes

1.2.4.7.4.1. De la modalité du possible

L'on est tenté de faire ressortir dans les paraphrases en français des énoncés comme (34) et (35) l'idée de probabilité ; ce qui revient à traduire ces deux énoncés comme suit :

(34) *C'est déjà terminé à l'heure qu'il est.*

(35) *Ça s'achève en ce moment.*

Or, une telle interprétation est erronée puisque dans les énoncés en mooré, la trace d'une telle modalisation est absente. En plus une telle modalisation, si elle existait, entraînerait l'occurrence prévisible du ton H sur *ti* pour marquer la construction d'un repère décroché ; ce qui n'est pas le cas.

Pour modaliser et rendre compte de la probabilité, les énoncés (34) et (35) doivent être reconsidérés et construits respectivement comme dans (37) et (38) :

(37)

wòttó, tóe tì sà-ø-à-mé

maintenant MOD. ti finir₊ACC.₊ASS.₊me

Présentement, ce doit être terminé.

(38)

wòttó, tõe ù sàt-t-à-mé

maintenant MOD. tu finir₊INAC.₊ASS.₊me

Présentement, ce doit être en train de se terminer.

Il y a occurrence du ton H sur le modalisateur *tõe* pour garder trace de la construction du repère décroché, preuve qu'il n'y a pas de probabilité en jeu dans (37) et (38).

1.2.4.7.4.2. Des conclusions du test de substitution

Procédons dans un premier temps à la substitution de *wotto* (ceci, maintenant)) par *masã* (présentement/maintenant). L'on obtient l'énoncé qui suit :

(39)

másã ù sà-ø-à-mé

maintenant tu finir₊ACC.₊ASS.₊me

A l'heure qu'il est, c'est déjà terminé.

Procédons maintenant à la suppression de *tu* pour avoir une séquence comme (40) :

(40)

* másã sà-ø-à-mé

maintenant finir₊ACC.₊ASS.₊me

La séquence dans (40) est non attestée pour la simple raison que le marqueur \emptyset opère une identification³⁶ entre la zone de l'instant T_1 (*masā*) et le repère T_2 de la relation prédicative. Paradoxalement, l'aspect accompli du verbe (T_2) se caractérise par son altérité par rapport à T_1 . En clair, l'on opère une identification entre un inaccompli et un accompli, ce qui est naturellement une aberration.

1.2.4.8. La construction $Cc+tu+C_0+V$

Dans ce type de construction, le cotexte gauche de *tu* est un complément *Cc* à l'initial. Le cotexte droit est un argument C_0 suivi d'un verbe comme dans (41) :

(41)

béooḡ t° à tá- \emptyset -à-mé

demain tu_+ 3SG arriver $_+$ ACC. $_+$ ASS. $_+$ me

Demain, il sera arrivé à destination.

1.2.4.8.1. Contextualisation de (41)

Paulette parle de Martine qui est en route pour une destination donnée et s'interroge sur la durée de son voyage. Sur cette interrogation, Marie réagit en produisant l'énoncé (41) ; elle affirme que Martine arrivera à destination le lendemain.

³⁶ Dans la traduction française, \emptyset est rendu par *être* qui est l'opérateur type de l'identification. Le marqueur \emptyset de l'identification commute donc avec *tu*.

1.2.4.8.2. Relevé des observables

Dans cet énoncé, il faut noter ce qui suit :

- l'indexation de la destination de Martine a déjà été faite dans un texte antérieur ;
- *tu* porte un ton bas ;
- *tu* est positionné juste après un Cc et avant un verbe ;
- l'événement dont il est question dans l'énoncé est envisagé comme validé non par rapport au moment de l'énonciation, mais par rapport à un moment à venir.

1.2.4.8.3. Analyse

Pour identifier les opérandes de *tu* et ensuite déterminer l'opération dont *tu* est la trace dans (41), posons que Cc et C₀ (respectivement argument circonstant et argument sujet de l'énoncé) sont les deux opérandes de *tu*.

Cette hypothèse du classement des opérandes dans la classe des arguments du verbe est fort séduisante d'entrée de jeu. Seulement, cette conclusion est injustifiée car elle signifie que l'on opère une altération entre deux termes qui sont déjà dans un rapport d'altérité primitive. Une telle opération n'est d'aucun intérêt.

Si nous faisons un relevé des paramètres aspecto-temporels directement accessibles dans (41), l'on obtient :

- *beog*, le repère constitutif par rapport auquel est définie la localisation spatio-temporelle de l'événement (la mise en relation prédicative) ; ce repère constitutif noté Sit_R a une coordonnée T_R décalé par rapport au moment T_1 de la locution avec une orientation projective ;
- $-\emptyset$, la marque aspectuelle du verbe de l'énoncé qui rend compte de l'aspect accompli de l'événement, non par rapport au moment T_0 de l'énonciation (identifiée à celui de la locution) mais par rapport à la localisation temporelle décalée T_2 de l'événement.

Ce relevé des données aspecto-temporelles ne donne pas d'indication sur l'opération dont *tu* est la trace mais renseigne cependant sur la nature des opérands de ce marqueur : *tu* opère sur deux instances de type *T*. Pour nous renseigner sur l'opération dont *tu* est la trace dans (41), procédons à des tests pour faire apparaître des phénomènes conséquents.

(1) Test de suppression

En considérant (41) et en procédant à la suppression de *tu*, nous obtenons une séquence comme (42) :

(42)

*béoog à tá-ø-à-mé

demain il arriver₊ACC.₊ASS.₊me

Cette séquence non attestée fait coïncider repère constitutif (Sit_R(T) = *beoog*) et repère de mise en relation prédicative (Sit₂(T) = -ø-). Il s'ensuit un anachronisme entre T_R et T₂ car l'on repère une zone d'instantants ayant la propriété *accompli* (T₂) par rapport à une zone d'instantants ayant la propriété *inaccompli* (T_R). La conséquence en est une incompatibilité logique car T_R et T₂ sont dans une altérité primitive irréductible.

(2) *Test de substitution*

En considérant (42) et en procédant à la substitution du morphème -ø- de l'accompli par le morphème -d- de l'inaccompli, l'on obtient l'énoncé (43) qui suit :

(43)

béoogó à tát-t-à-mé

demain 3SG arriver₊INAC₊ASS.₊me

Demain, il arrivera à destination.

De ces manipulations, l'on remarque la différence des traductions françaises de (41) et de (43) : (41) se traduit par « *Demain il sera arrivé à destination* » et (43) se traduit par « *demain, il arrivera à destination* ». Par ailleurs, l'on note que la notion *beoog* (demain), qui a la propriété *inaccompli*, est naturellement compatible avec la marque aspectuelle -d-

de l'inaccompli. Ce qui n'est pas le cas dans (42) où l'on note l'incompatibilité entre la propriété *inaccompli* de T_R (coordonnée temporelle du repère constitutif) et la propriété *accompli* de T_2 (repère de l'événement (- \emptyset)).

Nous posons par conséquent que l'occurrence de *tu* dans (41) marque la distance non nulle entre T_2 et T_R . Autrement dit, *tu* opère une dissociation entre le dernier point du repère de l'événement et le tout premier point du domaine notionnel *beoog* (le repère constitutif). *tu* opère une dissociation entre deux instances de classe \mathcal{T} .

1.2.4.9. La construction $V_{1+} tu + V_2$

Dans ce type de construction, *tu* est entre deux verbes qui se ramènent à deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Les cotextes gauche et droit de *tu* sont donc des verbes comme dans (44) :

- (44)
- | | |
|--|-------------|
| wíng- \emptyset | tù tá |
| chauffer _{+2SG} | tu parvenir |
| <i>Fais tout pour que ça parvienne vite.</i> | |

1.2.4.9.1. Contextualisation de (44)

Jacques remet un colis à Jean pour une destination donnée. La destination du colis étant définie par ailleurs, Jacques fait savoir à Jean

qu'il doit absolument tout faire pour que le colis arrive à destination.

1.2.4.9.2. *Relevé des observables*

Dans cet énoncé, il faut noter ce qui suit :

- *tu* est placé entre deux propositions ;
- *tu* porte un ton bas ;
- (44) est un énoncé injonctif et chacun des deux verbes se présente sous sa forme de citation ;
- il n'y a pas de coréférence entre le sujet syntaxique de la première proposition et le sujet syntaxique de la seconde proposition : l'argument du verbe de la première proposition \mathcal{P} est un C_0 (argument sujet) de forme \emptyset (2SG) alors que l'argument du verbe de la seconde proposition \mathcal{Q} est un C_1 (argument objet) non explicite ;
- l'événement \mathcal{Q} est visé et doit être la conséquence de l'événement \mathcal{P} .

1.2.4.9.3. Analyse

Posons que les propositions \mathcal{P} (*wíng*) et \mathcal{Q} (*tá*) dans (44) sont les deux opérandes de *tu*. Cette hypothèse semble satisfaire la double contrainte du *principe gamma*. Seulement, l'on doit admettre que, compte tenu du fait que ces deux verbes sont des domaines notionnels déjà différenciés, vouloir les différencier une nouvelle fois est sans objet : l'occurrence de *tu* ne peut nullement signifier une nouvelle différenciation en l'état de ces deux domaines notionnels. En fait l'occurrence de *tu* dans (44) marque la dissociation entre S'_0 (position du coénonciateur) et S''_0 (position de l'allocutaire). Cette dissociation permet de construire un repère Sit_2 identifié au repère origine Sit_0 pour le premier événement \mathcal{P} et un repère différencié tout à la fois de Sit_0 et de Sit_2 pour le second événement \mathcal{Q} .

Cette dissociation est rendue nécessaire du fait que l'impératif opère une association de fait de S_0 à la fois à S'_0 et S''_0 en tant que coordonnées secondaires de Sit_0 . Sans cette dissociation, S''_0 (qui est associé à C_0 (sujet syntaxique)) devient solidaire de S'_0 et de S_0 par l'intermédiaire de la coordonnée T_0 de Sit_0 . Ce qui aboutit à une coréférence entre C_0 et de C_1 et donnerait normalement un énoncé comme (45) où *tu* est substitué par *ń* qui est autre marqueur :

(45)

wíng ń tá

chauffer ń arriver

Fais tout pour arriver.

La substitution de t par \acute{n} donne un énoncé où l'on note la coréférence entre C_0 , C_1 et S'_0 et donc l'absence d'une position S''_0 construite pour une troisième instance subjective. L'on notera que la construction de la position S''_0 a pour effet l'utilisation du déictique $\acute{c}a$ dans l'interprétation française de (44). Inversement, l'inexistence de cette position dans (45) se traduit par un effet de coréférence : l'argument sujet du premier verbe est en même temps l'argument sujet du second verbe.

Même si notre propos ici n'est pas de donner une caractérisation du fonctionnement de \acute{n} qui implique forcément une étude systématique de ce marqueur, nous formulons l'hypothèse que \acute{n} est la trace d'une association de plusieurs arguments à une seule et même position énonciative de type ζ dans un énoncé. Notons par ailleurs que le test de la substitution de t par \acute{n} a mis au jour le fait que dans les constructions de type V_1+t+V_2 , t opère une dissociation de S'_0 par rapport à S''_0 . S'_0 et S''_0 sont donc les opérands de t . La dissociation de S'_0 et S''_0 permet ainsi la construction d'un repère de l'événement Q différencié à la fois du repère Sit_2 de l'événement P . Ces opérands sont tous deux de la classe ζ (instances subjectives).

1.2.4.10. La construction $C_j+V_1+t+C_j+V_2$

Dans ce type de construction, t est entre deux propositions P et Q . V_1 et V_2 représentent deux procès distincts comme dans (46) et (47) :

(46)

a.

fò sérg-ø-à-mé tí màm z̀̀ndì
2SG bouger_{+ACC.+ASS.} *me* tu 1SG asseoir

Tu as fait de la place pour que je m'assoie.

b.

fò sérg-ø-à-mé t̀̀tù màm z̀̀ndì
2SG bouger_{+ACC.+ASS.} *me* tu 1SG asseoir

Tu as bougé, je me suis assis.

(47)

a.

à z̀̀óe-t̀̀tù-à-mé t̀̀tù màm k̀̀n-d-à
3SG courir_{+INAC.+ASS.} *me* tu 1SG marcher_{+INAC.+ASS.}

Il court, je marche.

b.

t̀̀d̀nd z̀̀i-ø-ì-mé t̀̀d̀n` à p̀̀t̀vug-d-é
1SG asseoir_{+ACC.+ASS.} *me* tu 3SG passer_{+INAC.+LOC.}

♣Nous étions assis quand il passait.

1.2.4.10.1. Contextualisation des énoncés dans (46)

Contextualisation de (46a)

Gaston formule une plainte auprès d'une autorité contre Nestor qui l'a contraint à céder sa place. L'autorité en question, en présence des deux protagonistes, demande à Nestor de s'expliquer.

Nestor prend la parole et justifie son acte en affirmant que s'il l'a fait, c'est bien parce que Gaston lui avait délibérément fait de la place. Il réfute ainsi la position ou propos de Gaston. Il est ainsi établi un lien de causalité entre deux événements.

Contextualisation de (46b)

Igor et Gaston relatent chronologiquement des faits. Dans le processus d'énumération de faits, Igor relate une des scènes en disant qu'il s'est assis après que Gaston ait glissé sur le banc. Il ne fait en aucun cas allusion à une intention de la personne qui a bougé sur le banc de lui céder expressément de la place ; il relate simplement la chronologie des faits.

Contextualisation de (47a)

Igor et Jacques relatent des faits : Igor note qu'au moment où il était entrain de courir, Jacques marchait. Il y a donc deux événements qui se déroulent au même moment.

Contextualisation de (47b)

Jean trouve Nestor et Paul assis au bord d'une route et leur demande des renseignements à propos Jacques. Nestor répond à Jean en produisant (47b) pour tout simplement mentionner que Jacques allait son chemin

quand Nestor et lui étaient assis au bord de la route. Là encore il y a simultanéité d'événements.

1.2.4.10.2. Relevé des observables

Une observation des données fait ressortir que :

- la position inter-propositionnelle de *ti* est une constante des énoncés dans (46) et (47) ;
- le "ton polémique" ou prise à contre-pied distingue (46a) des trois autres énoncés. L'énonciateur réfute le point de vue ou la position de son interlocuteur tout en montrant un lien de causalité entre deux événements. C'est le seul cas où il y a occurrence du ton H sur le marqueur *ti* ;
- l'absence de "ton polémique" dans les énoncés coïncide avec l'occurrence du ton B sur *ti* ; dans ces énoncés, il est tout simplement question de relater des faits sans plus ;
- dans les traductions françaises, *ti* est rendu par :
 - *pour que* ((46a)) ;
 - une pause typographiée par une virgule ((46b))

et (47a)) ;

- *quand* en ((47b)).

1.2.4.10.3. Analyse

Posons d'emblée et par raccourci que les deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans chacun de ces quatre énoncés sont les opérandes de tu . Considérons aussi le fait que dans (47), la simultanéité des deux événements n'est pas une information donnée par tu : dans (47a), elle est due à l'articulation du paramètre τ (aspect inaccompli=état résultant) de la première proposition \mathcal{P} au paramètre τ (progressif=inaccompli+locatif) de la seconde proposition \mathcal{Q} . Autrement dit, la simultanéité des événements dans (47b) est due à l'articulation du paramètre τ de la première proposition (l'état résultant de l'aspect du verbe *zīme* (*être assis*)) à celle du paramètre τ de la seconde proposition (l'aspect inaccompli du verbe *puvgdē* (*en train de passer*)).

Si l'on venait à changer d'aspect verbal dans (47), l'on obtiendrait des séquences non attestées et irrecevables comme dans (48) :

(48)

a.

*t'ond zī-ø-ì-mé

t' à p'uvg-ø-é

1PL asseoir+ETAT RESULTANT+ASS.+me t_i+3SG passer+ACC+LOC.

b.

*t[˘]ond zĩ-ø-i-mé t[˘] à píυυg-ø
1PL asseoir₊ETAT RESULTANT₊ASS.₊me tu₊3SG passer₊ACC.

L'irrecevabilité des séquences dans (48) est due à l'incompatibilité de l'état résultant de la marque \emptyset de l'accompli de *zĩ-ø-i* (assis) et l'aspect accompli du verbe de la seconde proposition. Il y a donc absence de concordance aspecto-temporelle entre les propositions.

Inversement, dans les énoncés dans (47), l'on note que les propositions de chaque énoncé sont dans un rapport de simultanéité et que cette simultanéité est le fait de la compatibilité des aspects verbaux. Cette propriété est valable pour l'énoncé comme (49) qui suit et où les verbes des deux propositions ont la même marque aspectuelle :

(49)

à zóet-t-à-mé tì mà̀m kén-d-à
il courir₊INAC.₊ASS.₊me tu moi marcher₊INAC.₊ASS.

Il court, je marche.

La simultanéité est la conséquence de la synchronisation des marques aspectuelles (soulignées) dans cet énoncé par rapport à la coordonnée T_1 de la locution. Le fait que la simultanéité relève de la synchronisation des paramètres T permet de statuer que *tu* est le marqueur d'une opération de dissociation entre les deux propositions entendues comme les composants d'un événement complexe.

Cette opération de dissociation est motivée par la prise en compte de la séparabilité des composantes d'un seul et même événement complexe tant dans (46) que dans (49). Ici encore, on note que *ti* opère sur deux opérandes. Sa fonction est de dissocier deux événements enchâssés dans un seul domaine/ensemble pour ainsi prendre en compte leur altérité primitive. Cette dissociation génère un rapport de précédent à conséquent entre ses deux opérandes. La consécution s'entend comme un effet de l'articulation entre cette opération de dissociation (introduction d'un hiatus entre deux propositions *P* et *Q*) et l'orientation $P \rightarrow Q$ qui procède du choix de *P* comme terme de départ.

Considérer *ti* comme la trace d'une opération de dissociation semble ne convenir que pour les énoncés (46b) et (47). Cette conclusion ne permet pas en effet de prendre en compte la relation de causalité entre les deux propositions *P* et *Q* dans l'énoncé (46a). Pour traiter cette apparente insuffisance, considérons à nouveau les points suivants du relevé de faits observés :

- La réfutation du point de vue de son interlocuteur par l'énonciateur distingue (46a) des trois autres énoncés ; c'est le seul cas où il y a occurrence du ton H sur le marqueur *ti* ;
- Dans les énoncés avec occurrence du ton B sur *ti*, il est tout simplement question de relater des faits sans plus ;

il n'y a aucune inférence de points de vue discordants ;

- *ti* est traduit en français par *pour que* en (46a).

La propriété empirique qui distingue (46a) de tous les autres énoncés dans (46) et (47), c'est l'occurrence du ton H sur le marqueur *ti*. Sur le plan sémantique, c'est la relation de causalité entre les deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} qui distingue (46a) de tous les autres énoncés dans (46) et (47).

Pour rappel, les conditions pour construire une relation de causalité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont :

- une séparabilité ou altérité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} ; d'où l'occurrence de *ti* pour marquer la dissociation entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans tous les énoncés sous (46) et (47) ;
- une relation de précédent à conséquent ou relation de consécution entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} : événement \mathcal{Q} consécutif à événement \mathcal{P} ; d'où le choix de \mathcal{P} comme terme de départ ;
- une relation de causation : pas de \mathcal{Q} sans \mathcal{P} .

(46a) est un cas spécifique où la relation de consécution entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} est doublée d'une relation de concomitance entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} . La relation de consécution est un effet de l'articulation entre l'opération de dissociation et le choix de \mathcal{P} comme terme de départ. Quant à la relation de

concomitance, elle procède de la relation de causation entre \mathcal{P} et Q :
l'existence de Q implique \mathcal{P} comme l'écrit CULIOLI :

« Si l'on appelle *consécution*, la relation de précédent à conséquent, on obtient ainsi deux relations (concomitance ; consécution), dont le mixte (consécution et concomitance) fournit le schéma élémentaire de la relation de causation (l'existence de p entraîne le passage de hors- q à q , que cette existence de p soit préétablie ou nouvelle : on a bien consécution ; d'un autre côté, pas de q sans cause, à savoir, ici, p , ce qui est une variété de concomitance). »

CULIOLI (1999a :166).

L'on obtient en fin de compte une relation mixte de type consécution-concomitance. Toutefois, la question qui est posée est celle de savoir comment la relation de causation est construite dans l'énoncé (46a). C'est l'occurrence du ton H sur le marqueur t qui opère le décrochage de Q pour aller à hors- Q dont \mathcal{P} est le type. Puis, de hors- $Q = \mathcal{P}$, l'on établit un accès à ce même Q .

La conclusion à tirer de ces analyses est la suivante : pour représenter des événements comme étant simultanés, concomitants ou dans une relation causale, il est nécessaire de construire un hiatus entre ces événements. L'occurrence du marqueur t dans (46) et (47) marque donc

la dissociation entre événements. Concrètement, *tu* introduit une différenciation entre un repère Sit_2 d'un événement P et un repère Sit_4 d'un événement Q . Les opérandes de *tu* dans (46) et (47) sont donc Sit_2 et Sit_4 qui sont de la même classe.

1.2.4.11. *Les constructions en tu... tu...*

1.2.4.11.1. $tu+C_0+V_1+ tu+\bar{C}_0+V_2$

Dans ce type de construction, l'on a deux propositions dans lesquelles les sujets syntaxiques C_0 et \bar{C}_0 sont coréférentiels et où V_1 et V_2 représentent des verbes distincts comme dans (50) :

(50)

t°	á	yí,	t°	á	kè
C_0	V_1		\bar{C}_0	V_2	
tu	3SG	sortir	tu	3SG	entrer

Deux interprétations de (50) sont possibles :

- 50.1 : *Il lui demandait tantôt de sortir, tantôt d'entrer.*
- 50.2 : *Tantôt il sortait, tantôt il entrait.*

1.2.4.11.1.1. Contextualisation de (50)

Premier cas

Marie rapporte à Paulette ce que Jason a fait subir à Gaston : Gaston était contraint de se plier aux ordres de Jason qui exigeait de lui qu'il entre dans un lieu donné et qu'il en ressorte de manière répétitive. Dans ce contexte, (50) se traduit en français comme suit : « *il lui demandait tantôt de sortir, tantôt d'entrer* ». (50) est, dans ce cas, un énoncé qui rapporte les propos tenus antérieurement par Jason.

Second cas

Nestor s'adresse à Martine en faisant mention d'un comportement curieux/perturbateur de Gaston lors d'une réunion par exemple. Pour expliciter ce qu'il entend par *comportement curieux et perturbateur*, Nestor décrit les faits et gestes accomplis par Gaston en énonçant (50) qui s'interprète en français par :

Tantôt il sortait, tantôt il entrait.

Dans ce cas, (50) est produit par Nestor comme un mime verbal des faits et gestes de Gaston dans une situation antérieure. On peut même gloser (50) par :

Il se disait tantôt « sors ! », tantôt « entre ! »

Dans cette glose, les séquences entre guillemets sont en fait des textes rapportés.

1.2.4.11.1.2. Relevé des observables

- Dans (50), il y a récurrence du marqueur *tu* ;
- à chaque occurrence, *tu* porte un ton H dans (50) ;
- le premier *tu* est à l'initial ;
- le second *tu* est situé entre deux propositions ;
- la traduction française de *tu...tu* en *tantôt...tantôt* est l'expression d'une distributivité (ancrage d'éléments dans des espaces-temps différents mais se rapportant à un même terme) ;
- la contextualisation de (50) fait ressortir que cet énoncé est un étayage d'un propos tenu antérieurement ; ce qui lui confère un lien avec ce propos ou texte antérieur ;
- dans les deux cas de contextualisation, le dénominateur commun est la non prise en charge de l'énoncé par le locuteur. Autrement dit, celui qui parle est le messenger de l'auteur d'un texte antérieur ;
- l'interprétation en 50.1 procède de l'absence de coréférence entre le receveur d'ordre et le donneur d'ordre ;

- l'interprétation en 50.2 procède de la coréférence entre le receveur d'ordre et le donneur d'ordre.

1.2.4.11.1.3. *Analyse*

Nous considérons que, tout comme dans les constructions de type $t_+ C_{0+} V$, le premier opérande du premier t dans les énoncés avec double occurrence de t est toujours un repère origine Sit_{01} construit par l'énonciateur en Sit_0 pour localiser une mise en relation prédicative antérieure. Ce repère origine antérieur a donc un ancrage spatio-temporel différencié de celui du repère Sit_0 de l'énoncé en cours. Nous posons que la première occurrence de t dans ce type de construction marque le franchissement de la frontière du domaine qu'est l'énoncé qui précède pour passer à l'énoncé qui suit. Autrement dit, l'on passe de Sit_{01} à Sit_0 .

Cette hypothèse est confortée par la partie du texte de contextualisation qui fait ressortir le fait que (50) est l'étayage d'un propos antérieur, une énumération d'éléments d'un ensemble dont la trace est localisée dans un texte antérieur.

Il est important de noter que dans un énoncé avec double occurrence de t , le repère origine de l'énoncé en cours comporte deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Chaque proposition a son propre repère de locution et son propre repère de mise en relation prédicative. Ceci revient à dire que dans de telles constructions, Sit_0 comporte quatre repères :

- Sit₁ le repère de locution de la proposition \mathcal{P} ;
- Sit₂ le repère de la mise en relation prédicative de \mathcal{P} ;
- Sit₃ le repère de locution de la proposition \mathcal{Q} ;
- Sit₄ le repère de la mise en relation prédicative (\mathcal{Q}).

Signalons au passage que par la suite, les indices impairs désigneront des repères de locution, et les indices pairs désigneront des repères de mise en relation prédicative.

Quant au second tu dans (50), il marque le rapport de précédent à conséquent entre la première proposition \mathcal{P} et la seconde proposition \mathcal{Q} de l'énoncé en cours. Le repère de locution de \mathcal{P} est Sit₁ et le repère de locution de \mathcal{Q} est Sit₃. En terme d'opération, tu introduit une discontinuité entre des repères et donc une hétérogénéité entre des ancrages spatio-temporels d'objets énonciatifs.

En résumé, l'on peut dire ce qui suit :

- les opérantes du premier tu sont Sit₀₁ (repère origine de l'énoncé antérieur) et Sit₀ (le repère origine de l'énoncé en cours) ;
- les opérantes du second tu sont Sit₁ et Sit₃ qui sont respectivement les repères de locution de \mathcal{P} et de \mathcal{Q} .

Après avoir marqué la discontinuité entre différents objets de l'énonciation, il reste à garder trace du fait que (50) est la reprise d'un texte antérieur. Il y a donc nécessité de distinguer entre statut de locuteur et statut d'énonciateur : le locuteur rapporte des propos tenus par ailleurs dont la trace du garant (S_{01} l'énonciateur) est une coordonnée d'une situation antérieure (Sit_{01}). C'est l'occurrence du ton H sur t qui est la trace de l'opération de décrochage des propositions P et Q de l'énoncé en cours par rapport à Sit_0 .

Un des effets de la double dissociation que l'on a dans les constructions de type $t_+C_{0+}V_{1+}t_+\bar{C}_{0+}V_2$ est la notion de distributivité inférée dans (50). Cette distributivité, par ailleurs bien restituée par la l'interprétation française *tantôt...tantôt*, est l'effet de la conjonction entre la consécution et la coréférence : le fait que C_0 soit identifié à \bar{C}_0 , alors qu'ils ont des localisations spatio-temporelles distinctes, génère cet effet de distributivité. En l'absence de coréférence entre argument sujet de la première proposition et argument sujet de la seconde proposition, il n'y a pas la moindre inférence de la notion de distributivité comme c'est le cas dans (52) à la page 150.

1.2.4.11.2. La construction $t_+C_0^i+V_+t_+C_0^j+\bar{V}$

Dans ce type de construction, l'on a deux propositions dans lesquelles les sujets syntaxiques C_0^i et C_0^j renvoient à des arguments sujets non

coréférentiels et où V et \bar{V} sont des occurrences du même procès comme dans (51) :

(51)

t° à yík, t° à yík
 C_0^i V C_0^j \bar{V}
ti 3SG lever ti 3SG lever
Il se leva puis l'autre aussi se leva.

1.2.4.11.2.1. Contextualisation de (51)

Paul décrit une attitude tenue par Gaspard à l'endroit d'Arnaud. Dans un propos antérieur, Paul a qualifié cette attitude de provocatrice. (51) est produit en fait pour expliciter en quoi consistait l'attitude provocatrice de Gaspard : *imiter les faits et gestes d'Arnaud.*

1.2.4.11.2.2. Relevé des observables

- Dans (51), il y a double occurrence de ti ;
- à chaque occurrence, ti porte un ton B ;
- le premier ti est à l'initial ;
- le second ti est situé entre deux propositions ;
- ti est traduit en français par *puis* ;

- la contextualisation fait ressortir que (51) est le développement d'un propos antérieur ; (51) est donc la suite d'un texte antérieur.

1.2.4.11.2.3. Analyse

Etant donné qu'à l'instar de (50), (51) est consécutif à un texte antérieur, nous posons que d'une part, les deux opérantes du second *tu* sont Sit₁ et Sit₃ (les repères de locution des deux propositions à gauche et à droite de ce marqueur) et que d'autre part, les opérantes du premier *tu* sont Sit₀₁ et Sit₀ qui sont respectivement les repères origines de l'énoncé antérieur et de l'énoncé en cours.

En terme d'opération, la première occurrence de *tu* est la trace d'une opération de dissociation entre Sit₀₁ et Sit₀ respectivement repère de l'énoncé précédent et repère de l'énoncé en cours. La seconde occurrence de *tu* est la trace d'une opération de dissociation entre Sit₂ et Sit₄ qui sont respectivement les repères des deux propositions (mises en relation prédicative) de l'énoncé en cours. À la différence de (50) où *tu* opérerait une dissociation entre des repères de locution exclusivement, *tu* dissocie des repères de mise en relation prédicative dans (51). Cette différence s'explique par le fait que dans (50), il y a seulement locution : les mises en relation prédicative ont été effectuées antérieurement alors que dans (51), il y a cumulativement mises en relation prédicative et locutions.

Notons par ailleurs que dans le cas de (51), il n'y a pas d'effet de notion de distributivité inférée comme dans (50). Cette absence de distributivité est due à la différenciation entre argument sujet de la première proposition (C_0^i) et argument sujet de la seconde proposition (C_0^j) dans (51).

La traduction française de (51) fait ressortir avec netteté la nature consécutive de la seconde proposition par rapport à la première avec le terme *puis*. C'est l'articulation entre la double consécution et la coréférence ($C_0 = \bar{C}_0$ (arguments sujets soulignés dans (50)) qui donne l'effet de distributivité dans cet énoncé et qui justifie la traduction française de *ti* en *tantôt...tantôt*. En revanche, la différenciation des arguments sujets ($C_0^i \neq C_0^j$) dans (52) à la page 150 justifie la traduction de *ti* par *alors* en français.

La traduction française de (51) fait aussi ressortir que le locuteur énumère des éléments d'un ensemble préalablement construit sans plus. Par conséquent il y a moins de modalisation dans (51) que dans (50). C'est l'absence de modalisation particulière en dehors de l'assertion qui justifie l'occurrence du ton B sur chacune des deux formes *ti* dans (51). Le ton B est le ton par défaut du mooré comme indiqué plus haut. L'absence de décrochage fournit la preuve que chacune des deux propositions est repérée par rapport à Sit_0 et que la personne qui parle est à la fois locuteur et énonciateur dans (51).

1.2.4.11.3. La construction $tu+C_0+V+tu+\bar{C}_0+\bar{V}$

Dans ce type de construction, l'on a deux propositions dans lesquelles l'argument sujet de la première proposition et l'argument sujet de la seconde proposition sont coréférentiels. V et \bar{V} représentent respectivement la première et la seconde occurrence du même verbe comme dans (52) :

(52)

t° á yík t^{∞} à yík
 C_0 V \bar{C}_0 \bar{V}
tu 3SG lever tu 3SG lever

Il lui dit de se lever, alors il se leva.

1.2.4.11.3.1. Contextualisation de (52)

Roland décrit une scène au cours de laquelle Gaston se comportait en marionnette face à Gaspard. Roland produit (52) et rapporte dans un premier temps des instructions de Gaspard et, dans un second temps, affirme que Gaston obéissait aux ordres de Gaspard comme une marionnette.

1.2.4.11.3.2. Relevé des observables

- Le premier tu est à l'initial ;
- le second tu est situé entre deux propositions ;

- il y a double occurrence du marqueur *tu* ;
- il y a occurrence du ton H sur le premier *tu* et occurrence du ton B sur le second *tu* ;
- *tu* est rendu en français par *alors* (précédé d'une pause notée typographiquement par une virgule) ;
- la contextualisation fait ressortir que (52) est produit pour énumérer les composants descriptifs d'une scène. Cette scène, en tant que thème, a été évoquée dans un texte antérieur.

1.2.4.11.3.3. Analyse

Comme dans les cas précédents, la première occurrence de *tu* dans (52) est la trace d'une opération de dissociation entre Sit_{01} et Sit_0 qui sont respectivement les repères de l'énoncé précédent et de l'énoncé en cours. Quant à la seconde occurrence de *tu*, elle est la trace d'une opération de dissociation entre Sit_1 et Sit_3 qui sont respectivement les repères de locution des deux propositions de l'énoncé en cours.

À la différence de (51) où *tu* dissocie Sit_2 et Sit_4 (des repères de mise en relation prédictives identifiés/associés respectivement à Sit_1 et Sit_3), dans l'énoncé (52), seule la seconde proposition est associée au repère Sit_4 (repère de la mise en relation prédictive identifié à un repère de

locution) : Sit_1 est uniquement un repère de locution dans (52) étant donné que la première proposition qu'il localise est la reprise d'un texte antérieur dont le repère origine est Sit_{01} .

Le texte de contextualisation fait aussi ressortir que Roland rapporte un discours dans la première proposition et asserte un état des choses dans la seconde proposition. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait occurrence du H sur le premier t_i pour ainsi marquer le non repérage de la première proposition par rapport à Sit_0 . Le non repérage de la première proposition par rapport à Sit_0 donne à celui qui parle le simple statut de locuteur ou messenger ; il n'en est pas le garant.

Quant à l'occurrence du ton B sur le second t_i , elle est tout à fait prévisible car la seconde proposition est une assertion et non un texte rapporté. L'on sait désormais que le ton B est le ton par défaut dont l'occurrence est corrélée à l'assertion en mooré.

1.2.5. Synthèse sur l'étude des emplois de t_i

1.2.5.1. Synopsis des emplois de t_i

Pour les besoins d'une synthèse sur l'étude des emplois de t_i , considérons dans un premier temps les éléments suivants dans l'étude du marqueur t_i :

- Le schème de cotextualisation du marqueur t_i en terme de type de construction ;

- les opérands de tt dans chaque type de construction ;
- les définitions locales du marqueur tt .

Dans un second temps, croisons ces éléments à l'aide du tableau qui suit pour mettre au jour leurs corrélats :

Tableau synoptique

	Schémas de cotextualisation	Opérands	Définitions locales
2.4.1.	tt_+V	$S_0 ; S'_0$	dissociation (déplacement)
2.4.2.	$tt_+C_0_+V$	$Sit_{01} ; Sit_0$	consécution
2.4.3.	$tt_+V_+C_0_+C_1$	$S_0 ; S'_0$	dissociation (déplacement)
2.4.4.	$C_0_+tt_+V_+C_1$	$S_0 ; S''_0$	
2.4.5.	$tt_+C_0_+V_+C_1$	$Sit_{01} ; Sit_0$	consécution
2.4.6.	$C_0_+tt_+V_+C_1$	$S_0 ; S''_0$	dissociation (déplacement)
2.4.7.	Cc_+tt_+V	$T_n ; T_m$	décalage
2.4.8.	$Cc_+tt_+C_0_+V$		
2.4.9.	$V_{1+}tt_+V_2$	$S'_0 ; S''_0$	dissociation (déplacement)
2.4.10.	$C_0^i_+V_{1+}tt_+C_0^j_+V_2$	$Sit_2 ; Sit_4$	consécution
2.4.11.	$tt_+C_0_+V_{1+}tt_+\bar{C}_0_+V_2$	$Sit_{01} ; Sit_{0\dots}$	consécution
		$\dots Sit_1 ; Sit_3$	
	$tt_+C_0^i_+V_+tt_+C_0^j_+\bar{V}$	$Sit_{01} ; Sit_{0\dots}$	
		$\dots Sit_2 ; Sit_4$	
	$tt_+C_0_+V_+tt_+\bar{C}_0_+\bar{V}$	$Sit_{01} ; Sit_{0\dots}$	
		$\dots Sit_1 ; Sit_4$	

Du tableau qui précède, l'on relève les effets suivants :

- *dissociation/déplacement*, lorsque l'on a des instances subjectives comme opérandes ;
- *décalage*, lorsque l'on a deux sous-classes d'instantes comme opérandes ; ce qui donne un effet de décalage temporel ;
- *consécution*, lorsque l'on a une suite de repères SIT (propositions) comme opérandes.

1.2.5.2. Définition de la forme schématique de *t*

Nous partirons du principe que l'une des trois définitions locales mentionnées dans le tableau qui précède correspond à la forme schématique de *t*. Pour l'identifier, nous procéderons à une évaluation de chacune de ces trois définitions candidates pour désigner celle qui couvre de manière optimale tous les types d'opérandes du marqueur *t*. L'ensemble des opérandes d'une *définition candidate* constitue son champ fonctionnel.

La grille d'évaluation de chacune de ces trois *définitions candidates* est présentée comme suit :

Grille d'évaluation des différentes « définitions candidates »

	DISSOCIATION	DECALAGE	CONSECUTION
Définitions	Opération consistant soit à séparer des éléments posés comme allant les uns avec les autres (classe), soit à valider une discontinuité entre des termes situés dans l'espace.	Opération consistant soit à introduire une discontinuité entre des termes, soit augmenter un écart déjà existant entre deux termes.	Opération consistant à ordonner des termes : un terme Q est posé comme étant conséquent à un terme P.
Avantages	<ul style="list-style-type: none"> • permet de rendre compte du fonctionnement de t dans les repérages inter-énoncés, les repérages intersubjectifs et situationnels. • permet de couvrir le champ fonctionnel du décalage. • Concept de type processus ou stratégie permettant d'aboutir à un état ou résultat donné. • Concept permettant de couvrir le champ fonctionnel du décalage et de la consécution. 	<ul style="list-style-type: none"> • Permet de rendre compte du fonctionnement de t dans les repérages inter-énoncés, • Couvre le champ fonctionnel du décalage, • Concept de type processus ou stratégie permettant d'aboutir à un état ou résultat donné. 	<ul style="list-style-type: none"> • permet de rendre compte du fonctionnement de t dans les repérages inter-énoncés, • de couvrir le champ fonctionnel du décalage.
Faiblesses		<ul style="list-style-type: none"> • Concept pas suffisamment contraignant : il permet la redondance inutile d'une opération : différencier des formes déjà différenciées. Ce qui revient à multiplier les êtres au-delà du nécessaire. • Implique un mouvement physique d'éloignement d'une entité par rapport à une autre et donc leur ancrage dans l'espace-temps physique. Or, les opérands de t ne sont pas inscrits dans un espace temps physique. D'où le fait que ce concept se prête mal aux repérages intersubjectifs. • Ne couvre pas le champ fonctionnel de la dissociation. 	<ul style="list-style-type: none"> • Ne rend pas compte des repérages intersubjectifs • Concept de type descriptif : il décrit un effet plutôt qu'une opération qui est un processus, une stratégie permettant d'aboutir à un état ou résultat donné • Ne couvre pas le champ fonctionnel de la dissociation.
Bilan du candidat	<p>Très envisageable :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Concept rendant compte du fait que deux termes cessent d'être représentés comme allant l'un avec l'autre, • Définition s'appliquant à tous les types d'opérands identifiés dans le relevé des emplois de t. 	<p>Difficile à envisager à cause :</p> <ul style="list-style-type: none"> • de son pouvoir contraignant limité. • des implications de mouvements physiques ancrés de le temps et l'espace. • de sa couverture hautement partielle du champ fonctionnel de la dissociation. 	<p>Très difficile à envisager :</p> <p>Définition de type descriptif ne convenant pas à un invariant dont la fonction est d'opérer plutôt que de décrire.</p>

La *définition candidate* qui a le plus grand indice d'éligibilité est le terme *dissociation*. Dissocier revient donc à représenter deux éléments ou termes comme étant des individus.

Le décalage, la consécution, voire la concomitance-consécution s'entendent donc de ce point de vue comme des déclinaisons de l'opération de dissociation. En fonction de son interaction avec ses opérandes, la dissociation s'appréhende en terme de :

- *déplacement* lorsque les opérandes sont des instances subjectives ;
- *décalage* lorsque les opérandes sont des instances temporelles ;
- *consécution* lorsque les opérandes sont des événements (propositions).

1.2.5.3. *Forme schématique et valeurs empiriques ou locales de t_i*

1.2.5.3.1. *Relevé des valeurs empiriques de t_i*

Les valeurs de t_i relevées dans notre corpus d'étude sont :

- | | |
|--|--------------------------|
| ■ <i>aller</i> | ■ <i>parce que</i> |
| ■ <i>alors</i> | ■ <i>pause (,)</i> |
| ■ <i>puis</i> | ■ <i>quand</i> |
| ■ <i>de</i> | ■ <i>tantôt...tantôt</i> |
| ■ <i>de là-bas</i> | ■ <i>que</i> |
| ■ <i>pour que/ afin que/de sorte que</i> | |

1.2.5.3.2. De la forme schématique de *tu* à la valeur locale « aller »

La valeur *aller* de *tu* se rencontre dans les constructions de type tu_+V , donnant des énoncés injonctifs. L'injonctif impose l'association de S'_0 (coénonciateur et argument sujet C_0) à S_0 en Sit_0 (repère origine de l'énoncé).

L'occurrence de *tu* dans ce type d'énoncés opère la dissociation de S'_0 par rapport à S_0 . S'_0 est par la suite associé à un moment T_2 pour construire Sit_2 , le repère de l'événement (la relation prédicative). S'_0 et T_2 deviennent les coordonnées du repère de l'événement. Autrement dit, l'on a deux opérations ordonnées : la dissociation de S'_0 de S_0 suivie de l'association de S'_0 à T_2 avec à la clé, la construction d'une localisation Sit_2 pour l'événement. Cette localisation Sit_2 est par conséquent un ancrage spatio-temporel différencié du repère origine Sit_0 .

En terme d'interprétation, l'effet de ce non ancrage de l'événement par rapport à Sit_0 est que l'ordre reçu est perçu comme devant être exécuté dans un autre espace-temps que celui de la locution. Cette interprétation s'entend : l'injonction fraye le chemin pour un ancrage en Sit_0 pendant que l'occurrence de *tu* opère une discontinuité entre Sit_0 et la localisation Sit_2 de la relation prédicative. D'où l'interprétation de *tu* par *aller* alors que, comme nous l'avons démontré sous 1.2.4.1, cette unité de la langue mooré n'a pas statut de verbe.

1.2.5.3.3. De la forme schématique de *ti* aux valeurs locales « *alors* »/« *puis* »/« , »

Les valeurs locales *alors* et *puis* du marqueur *ti* se rencontrent dans les constructions de type $t_+ C_0 V$.

Ces deux valeurs sont dans une distribution complémentaire :

- l'on a la valeur *alors* lorsqu'un énoncé *Q* est l'issue d'un parcours sans issue dans un énoncé *P* antérieur comme c'est le cas dans (26.b) à la page 97. La valeur locale/relative *alors* dénote le franchissement de la frontière du domaine de *P* et l'accès à *Q* comme issue du parcours. L'on franchit donc à la fois la frontière de *P* et la borne gauche de *Q*. La valeur locale *alors*, est l'effet conjugué de :
 - 1) la prise en compte de la frontière du domaine du précédent avant de passer au parcours des éléments qui suivent ;
 - 2) l'orientation précédent → conséquent ;
 - 3) de la discontinuité entre les éléments parcourus.
- la prise en compte de la frontière du précédent s'entend puisqu'il s'agit de donner une issue à une opération de parcours sans issue dans l'énoncé qui précède ;

- l'on a la valeur *puis* lorsqu'on a un simple parcours, c'est-à-dire une énumération d'éléments constitutifs d'une classe. La valeur locale *puis*, est l'effet conjugué de :

- 1) l'orientation précédent → conséquent dans le parcours des éléments ;
- 2) la discontinuité entre ces mêmes éléments en tant que domaines. *ti* marque des occurrences dans des espaces-temps distincts de cette classe. Ce qui donne des enchaînements discursifs.

Avec la valeur locale *puis*, il n'y a pas de prise en compte de la frontière du précédent : seule l'orientation précédent → conséquent et la relation de discontinuité entre éléments parcourus sont en jeu ; ce qui s'entend puisqu'il n'y a pas d'opération à laquelle il faut donner une issue. C'est dans la relation de précédent à conséquent entre deux relations prédicatives d'un même énoncé que *ti* prend la valeur de marqueur strict de discontinuité.

Nous concluons alors qu'en terme de valeur absolue ou invariant, *ti* marque la discontinuité entre des termes.

1.2.5.3.4. De la forme schématique de *ti* à la valeur locale « *de* »

L'on a cette valeur locale de *ti* dans les constructions de type $t_+C_{0+}V$, c'est-à-dire le même type de construction dans lesquelles l'on a les valeurs *alors* et *puis* précédentes. Comment expliquer alors la variation, la différence des valeurs de *ti* si l'on a le même type de schème syntaxique ?

La différence réside dans le fait que pour des énoncés avec *ti* ayant la valeur *alors*, ce marqueur porte toujours le ton BAS. A contrario, lorsqu'on a une valeur interprétative de *ti* en *de*, l'on a systématiquement occurrence du ton HAUT. Le ton BAS et le ton HAUT, comme nous l'avons démontré, sont respectivement le ton par défaut et la trace de l'opération de décrochage : pour le cas présent, H opère un non repérage de \mathcal{P} par rapport au repère origine Sit_0 . L'occurrence du ton HAUT marque la construction d'un point ou site antérieur Sit_{01} à partir duquel l'on localise rétroactivement \mathcal{P} . L'on obtient ainsi une dissociation entre locuteur et énonciateur puisqu'il s'agit d'une reprise/citation. D'où les effets de rétro-localisation et de précedence.

En somme, l'on a une dissociation entre deux sites de \mathcal{P} opérée par *ti*, suivie d'une différenciation entre énonciateur et locuteur opérée par le ton H. Pour vraiment comprendre les faits, il faut partir de la traduction non aseptisée en français que font les mooréphones de ce type d'énoncé. En effet, tout énoncé en $t_+C_{0+}V$ où *ti* porte un ton H, est traduit comme suit : $[que]_+[de]_+[verbe \text{ à l'infinitif}]$.

Considérons l'énoncé (53) qui est une reprise de (26a) pour illustrer notre propos.

(53)

tí f' wà

tu toi venir

Il te dit de venir.

Au lieu de traduire cet énoncé comme dans l'interprétation donnée sous (53), les mooréphones locuteurs du français le traduiront systématiquement par « *que de venir* ».

Nous posons juste en passant que dans la suite « *que de venir* », le « *de* » du français est l'interprétant de *tu* et marque par conséquent la discontinuité entre un terme/texte antérieur et un autre terme/texte en cours. Quant à la forme « *que* », elle est l'interprétant de ton H et marque par conséquent le non repérage de la relation prédicative par rapport à Sit₀ (S₀). L'effet est une relation asymétrique dans laquelle le terme ou énoncé antérieur est repère et le terme ou énoncé qui suit est repéré.

1.2.5.3.5. *De la forme schématique de tu à la valeur locale « de là-bas »*

Cette valeur de *tu* se retrouve dans les constructions de type C₀+*tu*+V+C₁ comme dans (54) :

(54)

à tí kěng-ø-à ráagá

3SG *tu* partir₊ACC.₊ASS. marché

De là-bas, il est allé au marché.

L'occurrence de *tu* dans ce type d'énoncé opère la dissociation de C_0 par rapport à $Sit_0(T)$. Il s'ensuit alors un repérage de l'événement par rapport à une localisation Sit_2 différencié de Sit_0 . Sit_2 résulte de l'association de $C_0 (=S''_0)$ à une coordonnée temporelle T_2 . C'est Sit_2 en tant que repère décroché qui localise toute la relation prédicative.

L'occurrence du ton H est la trace du non repérage de Sit_2 par rapport à Sit_0 . Ce non repérage ou opération de décrochage a pour fonction de faire comprendre que la personne qui est allée au marché n'est pas partie de là où se trouvent les interlocuteurs : elle y est allée à partir d'un autre lieu. D'où l'interprétation de *tu* par *de là-bas (ailleurs qu'ici)* qui procède en réalité de l'effet conjugué de la dissociation de Sit_2 par rapport à Sit_0 et décrochage de Sit_2 par rapport à Sit_0 .

1.2.5.3.6. *De la forme schématique de tu à la valeur locale « pour que » ≈ « afin que »*

L'on a ces différentes valeurs locales de *tu* dans des constructions de type $C_0^i V_1 + tu + C_0^j V_2$ que l'on peut ramener à la suite $\mathcal{P} + tu + \mathcal{Q}$. \mathcal{P} et \mathcal{Q} désignent deux propositions dans lesquelles l'argument sujet et la notion de procès dans \mathcal{P} diffèrent de ceux de \mathcal{Q} .

Deux faits importants sont à souligner ici :

- (1) dans les énoncées où *ti* a les valeurs interprétatives « *pour que* » et « *afin que* », *ti* porte toujours le ton H ;
- (2) l'on justifie un événement *Q* par à un événement *P*.

Le ton H sur *ti* est la trace du basculement à hors-*Q* = *P*. C'est une fois ce décrochage effectué que sera établi un trajet entre *P* et *Q*. D'où un énoncé comme (55):

- (55)
fò sérg-ø-à-mé tí mām zĩndì
2SG bouger₊ACC.₊me ti 1SG asseoir
Tu as fait de la place pour que je m'assoie.

Dans cet énoncé, il n'est pas question de discours rapporté : celui qui parle a bel et bien les statuts de locuteur et d'énonciateur. Ce qui est en jeu, c'est la justification de la seconde proposition *Q* par la première (*P*). L'on fait la mention de *Q* comme l'objectif de l'événement *P*. Or, il existe une discontinuité entre *P* et *Q*. Le marqueur de cette discontinuité est *ti*. Viser *Q* suppose dans ce cas :

- (1) la construction d'un chemin de contournement de la discontinuité entre les termes *P* et *Q*. C'est le ton H sur le marqueur *ti* qui est la trace du décrochage ou passage à hors-*Q*. *P* est associé à hors-*Q* étant donné que *P* est un élément de

hors-Q. L'on aboutit au chevauchement d'une opération de dissociation –dont la trace est *tu*– et d'une opération d'association de *ɖ* à hors-Q de par le simple fait que la propriété de *ɖ* est d'être partie intégrante de hors-Q. En tant qu'occurrence effective, *ɖ* devient le représentant de hors-Q : hors-Q=*ɖ* ; il y a donc association ou identification de hors-Q à *ɖ*.

- (2) que la valeur ou cible visée ne soit pas encore atteinte. En effet, un objectif atteint ne saurait encore faire l'objet d'une visée. C'est la forme de base du verbe dans *Q* qui marque le fait que *Q* est un objectif non encore atteint.

La substitution du ton H sur *tu* par le ton B (le ton par défaut) donne un énoncé dans lequel il n'y a ni lien entre *ɖ* et *Q* ni visée comme le montre l'exemple (56) :

- (56)
- | | | | | |
|-----|--------------------------|----|-----|---------|
| fò | sérgàmé | tù | màm | zǐndì |
| 2SG | bouger ₊ ACC. | tu | 1SG | asseoir |
- Tu as bougé, je me suis assis.*

On a là deux deux termes *ɖ* et *Q* dans une relation pure et simple de précédent à conséquent : *Q* est consécutif à *ɖ*. L'exemple (56) fournit la preuve que ce n'est pas *tu* qui génère le lien de causalité entre *ɖ* et *Q*.

1.2.5.3.7. De la forme schématique de *tu* à la valeur locale « de sorte que »

L'on a cette valeur locale de *tu* dans des constructions de type $V_1 + tu + V_2$ où V_1 est toujours un verbe factitif comme *wíng* dans (57) :

- (57)
- | | |
|----------------------------|-------------------|
| <i>wíng</i> ₊ ∅ | <i>tì tá</i> |
| chauffer ₊ 2SG | <i>tu arriver</i> |
- Fais de sorte que cela arrive à destination.*

(57) se compose de deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} . La traduction de cet énoncé fait ressortir que \mathcal{Q} est la conséquence de \mathcal{P} . Dans les énoncés que nous avons traités plus haut, la relation de causation est obtenue par le passage par saut à hors- \mathcal{Q} puis par l'association de hors- \mathcal{Q} à \mathcal{Q} . La trace du passage à hors- \mathcal{Q} est le ton H sur le marqueur *tu*. Or, la glose ou traduction de (57) fait ressortir nettement qu'il y a causation sans qu'il y ait occurrence du ton H sur le marqueur *tu* pour construire un quelconque basculement de \mathcal{Q} à \mathcal{P} .

Comment expliquer alors la causation ?

L'explication est la suivante :

- le choix de \mathcal{P} comme terme de départ, génère un effet de consécution entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} : \mathcal{Q} consécutif à \mathcal{P} .
- le verbe causatif *wíng* (*faire activer/chauffer*), qui se ramène à \mathcal{P} , est, naturellement, la trace de la

construction de la causation : \mathcal{P} cause \mathcal{Q} . Un verbe est dit causatif lorsque l'occurrence de ce verbe entraîne une occurrence d'état ou de processus. Le processus étant considéré lui-même comme un état, nous ne distinguons pas entre verbe factitif et verbe causatif ;

- la forme de citation du terminatif \mathcal{Q} ($tá = arriver/parvenir$) est la trace de la construction de la visée ;

C'est l'articulation $\overbrace{\hspace{10em}}^{\text{consécution} + \text{causation} + \text{visée}}$ qui génère la valeur locale « *de sorte que* » attribuée à t alors que cette forme marque la discontinuité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} qui sont les éléments d'un ensemble \mathcal{E} .

1.2.5.3.8. De la forme schématique de t à la valeur locale « *parce que* »

L'on a cette valeur locale de t dans des constructions de type $C_0^i + V_1 + t + C_0^j + V_2$ qui est une suite de deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} mises en relation par t . Dans de telles constructions, argument sujet et la notion procès dans \mathcal{P} sont différents de ceux dans \mathcal{Q} . Par ailleurs, la notion de procès, c'est-à-dire le verbe de la proposition \mathcal{P} , qui est le repéré, porte obligatoirement la modalité assertive comme dans (58) :

(58)
 mà̀m zĩ̀nd-ø-à-mé tí fó sérg-ø-à-mé
 1SG asseoir₊ACC.₊ASS.₊me tu 2SG bouger₊ACC.₊ASS.₊me
Je me suis assis parce que tu m'as fait de la place.

Dans cet énoncé, ce qui est en jeu, c'est la justification de la première proposition \mathcal{P} par la seconde (Q) : l'événement Q justifie l'événement \mathcal{P} ; Q est repère de \mathcal{P} . On note en mooré une corrélation entre :

- la modalité assertive et une orientation $Q \rightarrow \mathcal{P}$; cette orientation $Q \rightarrow \mathcal{P}$ est elle-même corrélée à la valeur locale *parce que* de tu ;
- les modalités non-assertives et une orientation $\mathcal{P} \rightarrow Q$; cette dernière orientation est elle-même corrélée aux valeurs locales suivantes de tu : *pour que, de sorte que, afin que*. Ces valeurs locales sont liées à la visée qui implique que l'on parte de \mathcal{P} pour viser Q .

tu marque la relation de discontinuité entre Q et \mathcal{P} . L'orientation $Q \rightarrow \mathcal{P}$ s'allie à la discontinuité pour générer la relation de consécution entre Q et \mathcal{P} . Quant à l'occurrence du ton H sur tu , elle marque le passage à hors- \mathcal{P} . Q est associé à hors- \mathcal{P} étant donné que Q est un élément de hors- \mathcal{P} . En tant qu'occurrence effective, Q devient le représentant de hors- \mathcal{P} : hors- $\mathcal{P} = Q$.

Le morphème *-(l)a* de l'assertion marque le passage à \mathcal{P} : on n'est plus dans le cas de la visée où le verbe se présente obligatoirement sous sa

forme subjonctive, c'est-à-dire la forme de base modifiée par le morphotonème H.

1.2.5.3.9. De la forme schématique de t à la valeur locale « quand »

L'on a cette valeur locale ou contextuelle de t dans les constructions de type $C_0^i + V_1 + t + C_0^j + V_2$.

Dans ce type de construction, t est toujours entre deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Les deux propositions sont les événements d'un même énoncé ou ensemble. t marque la discontinuité ou dissociation entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} . La dissociation opère une individuation, une discrétisation des éléments de l'ensemble ou domaine sans pour autant déconstruire l'ensemble préalablement construit. L'opération de fragmentation est donc effectuée à l'intérieur du domaine. L'on obtient alors des occurrences de plusieurs objets ou éléments dans un même espace-temps : le domaine opère une association des éléments qui la composent pendant que t opère l'individuation des éléments contenus dans ce même domaine. L'articulation $\overbrace{\text{association} + \text{dissociation}}$ produit la *concomitance*.

Un autre paramètre, celui de l'orientation $\mathcal{P} \rightarrow \mathcal{Q}$, qui est une troisième opération, s'allie à l'état de *concomitance* dans un premier temps pour donner un effet de *concomitance-consécution*. L'état de *concomitance-consécution* s'articule à son tour à une quatrième opération : l'opération de synchronisation des repères temporels des événements \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Une

cinquième opération, à savoir celle du décrochage de l'énoncé par rapport au repère origine Sit_0 boucle le processus. C'est cette suite finie d'opérations, que nous appelons *algorithme*, qui reçoit la valeur relative ou encore valeur locale « *quand* » que l'on attribue généralement à *tu*. Cette chaîne discrète d'opérations est visualisée comme suit :

) *association + dissociation + orientation + synchronisation + décrochage* .

En mooré, le ton H sur le locatif $-ē$ dans la seconde proposition est la trace du décrochage des événements P et Q par rapport au repère origine $Sit_0(T_0)$. $-ē$ est le localisateur décroché à partir duquel l'on repère un événement. Cette opération de décrochage s'articule à la fois à la dissociation, à l'orientation et pour donner la valeur locale *quand* que l'on attribue à *tu* comme dans (59) :

(59)

tónd zĩ-ø-ĩ-mé

t^ˆ à pívug-d-é

1PL asseoir₊ETAT RESULT₊ASS₊me tu 3SG passer₊DECRO INAC₊DECRO₊LOC.

Nous étions assis quand il passait

1.2.5.3.10. De la forme schématique de *tu* à la valeur « tantôt...tantôt »

L'on a cette valeur interprétative ou contextuelle de *tu* dans les constructions de type *tu...tu* où l'on a deux propositions P_j et P_k dans lesquelles les arguments sujets C_0 et \bar{C}_0 sont coréférentiels et où les verbes des propositions sont différents comme dans (60) :

(60)

t°'	á	yí	t°'	á	kè
	C ₀	V ₁		C̄ ₀	V ₂

tu₊DECRO. 3SG₊DECRO. sortir tu₊DECRO. 3SG₊DECRO. entrer

Tantôt il sortait, tantôt il entraît.

Pour rendre compte de la valeur locale *tantôt...tantôt* attribuée à *tu*, il est important, dans un premier temps, de rappeler que :

- *tu* est la trace de l'opération de dissociation qui s'appréhende en accès comme une discontinuité ;
- le ton H sur chaque occurrence de l'unité morphologique *tu* est la trace d'une opération de décrochage.

Dans un deuxième temps, il faut noter qu'il y a :

- une double occurrence de *tu* ;
- une double occurrence du ton H : une occurrence sur chacun des deux arguments sujets dans (60).

En troisième lieu, (60) est un texte explicitant un texte antérieur. Les éléments P_j et P_k dans cet énoncé sont par conséquent des ancrages en des espaces-temps différents d'une occurrence P_i : P_j + P_k = P_i

Au regard de toutes ces données, nous posons que le premier t dans (60) marque la discontinuité entre P_i et P_j et que le second t marque la discontinuité entre P_j et P_k .

Par ailleurs, étant donné que P_j et P_k sont des occurrences différenciées de P_i , leurs localisations spatio-temporelles doivent être identifiées à celle de P_i et non au repère origine Sit_0 de l'énoncé en cours. D'où l'occurrence du ton H sur chaque t pour opérer une rupture de P_j et de P_k par rapport à Sit_0 .

Notons pour terminer sur ce point que la distributivité dans ce type d'énoncé découle donc du fait que l'on a une association (identification) de chacune des propositions de l'énoncé en cours à un même repère origine Sit_{01} antérieurement construit. La preuve de cette association est la coréférence entre le premier argument sujet et le second argument sujet ($C_0 = \bar{C}_0$).

L'ordonnancement $\overbrace{\text{dissociation} + \text{décrochage} + \text{association} / \text{coréférenciation}}$ donne l'interprétation française *tantôt...tantôt* de la suite $t...t$ du mooré qui, évidemment, s'entend comme une résultante de la tension de ces trois opérations et non comme la valeur absolue du marqueur t .

1.2.5.3.11. De la forme schématique de *ti* à la valeur « *que* »

La distribution des occurrences de la valeur locale *que* octroyée à *ti* montre la cooccurrence systématique de ce marqueur avec le ton H qui est le marqueur de l'opération de décrochage.

La valeur *que* donnée ici à *ti* procède de la conjonction de deux opérations :

- une opération de dissociation dont *ti* est la trace ;
- une opération de décrochage dont H est la trace.

La dissociation opérée par *ti* s'articule au décrochage opéré par l'un des deux tons H pour donner la valeur interprétative et locale *que*. L'opération de décrochage dont le second ton H sur *ti* est la trace a été explicitée plus haut (cf. pages 79-85).

1.2.6. Traitement de la fluctuation tonale sur le second verbe des énoncés à deux propositions reliées par le marqueur *ti*

Considérons les énoncés dans (61), (62), (63) (64) et (65) :

(61)

a.

m̀ lóbg-ø-à-mé t̀ wá

1SG lancer_{+ACC.} +ASS._{+me} ti briser

J'ai jeté, ça s'est brisé.

b.

m̀ lóbg-ø-à-mé t̀ wáagè

1SG lancer₊ACC.₊ASS.₊me tu casser

J'ai jeté, ça s'est cassé.

c.

m̀ lóbg-ø-à-mé t̀ bòkkè

1SG lancer₊ACC.₊ASS.₊me tu fendre

J'ai jeté, ça s'est fendu.

d.

m̀ tús-ø-à-mé t̀ kè

1SG pousser₊ACC.₊ASS.₊me tu entrer

J'ai poussé, ça s'y est logé.

(62)

a.

m̀ lóbg-ø-à-mé t̀ wá''

1SG lancer₊ACC.₊ASS.₊me tu₊DECRO. briser₊DECRO.

J'ai jeté pour que ça se brise.

b.

m̀ lóbg-ø-à-mé t̀ wáagè

1SG lancer₊ACC.₊ASS.₊me tu₊DECRO. casser₊DECRO.

J'ai jeté pour que ça se casse.

c.

m̀ lóbg-ø-à-mé tí bókkè

1SG lancer₊ACC.₊ASS.₊me tu₊DECRO. fendre₊DECRO.

J'ai jeté pour que ça se fende.

(63)

a.

m̀ lóbg-ø-á-là-mé t[°] à wá''

1SG lancer₊ACC.₊3SG₊ASS.₊me tu₊3SG briser₊DECRO.

Je l'ai jeté, il s'est brisé.

b.

m̀ lóbg-ø-á-là-mé t[°] à wáagè

1SG lancer₊ACC.₊3SG₊ASS.₊me tu₊3SG casser₊DECRO.

Je l'ai jeté, il s'est cassé

c.

m̀ lóbg-á-là-mé t[°] à bókkè

1SG lancer₊3SG₊ACC.₊ASS.₊me tu₊3SG fendre₊DECRO.

Je l'ai jeté, il s'est fendu.

d.

m̀ tús-á-là-mé t[°] à ké[́]

1SG pousser₊3SG₊ACC.₊ASS.₊me tu₊3SG entrer₊DECRO.

Je l'ai poussé, il s'y est logé.

(64)

a.

m̀ lóbg-á-là-mé t° á wá
1SG lancer+3SG+ACC.+ASS.+me tu+DECRO.+3SG+DECRO. briser
Je l'ai jeté pour qu'il se brise.

b.

m̀ lóbg-á-là-mé t° á wáagè
1SG lancer+3SG+ACC.+ASS.+me tu+DECRO.+3SG+DECRO. casser
Je l'ai jeté pour qu'il se casse.

c.

m̀ lóbg-á-là-mé t° á bòkkè
1SG lancer+3SG+ACC.+ASS.+me tu+DECRO.+3SG+DECRO. fendre
Je l'ai jeté pour qu'il se fende.

d.

m̀ tús-á-là-mé t° á kè
1SG lancer+3SG+ACC.+ASS.+me tu+DECRO.+3SG+DECRO. entrer
Je l'ai poussé pour qu'il s'y introduise.

e.

m̀ tús-ø-à-mé t́ kè
1SG pousser+ACC.+ASS.+me tu+DECRO. entrer+DECRO.
J'ai poussé pour que ça s'y introduise.

(65)

a.

m̀ tús-ø-à-mé t̀ pèogá kè

1SG pousser₊ACC.₊ASS.₊me tu panier₊DEF. entrer₊DECRO.

J'ai poussé, le panier s'y est logé.

b.

m̀ tús-ø-à-mé t́ péogá kè

1SG pousser₊ACC.₊ASS.₊me tu panier₊DEF. entrer

J'ai poussé pour que le panier s'y loge.

c.

m̀ pák-ø-à-mé t̀ fò kè

1SG ouvrir₊ACC.₊ASS.₊me tu 2SG entrer₊DERO

J'ai ouvert, tu es entré.

d.

m̀ pák-ø-à-mé t́ fó kè

1SG ouvrir₊ACC.₊ASS.₊me t̀₊DECRO. 2SG₊DECRO. entrer

J'ai ouvert pour que tu entres.

1.2.6.1. Convention de notation et observation sur les données

1.2.6.1.1. Convention de notation

Dans cette section, nous utiliserons la convention de notation suivante :

- SN₁ = premier argument sujet ;
- SN₂ = second argument sujet ;

- V_1 = premier verbe de l'énoncé ;
- V_2 = second verbe de l'énoncé.

Cette convention permet d'éviter les confusions des rangs et des fonctions grammaticales que pourrait entraîner la notation en C_0 , C_1 , C_n ...utilisée jusque là.

1.2.6.1.2. Observation sur les données

1) Les données dans (65) montrent que ce ne sont pas seulement les pronoms SN_2 qui sont sujets à la variation tonale. En effet, le SN_2 *peogã* (qui n'est pas un pronom) porte un ton B sur la première syllabe dans (65a) alors que dans (65b) il porte un ton H sur la même syllabe. Ce fait justifie le double ton noté sur *ta* qui est le résultat d'une enclise : $tá_+á = tá'$. Sur le plan prosodique, l'occurrence des deux tons sur la même syllabe provoque une massification acoustique que note KINDA en ces termes :

« Dans la relation sujet/verbe, on observe une modulation au niveau du verbal. [...] La modulation est perçue comme un coup de glotte mettant brutalement fin à l'énoncé.

Hors contexte, *kà* ("enfoncez" (en tapant dessus)) est de ton [B]. Dans le contexte décrit ci-dessus (injonctif), le même terme présente les caractéristiques suivantes : si l'on se réfère

au tracé n°1a, pour une durée totale de 324 ms l'énoncé à *ká`* ("qu'il enfonce !") comporte à l'initial une réalisation [B] légèrement descendante de 150Hz à 140Hz. Quant à la voyelle du verbal, elle est émise sur 128ms et la courbe mélodique correspondante semble décomposable en deux parties : stable et quasiment régulière (sur 88 ms) à 185Hz, il s'ensuit un "décrochage" à 140Hz.

Au tracé 1a, on peut opposer 1b : à *ká* ("qu'il écope !"). La forme du verbal est *ká* ("écoper"). D'une part, la voyelle du verbal est d'une durée plus longue (208 ms) mais d'autre part et surtout, la courbe mélodique correspondant à cette voyelle est presque plate : très légèrement montante, de 170Hz à 175Hz dans sa première partie, elle accuse une légère descente à 160Hz dans sa dernière moitié.

Le tonème du verbal étant /H/ explique la différence de comportement par rapport à l'exemple précédent. [...] Nous faisons l'hypothèse de l'existence d'un tonème flottant apparaissant avec les verbes de structure CV ou CVV. [...] Bien évidemment, cette hypothèse est

appelée à être confirmée dans d'autres contextes. »

KINDA (1983 : 101, 103, 105, 107).

2) Les données dans (61), (62), (63), (64) et (65) peuvent être organisées en deux types de constructions :

- les constructions sans relation de causation : (61), (63), (65a) et (65c) ;
- les constructions avec relation de causation : (62), (64), (65b) et (65d).

Lorsqu'il y a absence de relation de causation entre deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} d'un énoncé ayant tu comme relateur, tu porte invariablement un ton B et marque la discontinuité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Le second verbe (V_2) se présente sous sa forme de base s'il est attribut de V_1 (non précédé immédiatement par un SN_2 (second argument sujet)) ; c'est le cas dans (61) par exemple. En revanche, lorsque V_2 est immédiatement précédé d'un SN_2 , la forme de base de V_2 est modifiée par un ton grammatical H associé à la première syllabe comme c'est le cas dans (63). Ce ton H est la trace de la construction d'un repère virtuel absolu. Ce repère virtuel sert à son tour à la construction d'une intentionnalité.

Pour ce qui est des constructions avec relation de causation entre deux propositions d'un énoncé avec occurrence de *tu*, *tu* porte invariablement un ton H. Quant à V_2 , il porte un ton H modifiant sa forme de base lorsqu'il n'est pas précédé d'un SN_2 . Ce ton H s'ancre sur la première syllabe de V_2 et se place avant tout ton lexical ; c'est le cas de (62) et surtout (64e) où le positionnement de H par rapport à B est perceptible de façon plus saillante. Au cas où V_2 est immédiatement précédé par un SN_2 , V_2 se présente sous sa forme de base pendant que le ton H est associé à la première syllabe du SN_2 comme dans (64a-d) et (65d).

1.2.6.2. *Explication des faits*

1.2.6.2.1. *H sur tu, trace de la construction d'une relation de causation entre propositions d'un énoncé*

L'hypothèse d'une assimilation du ton de *tu* par le ton qui précède ou qui suit est intenable au regard des données de la langue. En effet si l'on pose que dans (62), *tu* doit son ton H à l'environnement H _ H, l'on ne saurait expliquer pourquoi dans le même environnement, le ton de *tu* reste B, c'est-à-dire non assimilé comme dans (61) plus haut. La raison est que le ton H sur *tu* est la trace d'une opération de décrochage permettant de passer de Q à hors-Q. En tant qu'occurrence effective, P devient l'occurrence type de hors-Q (P fait partie de hors-Q). Il y a donc primauté de l'occurrence effective sur les *possibles* dans les énoncés avec parcours et

issue. L'on établit grâce à ce décrochage une causation de \mathcal{P} sur Q : l'existence de Q rend le passage à hors- Q ($=\mathcal{P}$) obligatoire puis, à partir de hors- Q ramené à \mathcal{P} , l'on construit soit un accès à Q , soit une tension vers Q . L'on a alors une association de Q à \mathcal{P} permettant de contourner la discontinuité primitive entre ces deux termes. tu est la trace de cette discontinuité entre \mathcal{P} et Q . Cette discontinuité est typographiée par une virgule dans les traductions françaises comme dans (61) et (63) où il y a occurrence de tu sans le marqueur tonal H . tu a, dans ces cas, la valeur locale de *consécution*. La valeur *consécution* est le résultat de la conjugaison entre cette discontinuité et la construction de l'orientation $\mathcal{P} \rightarrow Q$.

1.2.6.2.2. Le premier ton H sur V_2 est la trace d'une opération de décrochage

Trois cas sont à distinguer :

a) Dans les constructions sans relation de causation entre les propositions \mathcal{P} et Q d'un énoncé, V_2 est sous sa forme de base, c'est-à-dire sans marque aspecto-temporelle et surtout sans modification tonale s'il n'est pas précédé par un SN_2 . Dans ce cas, V_2 est tout simplement une désignation lexicale :

« Quant à l'infinitif, forme non finie comme son nom l'indique, il marque la désignation lexicale, le rejet de la reprise interlocutoire ou

une visée (souhait ; injonction) [...] La visée implique un objectif à atteindre et un hiatus (une distance à combler). »

CULIOLI (2000 : 133).

b) Dans les constructions avec relation de causation entre les propositions \mathcal{P} et Q d'un énoncé, V_2 non précédé d'un SN_2 porte un ton H associé à sa première syllabe. Ce ton H précède tout ton lexical de V_2 comme c'est le cas dans (62) et (64e), modifiant ainsi la forme de base du verbe. Si le ton H sur tu marque la construction de la causation entre \mathcal{P} et Q , le ton H sur V_2 marque le repérage de la désignation lexicale par rapport à un repère virtuel hors-Sit₀ (hors- Q et hors- \mathcal{P}). Dans ce cas, V_2 est au subjonctif.

c) Dans les constructions avec relation de causation entre les propositions \mathcal{P} et Q d'un énoncé, V_2 précédé d'un SN_2 (sujet) se présente sous sa forme de base. En revanche, c'est le SN_2 qui reçoit le ton H grammatical comme dans (64a-c). Ce ton H sur le SN_2 est la trace d'un décrochage servant à la construction d'une intentionnalité : l'on passe à un repère décroché hors- Q et hors- \mathcal{P} pour repartir à Q . Autrement dit, après être sorti de Q , l'on revient à Q comme seule valeur adéquate ; ce qui revient à confirmer Q . Nous sommes dans le cas de la reprise interlocutoire et le retour à Q génère un effet d'esquive/rejet de la position de l'interlocuteur.

« L'intentionnalité implique un mouvement de **rétroaction** : le virtuel n'a de statut que relativement à l'effectif, le possible ne s'envisage qu'à partir du nécessaire. L'intentionnalité peut donc, métaphoriquement, s'interpréter comme « mise en tension » de S_i à partir d'une position décrochée vers la position effective ou nécessaire. [...]

Dans le cas de l'intentionnalité, la position première et effective n'est donc pas IE, comme dans le cas de la visée, mais de la position I ou la position E. Pour le sujet la position I, qu'elle soit effective ou pas, est réenvisagée depuis une position décrochée IE comme une position nécessaire. L'intentionnalité fonde donc **la relation IE-I comme nécessaire ou déterministe**. [...] L'intentionnalité consiste à se représenter le point de départ d'un chemin dont l'arrivée constitue la position effective ou une position nécessaire. »

FRANCKEL et LEBAUD (1990 : 225, 226).

L'on voit donc que dans les constructions où V_2 est immédiatement précédé d'un SN_2 , le ton H sur la première syllabe de V_2 est la trace d'une

opération de décrochage nécessaire à la construction d'une intentionnalité : l'on fait une mention lexicale de *Q*, puis, l'on passe à un repère virtuel hors-*Q* et hors-*ᵰ* pour finalement accéder à *Q* en tant que *telos* au sens de terminal. Cette boucle génère naturellement un effet d'effectivité (confirmation, cible atteinte), d'où l'équivalence locale avec l'aspect accompli alors que nous n'avons que la forme de base sans marque formelle de l'accompli. Dès lors, l'on peut faire l'économie d'une règle de dissimilation tonale entre le ton du pronom et celui du verbe.

Par ailleurs, l'hypothèse de l'existence d'un ton flottant formulée par KINDA est confirmée ici : le H est un marqueur modal flottant et son association à un porteur n'est pas le fait d'une règle *ad hoc* pour expliquer des faits de mécanique combinatoire pure.

En définitive, l'on se rend compte que malgré la multiplicité et la diversité de ses porteurs, l'occurrence du ton H grammatical renvoie au même invariant : l'opération de décrochage.

1.2.6.2.3. Visualisation des deux cas de construction de la causation et de la construction de l'intentionnalité

1) La causation assortie d'une visée

Dans le cas de la causation assortie d'une visée, l'on pose *ᵰ* et *Q* dans un premier temps puis l'on passe à un repère décroché hors-*Q*. Puisque hors-*Q* inclut *ᵰ*, l'on ramène hors-*Q* à *ᵰ* et enfin, l'on tend vers *Q*. Il y a

seulement tension vers Q puisque l'on ne peut encore viser ce qui est déjà atteint. D'où le fait que le verbe (Q) est au subjonctif ; c'est-à-dire un verbe avec une occurrence du ton H qui décroche cet événement Q du plan de l'effectivité.

Le graphe ci-dessous visualise la causation avec visée.

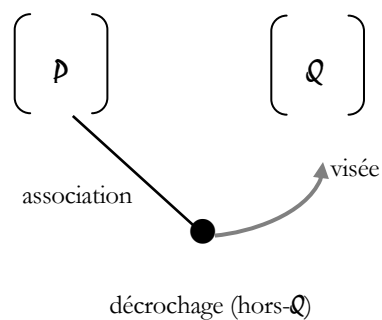


Illustration :

(66)

m̀ rí-ò-ì-mé tí kě

1SG pousser₊ACC.₊ASS. tu₊DECRO. entrer₊DECRO.

J'ai poussé pour que ça s'y introduise.

2) La causation ou emboîtement simple

- Dans le cas de l'emboîtement ou causation simple, l'on pose P et Q dans une relation d'altérité dans un premier temps. Dans un second temps, l'on construit un repère décroché hors-Q incluant P puis, enfin, l'on accède à Q.

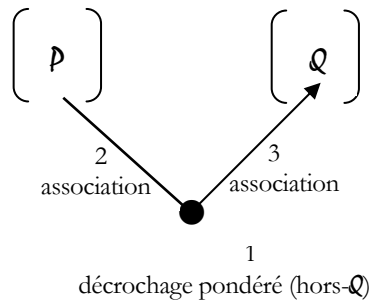
Illustration :

(67)

m̀ rí-g-á-lámé t' á góm-d-à wúsgó
 1SG chasser₊ACC₊3SG₊ASS t₊DECRO₊3SG₊DECRO parler₊INAC₊ASS beaucoup

Je l'ai chassé parce qu'il parle trop.

La causation doublée de l'intentionnalité est visualisée comme suit :



3) L'intentionnalité

Dans le cas de l'intentionnalité simple, l'on construit un domaine donné, α par exemple, puis l'on pose un repère décroché absolu à partir duquel l'on crée un trajet jusqu'à α . Il y a un trajet depuis le repère décroché absolu jusqu'à α , mais il n'y a pas de trajet inverse étant donné que le repère décroché se construit par un saut. D'où l'absence de circuit fermé dans la visualisation qui suit :

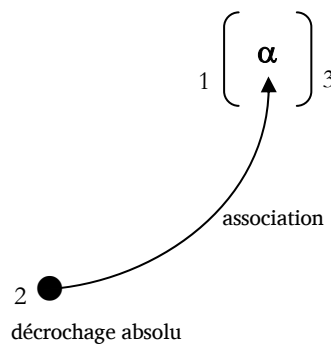


Illustration :

(68)

m̀ tús-á-là-mé t° à kě

1SG pousser₊3SG₊ACC.₊ASS.₊me t₊3SG entrer₊DECRO.

Je l'ai poussé, il s'y est logé.

Le verbe kě représente α et le ton H sur ce verbe marque la construction d'un repère décroché. L'on parcourt hors- α , puis l'on retourne à α comme seule valeur adéquate. Ce qui revient à faire de hors- α un repère décroché absolu puisqu'il n'est associé à aucun élément ayant de quelque manière que ce soit un lien avec hors- α ; ce qui justifie d'ailleurs l'usage du passé composé dans la traduction française dans l'exemple ci-dessus. Cette valeur du passé composé n'existe pas dans l'énoncé (69) qui suit et, corrélativement, V₂ ne porte pas de ton H :

(69)

m̀ tús-á-là-mé t° á kě

1SG pousser₊3SG₊ACC.₊ASS.₊me t₊DECRO₊3SG₊DECRO. entrer

Je l'ai poussé pour qu'il s'y loge.

Dans ce dernier exemple, l'on notera une relation de causation entre les propositions (P et Q) suivie d'une visée et non une intentionnalité : l'occurrence du ton H sur *ti* permet la construction de la causation et l'occurrence du ton H sur le SN₂ (et non plus sur V₂) marque la visée ou décrochage de toute la relation prédicative ou proposition Q par rapport au plan de l'effectivité ou assertion. On peut alors dire que lorsque le

décrochage sert à construire un retour sur I (l'intérieur du domaine notionnel), on a construction de l'intentionnalité. Par contre, lorsque le décrochage opère au niveau de la relation prédicative, l'on construit une visée.

1.2.7. Conclusion sur le marqueur *tu*

Notre travail sur le marqueur *tu* a consisté dans un premier temps à écarter l'*a priori* qui pose d'emblée que le ton porté par la forme *tu* lui est intrinsèque. Une telle entrée conduit inévitablement à considérer :

- qu'il existe au moins deux unités morphologiques distinctes : *tí* et *tì* ;
- que la différence tonale serait un critère suffisant pour faire de ces deux formes des unités morphologiques n'ayant aucun rapport entre elles.

Dans un deuxième temps, nous avons construit la triple hypothèse de travail suivante :

- il n'y a qu'une seule unité morphologique *tu* pouvant porter soit un ton haut, soit un ton bas ;
- les différents tons que peut porter l'unité morphologique *tu* ont une existence autonome ;

- la fluctuation tonale autour de *t* est tributaire des paramètres énonciatifs et l'un des deux tons que peut porter la forme *t*, notamment le ton H, est un marqueur à part entière.

Dans un troisième temps, les objectifs de la section de travail consacrée au marqueur *t* ont été établis comme suit :

- a) rendre compte de la fluctuation tonale autour de *t* ;
- b) définir le statut de chacun des deux tons que peut porter *t* ;
- c) mettre au jour l'opération dont *t* est la trace ;
- d) relier les valeurs locales de *t* (tirées de ses différents emplois) à un seul et même invariant.

Dans un quatrième temps, nous nous sommes donnés des principes heuristico-méthodologiques de sorte à limiter fortement *les possibles* au niveau des conclusions. C'est ce qui explique d'une part, la formulation du *principe gamma* (« *t* opère toujours et exclusivement sur deux opérandes de même classe ») et, d'autre part, le recours à la glose pour mettre au jour certains observables ou phénomènes qui ne peuvent être révélés uniquement par les procédés heuristiques simples tels la substitution, la suppression ou à l'ajout. Nous avons par ailleurs eu recours aux données de la langue pour construire et valider les hypothèses.

Au terme de ce travail, grâce au relevé des emplois de *ti*, au travail sur les données et aux principes heuristico-méthodologiques, nous avons validé l'hypothèse qui pose que *ti* est la trace d'une opération de dissociation entre deux termes ou éléments d'un ensemble. Le travail de validation de cette hypothèse a consisté à ramener chaque valeur locale de *ti* à la *forme schématique* ou *valeur absolue* de *ti* telle que nous l'avons définie. En d'autres termes, il fallait d'abord partir des données empiriques de la langue puis procéder à des manipulations heuristiques mettant au jour les contraintes et les observables/phénomènes réguliers. Ensuite, les régularités identifiées sont mises en rapport avec les emplois de *ti* pour formuler une hypothèse de forme schématique pour ce marqueur.

Enfin, un retour sur les données empiriques de la langue pour relier toutes les valeurs locales du marqueur *ti* à un seul et même pôle de régulation de ces variations ou *forme schématique* a été nécessaire : le champ fonctionnel, c'est-à-dire l'amplitude ou capacité de couvrir et de réguler les valeurs locales relevées dans tous les emplois d'une forme, constitue donc l'opération de validation d'une hypothèse de *forme schématique* proposée.

Par ailleurs, nous avons mis au jour deux faits importants :

- le ton H que peut porter *ti* est la trace d'une opération de décrochage, c'est-à-dire un marqueur de

modalisation qui, en fonction des ses opérands et de son rang dans une suite finie d'opérateurs (algorithme), se décline en des valeurs locales multiples : subjonctif, causation, confirmation, esquive dans la reprise interlocutoire, décrochage...

- *tu* est sans ton sous-jacent et le ton B qu'il peut porter est un ton par défaut.

CHAPITRE 2 : LE MARQUEUR ME

2.1. Travaux antérieurs

« Il est difficile d'aborder le système verbal du mooré sans prendre position sur la nature et le fonctionnement d'un certain nombre de phénomènes qui accompagnent couramment le verbe dans la phrase mooré. Cette prise de position est rendue nécessaire du fait de la grande divergence entre les analyses existant sur le sujet. »

Norbert NIKIÈMA (1989b : 2).

Le système verbal du mooré présente une suite d'unités morphologiques *la₊me* abordée dans la littérature selon deux perspectives d'analyse différentes :

- 1) chacune de ces unités morphologiques assume une fonction distincte de celle assumée par l'autre ;
- 2) les deux unités morphologiques assument collectivement une seule et même fonction.

Nous examinerons tour à tour les différentes prises de position sur la suite *la₊me* dans les travaux antérieurs. Les travaux majeurs sur *la₊me* sont ceux de KABORÉ (1985) et de Norbert NIKIÈMA (1989b). Aussi, les présentations de leurs analyses seront-elles plus conséquentes.

2.1.1. La position d'ALEXANDRE

ALEXANDRE (1953) est un travail en deux tomes sur le mooré : le premier est consacré à la grammaire et le second au lexique sous forme de dictionnaire. Dans le premier tome, ALEXANDRE, rapporté par KABORÉ (1985 : 495), dit que «...*la me*, *a me* ou *a* selon le contexte marque le mode réel de l'indicatif, et que, précédé de "en", *la me* sert à marquer le mode irréel de l'indicatif. Dans son dictionnaire, on peut lire que *la* est une "particule explétive se plaçant après le verbe à l'indicatif, lorsque le pronom comp. est abrégé". Quant à "*me*", on apprend dans le dictionnaire que c'est une particule du mode indicatif, employée avec un pronom personnel abrégé et la particule *la* et aussi s'il n'y a pas de complément. »

2.1.2. La position de MANESSY

MANESSY (1963) est une étude sur les particules affirmatives postverbales dans le groupe voltaïque³⁷. Il est le premier à avoir démontré que *la* et *a* sont des variantes contextuelles et que *a* se réduit à un allongement vocalique après les bases verbales à syllabe ouverte. Cette démonstration fait l'unanimité au sein des spécialistes du mooré.

Pour MANESSY, *la*, qu'il note *là*, est une "particule affirmative" et *me* une marque d'insistance. Il envisage, juste par mention, la possibilité que

³⁷ Groupe de langues de la famille Niger-Congo d'après la classification de Greenberg (1963).

le *me* de la suite *lame* soit le même que "l'adverbe emphatique" *me* signifiant « *aussi* »/ « *même* ».

MANESSY distingue nettement deux morphèmes avec des fonctions différenciées. Il pose par ailleurs une hypothèse forte et intéressante qui associe plusieurs valeurs à une seule et même forme.

2.1.3. *La position de PETERSON*

Dans sa thèse de Ph.D consacrée à l'analyse du système tonal du mooré, PETERSON³⁸ considère *la* qu'il transcrit *là* comme "marqueur de complément (complement marker)" et *me* qu'il transcrit *mé* comme "particule déclarative postverbale" apparaissant dans toutes les phrases déclaratives affirmatives non emphatiques quand le groupe verbal n'est suivi d'aucun complément nominal ou adverbial. La position de PETERSON se heurte au fait que le morphème *la* qu'il définit comme "marqueur de complément" apparaît aussi dans des énoncés avec des verbes non suivis de complément spécifique alors que cela ne devrait pas être le cas. En plus, il existe des énoncés comportant un complément sans occurrence de *la* comme l'a noté Norbert NIKIÈMA, données à l'appui :

³⁸ PETERSON (1971 : 115-116, 126-128).

« L'emploi de là(mé) est indépendant de celui d'un complément après le verbe et enlève toute base syntaxique à l'analyse de là comme étant un "marqueur de complément".

En fait, PETERSON n'avance pour soutenir son analyse aucun argument proprement syntaxique : là est postulé comme marqueur de complément même dans les cas où il n'apparaît jamais en surface, seulement pour pouvoir rendre ses règles tonales simples et opératoires : "en postulant un marqueur de complément sous-jacent dans le syntagme verbal, des phrases impératives (...) nous n'avons besoin d'aucune règle tonale supplémentaire pour rendre compte des variations tonales du complément adverbial" (PETERSON, 1971 : 135).

Il aurait fallu, nous semble-t-il, une justification indépendante, syntaxique en l'occurrence de cet usage de là pour que l'analyse ne soit pas qualifiée d'ad-hoc ».

Norbert NIKIÈMA (1989b : 11).

2.1.4. La position de CANU

Dans sa thèse de 1973 sur le mooré, CANU définit *la* qu'il transcrit *là* comme une "marque d'insistance" et *me* qu'il note *mé* comme une "modalité verbale affirmative actualisante". Il distingue par ailleurs une autre "marque" avec deux variantes contextuelles en ces termes : « le mode réel est caractérisé par une marque -a suffixée à une base verbale R₊A dans laquelle R est de structure CVC, et une marque - : lorsque R est de structure CV ou CVV.³⁹»

Comme l'a si bien souligné KABORÉ (1985 : 494), CANU ne s'est pas rendu compte que « sa marque d'insistance ainsi que ses marques –a et - : ne sont que des variantes d'un même morphème... »

Il est important de noter que lorsque CANU définit *la* comme marque d'insistance, PETERSON définit cette même forme comme marqueur de complément. Et quand PETERSON définit *me* comme particule déclarative postverbale, CANU définit ce même morphème comme étant une marque d'insistance. Il y a donc interversion des valeurs des morphèmes en cause chez ces auteurs, confirmant ainsi les propos de KABORÉ (ibid. : 493) : « Les divergences entre linguistes sur la nature de ces morphèmes montrent que le simple découpage des éléments d'un énoncé n'est pas toujours aisé et que la commutation si elle est indispensable demeure insuffisante pour déterminer la valeur d'un morphème ».

³⁹ CANU (1973 : 319).

2.1.5. La position de KOURAOGO

Selon KOURAOGO (1976 : 31), « *là mé* est un modifieur de phrase marquant les phrases affirmatives. Bien que *mé* s'efface parfois, je ne le dissocierais pas de *là*. Je considère cependant que nous pouvons avoir affaire à la combinaison de deux modifieurs de phrases qui se complètent pour marquer les phrases déclaratives affirmatives simples ».

Ainsi, KOURAOGO distingue deux unités morphologiques mais, contre toute attente, il leur donne un traitement unitaire en ces termes : « Bien que *mé* s'efface parfois, je ne le dissocierais pas de *là*⁴⁰ .»

2.1.6. La position de KABORÉ

« Nous faisons l'hypothèse que *mi* a une signification générale que l'on peut rendre par l'ipséité ou l'identification à soi-même, d'où son emploi pour marquer l'insistance ("aussi", "même") ; de la même base *mi*, on forme *mìngá* "soi-même", "sa propre personne" qui sert aussi à marquer l'insistance. Si *mìngá* est plus insistant que *mi*, les deux termes ont une valeur si proche qu'ils sont parfois interchangeables [...] Nous avons dit que lorsqu'on met en relief

⁴⁰ KOURAOGO (ibidem : 31).

l'effectivité du procès, celui-ci doit s'appliquer sur un terme :

̀̀b rítta ságbo

ils sont en train de manger du tô.

S'il n'y a pas de complément spécifique, on emploie m qui remplit la fonction de complément en tenant la place de tout complément de quelque nature qu'on pourrait choisir :

̀̀b rítta mí *ils sont en train de manger*

̀̀b wáa mí *ils sont venus*

Dans cet emploi, m garde sa valeur d'identification, c'est-à-dire qu'on a une construction réflexive qu'on peut schématiser par x r (), x étant le premier argument, r étant le prédicat qui établit la relation entre x et le second argument qui n'est pas spécifié : ().

Quand on a un complément spécifique, on n'a pas besoin d'un complément comme m : m et un complément spécifique sont mutuellement exclusifs et par conséquent, dans un énoncé comme ̀̀b rítta ságbo, il est impossible d'avoir

mi et inutile de le supposer présent en profondeur.

Le lien entre la présence de la et celle d'un complément est tel que lorsqu'une concomitance unit plusieurs relations prédicatives, cas où le marqueur de modalité la est indiqué une seule fois pour l'ensemble, on ne peut jamais sauter un verbe ayant un complément spécifique pour mettre la sur le suivant ; avec le relateur la ou tì, le marqueur de modalité est nécessairement indiqué sur le premier verbe qui aura donc mi pour complément s'il n'y a pas de complément spécifique. »

KABORÉ (1985 : 508- 510).

En somme, pour KABORÉ, le marqueur *me* qu'il note mi est un complément non spécifique avec valeur d'identification dans des constructions que l'on peut qualifier de réflexives. En outre, il pose que mi et mìngá sont de la même base mi et propose une perspective intéressante d'analyse unitaire du *me* (de la suite *lame*) et du *me* que MANESSY désigne comme "adverbe emphatique". Les points de vue de MANESSY et de KABORÉ sont donc proches sur ce point.

Le principal problème que pose l'analyse de KABORÉ est de faire de tous les verbes du mooré des verbes réfléchis. Ce problème a déjà été relevé par Norbert NIKIÈMA en ces termes :

« Cette analyse fait de me une forme pronominale (un peu particulière), ce qui semble plutôt obscurcir son lien sémantique et étymologique avec la particule dicto-modale mé.

L'idée que me renvoie au premier argument (sujet) du verbe avec lequel il entretiendrait un rapport d'ipséité (et donc nécessairement de coréférence aussi) ne résiste pas non plus à l'analyse :

- elle fait de tous les verbes du mooré des verbes réfléchis (lorsqu'ils ne sont suivis d'aucun complément spécifique), ce qu'aucun fait de la langue ne permet de justifier. »

Norbert NIKIÈMA (1989b : 21 et 22).

En effet, l'on ne voit pas en quoi consiste la réflexivité verbale dans un énoncé comme (70) :

(70)

à bót-t-à-mé

il semer₊INA.₊ASS.₊me

Il est en train de semer

Cet énoncé ne peut en aucun cas recevoir l'interprétation « *il est en train de se semer* ».

2.1.7. La position de NIKIÈMA

Norbert NIKIÈMA s'est positionné en deux temps sur la suite *la₊me* : en 1976 et en 1989. Nous ne retiendrons que la position de 1989b qui est la plus récente et adoptée dans un travail entièrement consacré à *lame*.

Pour Norbert NIKIÈMA, la suite *la₊me* qu'il transcrit par làmé est la marque de la déclaration affirmative en mooré :

« Nous considérons que la marque de la déclaration affirmative (ou de l'indicatif, selon DELPLANQUE (1986) est làmé. Mais du point de vue morphologique, elle est formée de deux bases : là et mé ...

Là est une marque d'insistance à mettre en rapport avec la particule dicto-modale d'insistance là...

La particule dicto-modale, tout comme le là de làmé, modifie (insiste sur) ce qui précède : là porte sur une proposition ou un énoncé, làmé sur le verbe qui précède...

En résumé, là de làmé est vu ici comme étant la particule dicto-modale là grammaticalisée, dans la détermination d'un verbe dans l'expression de l'actualité du fait exprimé par celui-ci. [La grammaticalisation est une possibilité ouverte aux mots de toutes les catégories. Ainsi des noms peuvent se grammaticaliser pour devenir des postpositions (cf. puga "ventre/dans", zígù "tête/sur", etc.); des verbes peuvent se grammaticaliser et devenir des auxiliaires (cf. lebe "retourner/de nouveau", ya "(se) fatiguer/enfin", zoe "courir/déjà". La grammaticalisation entraîne toujours des changements de comportement et de distribution]...

Le mé de làmé est également une marque d'insistance à mettre en rapport avec la particule dicto-modale d'insistance mé... C'est cette même particule sauf qu'elle s'est grammaticalisée et a été intégrée dans le système flexionnel verbal. Ici également, la

grammaticalisation explique les différences distributionnelles...

Tout comme là, mé insiste sur ce qui précède ; c'est-à-dire que pour nous, le me de làme renforce et insiste sur le là qui précède... mé modifie là lequel modifie le verbe (en affirmant l'effectivité du procès qu'il exprime) et l'ensemble làmé modifie et insiste sur le verbe qui précède. »

Norbert NIKIÈMA (1989b : 25-30).

Norbert NIKIÈMA considère donc que la séquence *lame* du système verbal du mooré est composée de deux unités morphologiques distinctes : *la* et *me*. Il postule que ces unités morphologiques forment ensemble un même bloc et assument une seule et même fonction : celle de marquer "la déclaration affirmative en mooré". Toutefois, pour prendre en compte le fait qu'il y a des occurrences de *la* sans celle(s) de *me*, il introduit une notion d'échelle en donnant un rang secondaire à *me* par rapport à *la* :

« L'effet de redondance créé par l'emploi de mé et le statut secondaire de ce morphème par rapport à là pourraient expliquer que mé puisse s'effacer dans certains contextes sans aucun

préjudice à l'expression de la déclaration affirmative. »

(*ibidem* : 33)

Pour ce qui est de l'énoncé (71) « à *wáamé là* » que Norbert NIKIÈMA traduit par « *le fait est là qu'il est venu* », l'on ne pourrait s'interdire de le comparer à (72) ci-dessous :

(72)

à *wá-ø-là-mé*

3_{SG} venir₊ACC₊ASS₊me

Il est venu/arrivé.

Étant donné que (72) est une déclaration plate, sans insistance alors qu'il y a occurrence tout à la fois de *la* et de *me* dans cet énoncé, l'on tire de cette comparaison la remarque suivante : l'insistance en question dans (71), si elle est admise, est à mettre au compte de la seconde occurrence de *la* en fin d'énoncé. De toute évidence, l'on ne peut passer sous silence la double occurrence de *la* étant donné qu'il n'est pas certain qu'il ne s'agisse pas du même morphème qui fait l'objet d'une double occurrence, c'est-à-dire une itération dont l'effet serait justement cette insistance dont parle Norbert NIKIÈMA.

2.2. Notre approche du fonctionnement de **me**

2.2.1. Spécification de la problématique de **me**

Considérons une fois de plus les deux grandes perspectives d'analyse de la suite d'unités morphologiques *la₊me* déjà exposées plus haut :

- 1) chacune de ces unités morphologiques assume une fonction distincte de celle assumée par l'autre ;
- 2) les deux unités morphologiques assument collectivement une seule et même fonction.

La seconde perspective, postérieure à la première, est une tentative de résolution du problème de déficit quantitatif des valeurs identifiées par rapport au nombre de termes en jeu. Ce déficit est sans doute la base des interprétations contradictoires suivantes : quand MANESSY affirme que *la* est une particule affirmative et *me* une marque d'insistance, CANU au contraire, interprète *la* comme une marque d'insistance et *me* comme une modalité affirmative actualisante. De son côté, PETERSON considère *la* comme un marqueur de complément et *me* comme la marque de la déclaration.

Ce qu'il faut souligner, c'est que d'une part, même si la première approche a le mérite de poser qu'à chaque unité morphologique correspond une fonction, les conclusions des travaux existants l'ayant adoptée offrent des conclusions opposées lorsque ce n'est pas tout

simplement un déficit de fonctions qui est constaté : une fonction associée à un des deux morphèmes dans une analyse donnée est associée à l'autre morphème dans une autre analyse. C'est ce que nous avons désigné, plus haut, par *interprétations contradictoires*.

D'autre part, la seconde approche qui attribue une seule et même fonction à deux morphèmes distincts postule l'existence de formes linguistiques n'ayant pas de raison d'être : une forme se combine à une autre forme et toutes deux reçoivent la même valeur/fonction. Il y a donc asymétrie entre le nombre de morphèmes en cause et le nombre de fonctions identifiées.

Nous optons pour la première perspective du fait que :

- les données de la langue montrent qu'il n'y a pas toujours cooccurrence de *la* et *me* ;
- cette perspective offre la possibilité d'identifier une valeur propre à chacun de ces deux morphèmes.

Nous posons donc que *la* et *me* sont des unités morphologiques distinctes et, par conséquent, marquent des opérations distinctes. Par ailleurs, à la suite de MANESSY et KABORÉ, nous considérons que *me* de la suite *lame* est à mettre en rapport avec la forme *me* dite "particule adverbiale".

Notre propos, qui se développe en trois points, est le suivant :

- définir l'opération dont *la* est la trace et rendre compte des multiples valeurs qui lui sont attribuées ;
- définir l'opération dont *me* est la trace et rendre compte des ses multiples valeurs locales ;
- rendre compte de la relation entre la forme *me* dite suffixale et la forme *me* dite adverbiale ou postposée.

2.2.2. Hypothèse

- *me* est la trace d'une opération de translation consistant à repérer un terme *M'* par rapport au repère origine d'un autre terme *M*. Les deux termes ou occurrences deviennent alors congruents.

Deux termes associés initialement à des positions différenciées dans l'espace sont congruents lorsqu'ils sont repérés par rapport à un même repère origine.

2.2.3. Implications de l'hypothèse, prédictions et objectifs

2.2.3.1. Implication

Le fait de repérer deux occurrences ou termes occupant au départ des

positions différentes dans l'espace par rapport à un même repère origine implique que l'un d'entre eux soit d'une part décroché de sa position originelle et, d'autre part, translaté au repère origine de l'autre.

2.2.3.2. Prédiction

- La translation nécessitant le décrochage d'un terme par rapport à son repère origine, la langue doit matérialiser cette opération de décrochage par une trace ;
- la trace de l'opération de décrochage devrait s'articuler de manière systématique avec le marqueur *me* de la translation pour former un algorithme. L'objectivation de cet algorithme constitue un argument de validation de l'hypothèse ci-dessus mentionnée ;
- l'on s'attend à ce que l'opération de translation génère un effet d'itération dans les cas où l'événement en cours est une autre occurrence de l'événement précédent. L'itération produit un effet d'insistance ;
- l'on s'attend aussi à ce qu'il soit possible de coupler cette opération de translation avec une opération d'inversion (validation de non-P après un parcours) pour générer un

effet miroir de façon à ce que le terme translaté ait une chiralité par rapport au terme qui lui est congruent. Deux objets mis en correspondance sont chiraux⁴¹ s'ils ne sont pas superposables, c'est-à-dire que l'un est l'inverse de l'autre.

Cette perspective présente le double intérêt de donner à *me* un statut de marqueur à part entière, puisqu'elle lui assigne une fonction distincte de celle de *la*, et de satisfaire d'emblée le principe méthodologico-heuristique suivant : tout est nécessaire dans la langue et il n'y a rien qui soit sans raison comme dirait Leibniz.

L'objectif ici sera donc :

- d'identifier les types de formes linguistiques que *me* sélectionne comme opérandes et qui manifestent son aptitude à occuper des positions syntaxiques diverses dans l'énoncé ;
- d'explicitier la contrainte⁴² imposée par l'occurrence de *me* sur le complément verbal ;

⁴¹ Un objet est dit chiral (on dit aussi unilatère) si son image dans un miroir ne lui est pas superposable : c'est le cas d'une main, d'un gant, d'une oreille, d'une chaussure... » . Jean SIVARDIERE (2004 : 23).

⁴² Il y a occurrence d'un complément verbal en fin d'énoncé si et seulement si le procès dans l'énoncé en cours n'est pas une reprise d'un procès d'un texte antérieur. Autrement dit, le véritable repère de l'énoncé en cours est Sit₀₁ et non Sit₀; dans ce cas, il y a occurrence de *me*.

- de démontrer que *la* est le marqueur de l’assertion positive en mooré ;
- de démontrer que *me* est la trace d’une opération de translation ;
- d’explicitier le rapport entre les marqueurs *la* et *me* ;
- de statuer si oui ou non il y a homonymie entre une forme *la* entrant dans la construction directe du verbal et une forme *la* dans les autres constructions.

2.2.4. Propriétés morphosyntaxiques de *me*

2.2.4.1. De l’autonomie de *me*

Les différents tests utilisés précédemment pour apprécier le degré d’autonomie du marqueur *ti* sont à nouveau sollicités pour l’analyse du marqueur *me*.

- *me* et l’isolation

me ne connaît pas d’emploi en isolation. Aussi, une construction comme (73) n’est-elle pas attestée :

(73)

*mé.

L'impossibilité ou l'inexistence de constructions en isolation est la preuve que *me* n'est pas un verbal puisque tous les verbes du mooré connaissent un emploi en isolation (à l'impératif).

Notons qu'il existe une unité *me*, signifiant *construire*. Cette forme a l'aptitude de se combiner avec des marques aspectuelles et temporelles qui lui donne le statut de verbal et la distingue par conséquent du marqueur *me* à l'étude ici. En effet, le marqueur *me* étudié ici n'a pas de latitudes combinatoires avec les marques aspecto-temporelles de la langue mooré.

Tout comme dans le cas de l'analyse du marqueur *tu*. Le ton haut (H) de *me* est analysé comme un marqueur à part entière, c'est-à-dire une unité morphologique distincte de son support.

- *De l'insertion d'éléments entre me et l'élément du contexte gauche*

Considérons les énoncés (74) et (75) :

(74)

à rík-k-ø-à-mé

3SG prendre₊QUANT⁴³₊ACC.₊ASS.₊me

♣ *Il a pris.*

⁴³ Singulatif qui oppose rugse (réduplication de l'action de prendre) à rigge (prendre en une seule action).

(75)
 yé mé
 3SG *me*
Lui aussi

À partir de (74), procédons à l'insertion d'un argument objet entre le verbe *ríka* et le marqueur *me*. L'on obtient l'énoncé suivant :

(76)
 à rík-ø-à lará mé
 3SG prendre₊ACC.₊ASS. hache₊DEF. *me*
Il a pris la hache aussi.

Contrairement à l'interprétation de *me* dans (76) qui est aisée, celle de *me* dans (74) n'est pas évidente. Pour l'instant, contentons nous de remarquer, d'une part, le report du travail de *me* sur l'argument objet inséré : de l'interprétation « *il a pris* », l'on passe à « *il a pris la hache aussi* » et, d'autre part, l'autonomie de *me* par rapport au verbe.

- *Le déplacement*

Considérons à nouveau les énoncés (74) et (76) et appliquons le test du déplacement. L'on peut obtenir :

(77)
 *mé yé
me 3SG

(78)

*mé à rík-k-ø-à lárǎ
me 3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊ASS. hache₊DEF.

(79)

à mé rík-k-ø-à lárǎ
3SG me prendre₊QUANT.₊ACC.₊ASS. hache₊DEF.

Lui aussi a pris la hache.

En outre, le test de déplacement met au jour le fait que le travail de *me*, qui portait sur l'argument objet situé immédiatement à gauche de ce marqueur dans (76), est déplacé et porte désormais sur l'argument sujet dans (79). L'on tire alors la conclusion qu'à chaque changement de position admise de *me* correspond un changement d'une partie des opérandes de ce marqueur. Mieux, tout terme linguistique situé en cotexte gauche immédiat de *me* en constitue un opérande.

- *me et la flexion*

me ne connaît pas de phénomène flexionnel ; il est invariable. Il existe cependant une autre forme, *menga*, que KABORÉ traduit par « identification à soi ».

Cette forme est sensible au phénomène du nombre qui affecte la morphologie des nominaux en mooré comme dans (80) :

(80)	SINGULIER	PLURIEL	TRADUCTION
1.	kèe-g-á	kèe-s-é	<i>perroquet</i>
2.	kèg-g-á	kèg-s-é	<i>variété de poisson</i>
3.	nóaa-g-à	nóo-s-è	<i>poulet</i>
4.	mèn-g-á	mèn-s-é	<i>même</i>

Les morphèmes **-g-** et **-s-** marquent respectivement le singulier et le pluriel en mooré.

Les formes **-a** et **-e** sont des allomorphes du nominant *Á* du mooré : *Á* → o après les quantificatifs **-F-** et **-d-** (cf. Norbert NIKIÈMA (1989a : 118)).

- *me* et la commutation

me peut commuter avec un nominal comme dans (81) ci-dessous. L'on notera à chaque substitution le changement très important du contenu de pensée, preuve que *me* est une unité à part entière. En fait, l'on ne trouve pas une autre unité de la langue dont le sens est proche de *me*.

(81)

a.

yé mé

3SG₊*me*

Lui aussi

b.

yé mèngá

3SG₊mèngá

Lui-même

c.

yé lórā

3SG₊voiture

Sa voiture à lui

Il existe des énoncés qui offrent une commutation intéressante entre *me* et *menga* comme dans (82) où ces deux unités morpho-lexicales ont des significations très voisines sans toutefois être identiques :

(82)

a.

wǎ mé yàa máam ò mǒdǝ-ø-é...

ceci *me* être 1SG REL. insister₊ACC.

Là aussi c'est que j'ai insisté, sinon...

b.

wǎ́ méngà yàa máam ò mǒdǝ-ø-é...

ceci *menga* être 1SG REL. insister₊ACC.

Là même c'est que j'ai insisté, sinon...

À la suite de MANESSY, KABORÉ pose que *me* et *menga* procèdent de la même base lexicale ME. Compte tenu du fait que contrairement à *me*, *menga* accepte les mêmes marques de nombre que les nominaux, nous le

considérons comme un nominal et n'incluons pas son étude dans le cadre du présent travail.

2.2.4.2. De l'incompatibilité entre *me* et un complément verbal spécifique

« Quand on a un complément spécifique, on n'a pas besoin d'un élément comme mi : mi et un complément spécifique sont mutuellement exclusifs...»

KABORÉ (1985 : 509).

Pourtant, et comme l'a bien montré Norbert NIKIÈMA (1989b : 23-25), à travers des données tant en mooré que dans des langues apparentées et géographiquement proches du mooré, *me* n'est pas incompatible à un complément spécifique : « mé ne remplace pas un complément spécifique comme un pronom se substitue à un nom ».

Norbert NIKIÈMA illustre son propos par des exemples que nous reprenons ici sous (83) :

(83)

a.

̀̀ b́́ b́́ol-d ̀̀ ̀̀ ̀̀ là-mé

3PL appeler₊ INAC. 2SG ASS.₊me

On l'appelle.

b.

m̄ yéel-ø-àmé tí pá kèt-t yé
1SG dire₊ACC.₊ASS.₊me tu NEG. rester₊INAC. NEG.

J'ai dit qu'il n'en reste pas.

c.

rãam à yúu-d-àmé, gúuré à wãb-d-àmé
bière il boire₊INAC.₊ASS.₊me cola il croquer₊INAC.₊ASS.₊me

La bière, il en boit, la cola, il en mange.

La présence simultanée d'un complément spécifique (souligné d'un double trait) et de *me* (souligné d'un trait) dans chacun des trois énoncés ci-dessus est un argument montrant non seulement que *me* n'est pas un anaphorique, mais qu'en plus, *me* n'est pas incompatible avec un complément spécifique.

2.2.4.3. De la cooccurrence de *la* et de *me*

La quasi-totalité des travaux sur *la* et *me* ont souligné la tendance de ces deux unités à la cooccurrence. La thèse d'une cooccurrence obligatoire de *la* et de *me* semble recevable de prime abord pour les raisons suivantes :

- Le test d'insertion d'arguments anaphoriques (ArgAN) ou d'un morphème de localisation spatio-temporel (LOC.) montre que ces derniers sont toujours antéposés à

l'ensemble *la₊me* dans des énoncés assertifs. Ce qui semble a priori suggérer qu'il y a impossibilité de séparer les éléments constitutifs de la paire *la₊me* d'une part, et que, d'autre part, ces deux éléments remplissent ensemble une seule et même fonction comme dans (84) où les arguments anaphoriques sont transcrits en gras :

(84)

a.

a **rík-ø-á-là-mé**

3SG prendre₊ACC.₊ArgAN₊ASS.₊*me*

Il l'a pris.

b.

à **rík-ø-é-là-mé**

3SG prendre₊ACC.₊LOC.₊ASS.₊*me*

Il avait pris.

- Le transfert en bloc de *la₊me* comme l'a si bien noté Norbert NIKIÈMA (1989b: 35) : « Dans les constructions sérielles où la marque de la déclaration peut être transférée d'un verbe à l'autre c'est l'ensemble *làmé* qui est transféré en bloc et non une des deux parties :

à tallàmé n tòm *Il s'en est servi pour travailler*
 //il /utiliser-décl./conn./ travailler//

à táll ní tòmamé *idem*

*a tallà n tum me

*a tallme n tuma

̀̀ wáamé n kó n baasè *Ils sont venus cultiver et ils ont fini*
 //ils /venir-décl./conn./cultiver/conn./finir//

̀̀ wá ní koomé n báasè décl.	}	<i>Ils sont venus cultiver et ils ont fini » .</i>
̀̀ wá ní ko n baasà <u>mé</u> décl.		

En réalité, cette cooccurrence de *la* et de *me* n'est pas obligatoire. Elle ne peut être validée pour la raison suivante : il n'y a pas toujours occurrence de *me* quand il y a occurrence de *la* comme le montrent les données dans (85) :

(85)

a.

à rík-k-ø-là bíigá-ø
 3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊ASS. enfant₊DÉT.

Il a pris un enfant.

b.

à rík-k-ø-é-là

bíigá-ø

3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊LOC.₊ASS. enfant₊DÉT.

Il avait pris un enfant.

c.

fò mé zék-kè

2SG me soulever

Soulève, toi aussi.

Dans les énoncés (85a) et (85b), il y a bel et bien occurrence de *la*, mais il n'y a pas occurrence de *me*. Dans (85c), il y a occurrence de *me* sans qu'il y ait occurrence de *la*.

Par ailleurs, les phénomènes morphologiques qui intéressent *la* n'intéressent pas *me* ; *me* ne connaît pas de variations dans la forme alors que *la* en subit : consonne *l* est élidée⁴⁴ tandis que sa voyelle qui subsiste se colore de tous les traits de la voyelle qui précède.

Illustration :

(86)

a.

m̀ nélà sòrè

[néè]

1SG vois route

Je vois une route.

⁴⁴ Dans le dialecte yaadré (nord), il n'y a pas de chute de la consonne *l* de *la*. Aussi, formes de base et réalisations des verbes dans (92) coïncident-elles.

b.

m̄ nɛ̀là mé
[nɛ̀è]

1SG vois me

Je le vois bien !

c.

à yí̀là sáandó
[yí̀]

3SG sorti étranger

Il est parti pour l'étranger.

d.

à yí̀là mé
[yí̀]

3SG sorti me

Il est parti.

e.

à kò̀là géallà
[kò̀]

3SG cassé oeufs

Il a cassé des œufs pour faire une omelette.

f.

à kò̀là mé
[kò̀]

3SG cassé me

Il a cassé...

g.
à kàlà báaré
[kàà]

3SG enfoncé pieu

Il a enfoncé un piquet.

h.
à kálà mé
[káà]

3SG enfoncé *me*

Il a enfoncé...

Puisque la nature des phénomènes affectant l'un de ces morphèmes n'affecte pas l'autre, la seule conclusion qui s'impose est la suivante : *la* et *me* sont des morphèmes distincts et chacun de ces morphèmes est la trace d'une opération spécifique qu'il faut définir.

2.2.5. Traitement de *la* et de *me*

2.2.5.1. Traitement de *la*

La cooccurrence de *la* et de *me*, même si elle n'est pas obligatoire, est le mode d'occurrence le plus important du point de vue statistique. Pour ce faire, la définition de l'opération dont *la* est la trace constitue un préalable à l'étude de l'unité morphologique *me*.

Pour le traitement de *la*, l'identification de ses opérandes est primordiale. L'on partira donc de l'hypothèse selon laquelle ce marqueur

a deux opérandes et que ces opérandes sont les unités linguistiques immédiatement situées à sa gauche et à sa droite. Même dans le cas des occurrences intertextuelles de *la*, il est posé que ce morphème a toujours deux opérandes : le texte en cours et le texte qui lui est immédiatement antérieur.

Cette hypothèse de travail se veut avant tout une procédure heuristique permettant d'aborder méthodiquement l'étude du relevé des emplois de *la*. Nous partirons par conséquent des différentes constructions syntaxiques auxquelles participent le marqueur *la* en ramenant chacune de ces constructions à son schème syntaxique entendu comme schème de cotextualisation. Nous dégagerons par la suite les opérandes de *la* dans chaque type de construction. À partir de ces différents emplois et faits observés, nous définirons enfin la forme schématique de ce marqueur.

2.2.5.1.1. Les opérandes de la

2.2.5.1.1.1. La construction $C_0 + la + C_1$

Considérons les données dans (87).

(87)

pág lá yíri

femme *la* maison

La femme fait le foyer.

Contextualisation de (87)

Des interlocuteurs échangent autour du rôle de la femme dans la société. Chacun y va de sa petite idée sur le thème. Un des interlocuteurs construit l'énoncé (87) qui est par ailleurs une maxime, pour souligner le rôle important et évident tenu par la femme.

Relevé des observables

- Dans (87), C_0 et C_1 constituent respectivement les cotextes gauche et droit du marqueur *la* ;
- il n'y a pas de verbe dans (87) ;
- le commentaire de contextualisation indique que dans (87), il y a mise en relation entre deux termes, C_0 et C_1 , notés \mathcal{P} et \mathcal{Q} respectivement. Cette mise en relation, que nous qualifions de première, est opérée par le marqueur *la* ;
- *la* se traduit en français par *fait*⁴⁵. Cette traduction exprime la relation asymétrique ou relation de causation entre les deux termes \mathcal{P} et \mathcal{Q} ;
- *la* porte un ton H.

⁴⁵ Le verbe *faire* au présent simple.

Analyse

Conformément à notre démarche procédurale, nous posons que \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans (87) sont les opérands de *la*. Ces deux termes sont mis en relation par le marqueur *la*. De par sa propriété d'opérateur de mise en relation, *la* accède au statut de prédicat dans ce type d'énoncé. Pour ce qui est du cas de (87), *la* construit une **relation de concomitance** entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} : \mathcal{P} concomitant à \mathcal{Q} et \mathcal{Q} concomitant à \mathcal{P} , créant ainsi une relation circulaire ou de parité entre les termes en repérage.

Si *la* établit une concomitance entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} , ces deux termes devraient permuter : $\mathcal{P} \text{ la } \mathcal{Q} = \mathcal{Q} \text{ la } \mathcal{P}$. Or, une permutation des termes opérée sur (87) donne la construction (88) qui est non attestée et irrecevable :

(88)

*yír lá págá

foyer *la* femme

* *Le foyer fait la femme.*

L'irrecevabilité de (88) semble infirmer l'hypothèse selon laquelle *la* opère une mise en parité de \mathcal{P} et \mathcal{Q} . En réalité, c'est l'occurrence du ton H sur le marqueur *la* qui est en cause dans l'asymétrie entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} tant dans (87) que dans (88). En effet, le ton H sur le marqueur *la* opère un décrochage, c'est-à-dire un basculement de \mathcal{Q} à hors- \mathcal{Q} . De par le fait que \mathcal{P} fait partie de hors- \mathcal{Q} , le basculement à hors- \mathcal{Q} équivaut à un passage à \mathcal{P} . Après le basculement à \mathcal{P} , l'on crée un accès à \mathcal{Q} (association). L'on obtient alors une relation hiérarchique d'entraînement : \mathcal{Q} est entraîné par \mathcal{P} . Cette

relation d'entraînement, qui n'est pas circulaire, est une représentation qui est en adéquation avec les propriétés physico-culturelles respectives des notions *femme* (qualités d'animé/agent/sujet) et *foyer* (qualités d'inanimé/patient/objet). Aussi, la construction expérimentale en (88) est-elle irrecevable : *ce n'est pas le foyer qui fait la femme, mais plutôt la femme qui fait le foyer.*

Dans (87), le basculement de Q à \mathcal{P} se fait par saut : il y a discontinuité entre \mathcal{P} et Q . L'opération de décrochage, dont la trace est le ton H sur *la*, permet de faire ce saut de Q à \mathcal{P} . C'est seulement après le passage à \mathcal{P} que l'on crée une association orientée $\mathcal{P} \rightarrow Q$ établissant ainsi une relation hiérarchique entre ces deux termes. Cette relation hiérarchique n'élimine pas pour autant la relation de concomitance établie par l'opérateur *la*.

Nous entendons par concomitance, le type de rapport entre des termes ou éléments localisés dans un même domaine ou plan sans aucune considération hiérarchique (causation/entraînement, orientation, chronologie...). La concomitance construit l'équivalence de \mathcal{P} et de Q : \mathcal{P} et Q sont les éléments constitutifs d'un espace borné (ensemble/plan/domaine). La discontinuité qui fonde l'altérité entre \mathcal{P} et Q sert donc d'axe de symétrie en ce sens que c'est de part et d'autre de cette ligne que se construit la symétrie entre termes en repérage. Toutes choses qui expliquent la valeur dite *équative* attribuée à cette forme dans

la littérature sur le mooré. Nous verrons plus loin sous 2.2.5.1.1.5 et 2.2.5.1.1.6 qu'en cas d'absence de cette discontinuité, l'on a un cas d'auto-concomitance, c'est-à-dire la construction d'une identité.

2.2.5.1.1.2. C_0+la+C_1+V

L'énoncé suivant donne une illustration de ce type de construction :

(89)

fúug-ø lá á rà yá

habit₊DÉT. la 3SG acheter₊ACC_{F2}.

Un habit, voilà ce qu'il a acheté.

Contextualisation de (89)

Claudine demande à Paul ce que Marie a acheté. Paul produit (89) en guise de réponse à la question de Claudine.

Relevé des observables

- Dans (89), C_1 et C_0 constituent respectivement les cotextes gauche et droit immédiats du marqueur *la* ;
- il y a montée du C_1 en position initiale pour marquer une focalisation ;
- *la* porte un ton H.

Analyse

La montée du C_1 à l'initial est dictée par la pondération opérée par l'interrogatif sur la classe des thèmes possibles. C_1 instancie donc la place de *la classe des C_1 possibles* construite dans le texte antérieur et opère en même temps une issue à ce parcours. Pour identifier l'opération dont *la* est la trace dans ce type de construction, considérons à nouveau l'énoncé (89) et opérons une permutation en faisant monter le bloc $C_{0+}V$ en position initiale.

Test de permutation :

De (89), l'on obtient alors l'énoncé (90) :

(89) fúug-∅ lá á rà yá habit ₊ DÉT. <i>la</i> 3SG acheter ₊ ACC _{F2} . <i>Un habit, voilà ce qu'il a acheté.</i>	⇒	(90) à rá-∅-là fúug-∅ 3SG acheter ₊ ACC _{F1} .+ <i>la</i> habit ₊ DÉT. <i>Il a acheté un habit.</i>
--	---	---

Un rapprochement entre (89) et (90) fait ressortir que ce changement de position provoque des ajustements qui se traduisent par des variations dans la forme des unités linguistiques :

- *la* qui se plaçait avant le verbe dans (89) se trouve suffixé à ce même verbe dans (90) ;
- la marque de l'accompli dans (89) qui était yá devient -∅- dans (90). Cette variation rend compte de la distribution

complémentaire de *yá* et *-ø-* : *yá* apparaît en fin d'énoncé et *-ø-* apparaît partout ailleurs ;

- le ton de *la*, qui était H dans (89) devient B dans (90) ;

Tous ces ajustements engendrent un changement de valeurs : (89) n'est pas équivalent à (90). Le repositionnement de l'argument objet en fin d'énoncé dans (90) fait disparaître la focalisation. Bien plus, (89) s'analyse en deux propositions alors que (90) s'appréhende en une seule proposition. En effet, nous considérons la focalisation comme la monstration d'une prédication d'existence. En d'autres termes, dans (89), l'on construit une occurrence de la notion *fúug* (opération QNT) puis, l'on fait monter cette prédication d'existence à l'initial d'énoncé pour la rendre ostentatoire. La non assignation de la prédication d'existence à une position syntaxique marquée dans (90) entraîne la disparition de la focalisation de la prédication d'existence de *fúug* dans la traduction française de cet énoncé.

La prédication d'existence de *fúug* est une assertion en soi. Cette assertion forme avec le texte *á rà yá* une suite de deux propositions dans (89). Ce qui permet, en terme de représentation, de ramener :

- *FOCALISATION*₊ *fúug* à *℘*,
- *á rà yá* à *ℚ*.

Dès lors, l'on voit que *la* se positionne entre les deux propositions constitutives de (89). La forme *la* marque ainsi une mise en relation de type concomitance entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} : \mathcal{P} concomitant à \mathcal{Q} et \mathcal{Q} concomitant à \mathcal{P} .

Si *la* établit la concomitance entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} , nous devrions avoir une relation d'équivalence entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} qui se manifeste par la possibilité de faire permuter \mathcal{P} et \mathcal{Q} tout en gardant une équivalence des valeurs : $\mathcal{P} la \mathcal{Q}$ doit être égal à $\mathcal{Q} la \mathcal{P}$. Or, il n'y a pas d'équivalence de valeurs entre $\mathcal{P} la \mathcal{Q}$ et $\mathcal{Q} la \mathcal{P}$. La différence de valeurs entre (89) et (90) mise au jour par le test de permutation est à mettre sur le compte de la syntaxe de position. En effet, la position en tête d'énoncé est une opération en soi : une opération de focalisation/ostentation de QNT (prédication d'existence de *fúug*). La définition de *la* comme étant la trace de l'opération de mise en concomitance ou localisation des deux termes \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans un même plan est donc recevable.

Quant à l'occurrence du ton H sur le marqueur *la*, il marque le passage à hors-Q opéré dans l'énoncé en cours. Ce saut en hors-Q équivaut à passage à \mathcal{P} et il est nécessaire pour opérer la relation d'entraînement orientée $\mathcal{P} \rightarrow \mathcal{Q}$.

Tout énoncé de type $C_{0+} la_+ C_{1+} V$ s'analyse en une suite de deux prédications ou propositions imbriquées dans un même énoncé. Ces deux propositions entretiennent une relation asymétrique (relation d'entraînement/causation). En mooré, cet état d'imbrication est caractérisé par

l'absence de pause opérant une dislocation.

Quant à la relation asymétrique, elle est matérialisée par le ton H qui garde trace du décrochage ou passage par saut à \mathfrak{P} (la première proposition).

2.2.5.1.1.3. $yaa_+C_1+la_+C_0+V$

Dans ce type de construction, *la* se trouve entre deux propositions :

- le bloc $\{yaa_+C_1\}$ constitue la première proposition et présente la spécificité d'être une prédication d'existence de la notion *fiugu*.

- le bloc $\{C_0+V\}$ constitue la seconde proposition.

Illustration :

(91)

yàa fúug-ø lá á rà-yá.

C'est habit₊DÉT. *la* 3SG acheter₊ACC_{F2}.

C'est un habit qu'il a acheté.

Contextualisation de (91)

Plusieurs personnes spéculent sur l'identité d'un produit acheté. La polémique a lieu en l'absence de l'acheteur. Un des interlocuteurs, après avoir entendu tour à tour le point de vue des autres intervenants, propose

sa version des faits en disant : « *C'est un habit qu'il a acheté* ».

Relevé des observables

- *la* est situé entre deux propositions ;
- (91) ne se distingue formellement de (89) que par la présence de *yaa* à l'initial ;
- le texte de contextualisation de (91) fait apparaître d'une part que cet énoncé est *l'issue d'un parcours*, et que d'autre part, cet énoncé est en concurrence avec une ou plusieurs autres *issues de parcours* proposées alimentant une polémique ;
- il y a occurrence du ton H sur le marqueur *la*.

Analyse

Le point le plus important du relevé des observables est sans doute celui qui indique que la présence de *yaa* à l'initial de (91) distingue cet énoncé de (89). En effet, la forme *yaa* marque une opération d'inversion, c'est-à-dire une valuation qui est à l'opposée de celles faites par les autres interlocuteurs. Cette inversion vient s'ajouter à la focalisation du C₁. Nous analysons (91) comme une suite de deux propositions :

- une première proposition $yaa_+ C_1$ notée \mathcal{P} ;
- une seconde proposition $C_{0+} V$ notée \mathcal{Q} .

\mathcal{P} et \mathcal{Q} sont respectivement le cotexte gauche et le cotexte droit de *la*. Tout comme (89), (91) est donc constitué de deux propositions. La différence entre ces deux énoncés réside dans le fait que (91) comporte une opération supplémentaire d'inversion, d'où *l'inférence paradoxale* du complémentaire linguistique. L'inférence du complémentaire linguistique est dite paradoxale en ce sens que c'est toute possibilité de sa prise en compte qui est bloquée/suspendue. CARON⁴⁶ note également l'inférence du complémentaire linguistique en ces termes :

« En haoussa, quand on veut mettre en valeur un membre de l'énoncé par contraste avec d'autres termes qui sont exclus ("c'est X..." - en sous-entendant "et non pas..."), ceci se fait par passage en tête de l'énoncé de l'élément mis en valeur. »

Tout comme dans (89) et (90), l'unité morphologique *la* marque la relation de concomitance entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans (91). La concomitance est l'effet de l'interaction de la discontinuité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} avec la force unificatrice du plan que constitue la construction de *la classe des arguments objets possibles* dans le texte antérieur. Deux termes ou éléments

⁴⁶ Bernard CARON, Assertion et préconstruit : topicalisation et focalisation dans les langues africaines, <http://llacan.vjf.cnrs.fr/fichiers/Caron/Caron-AssertionPrec.pdf>, page 27.

situés dans un même plan sont concomitants et leur concomitance s'appréhende soit en terme de symétrie, soit en terme de stabilisation ou soit encore en terme d'identification. Cette mise en rapport entre concomitance, symétrisation et identification n'est pas une première car CULIOLI, tout comme BRUTER⁴⁷, l'énoncent respectivement en ces termes :

« Envisageons maintenant l'autre cas, c'est-à-dire une relation entre deux termes déjà stabilisés (par exemple, deux termes déterminés et situés dans un énoncé) : la relation peut prendre soit **la valeur d'identification** (stricte ou partielle ; forte ou faible ; peu importe, **pourvu qu'il y ait un identifieur et un identifié, ce dernier équivaut à l'identifieur**)⁴⁸, soit la valeur de différenciation (là encore, on ne discutera pas de la force ou de l'étendue de la différenciation ; l'important est que l'on ait une relation asymétrique entre deux termes différents, alors que **dans l'identification, on a une relation [...] en boucle**). »

CULIOLI (2000 : 170).

⁴⁷ C. P. BRUTER, Géométrie et physique, Invariance, symétrie et stabilité, <http://arpam.free.fr/geometrie xxxx physique.html>

⁴⁸ C'est nous qui soulignons pour indexer la relation entre *identification* et *symétrie*. Par ailleurs, nous postulons que le terme *identification* est l'expression de la symétrisation entre des objets situés dans un même plan.

« Un objet, soumis à deux forces égales en valeur absolue mais diamétralement opposées, demeure invariant... Les propriétés d'invariance spatio-temporelle d'un quelconque objet viennent de l'équilibre des forces qui s'exercent sur lui. Ce qui n'a pas été mis en évidence du point de vue physico-mathématique est la manière dont le critère d'**extrémalité** agit pour organiser le jeu des forces dont la résultante est nulle, de sorte que la disposition de ces forces présente des symétries...**La création des symétries est un procédé employé par la nature pour stabiliser les objets.** »

Quant à l'occurrence du ton H sur le marqueur *la* dans l'énoncé (91), elle est la trace du décrochage ou passage par saut de *Q* à hors-*Q*, c'est-à-dire le passage de *Q* à *P*. Ce passage à *P* permet la construction de la relation asymétrique d'entraînement entre *P* et *Q* : *Q* est la conséquence de *P*, ce qui revient à construire une relation de dépendance de *Q* par rapport à *P*.

2.2.5.1.1.4. $C_0+V_+la_+C_1$

La suite $C_0+V_+la_+C_1$ est le schème syntaxique le plus courant en mooré. Dans ce type de construction, V représente le verbe de l'énoncé ;

C₀ et C₁ représentent respectivement l'argument sujet et l'argument objet comme dans (92) :

(92)
à rá-ø-là wééfó
3SG acheter₊ACC.₊la vélo
Il a acheté un vélo.

Contextualisation de (92)

Joseph et Frank parlent de Tuga qui vient de s'acheter un vélo. Tãmbi, qui n'a pas bien entendu ce qui a été dit, sollicite Frank pour savoir ce qu'a fait Tuga. Frank lui répond en produisant (92) qui se traduit en français par « *il a acheté un vélo* » .

Relevé des observables dans (92)

- Le marqueur *la* est suffixé au verbal suite à deux processus morphosyntaxiques : l'élision de la consonne *l* du morphème *la* et l'enclise appliquée à la voyelle qui reste ;
- la mise en relation de C₀ et de C₁ est opérée par le verbe *ra* et non par le marqueur *la* suffixé au radical verbal ;
- C₁ est l'argument objet ;
- il y a occurrence du ton B sur *la*.

Analyse

Au regard du relevé des observables, la question qui se pose est la suivante : quelle opération la forme *la* suffixée au verbal marque-t-elle ?

Pour répondre à cette question, considérons l'énoncé (92) et procédons à une manipulation consistant en la suppression de *la* dans ce même énoncé. Nous obtenons alors un énoncé comme (93) :

(93)

à rá wèéfó

il acheter₊DECRO. vélo

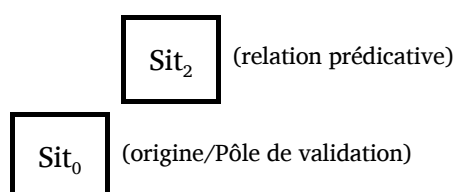
Qu'il achète un vélo

Le test de suppression met en évidence, comme l'indique la traduction française, le rapport entre la forme *la* et l'assertion en mooré. En effet, la suppression de *la* transforme l'énoncé assertif en un énoncé avec une modalité que nous qualifions de modalité de non effectivité de l'événement. C'est l'occurrence du ton H sur le verbe *ra*⁴⁹ qui opère le décrochage de la relation prédicative (Sit₂) par rapport au repère Sit₀ (S) ou repère origine de l'énoncé. L'on obtient alors deux positions non concomitantes de sorte que ce qui est construit ne peut pas être considéré comme *un cas avéré* : les coordonnées S₀ et T₀ de l'origine de la valuation ne sont pas disponibles pour une quelconque validation. Le corrélat entre *ton H* et *opération de décrochage* est mis en lumière une fois de plus ici.

⁴⁹ La forme de base ou de citation du verbe *ra* porte un ton B alors que dans sa réalisation en (93), ce verbe porte un ton H.

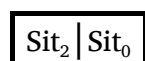
L'absence d'un morphème *la* suffixé à la base verbale dans (93) est due au fait que la relation prédicative est décrochée par rapport au repère Sit_0 de l'énonciation qui contient le garant S_0 ou pôle de validation. Dès lors, il n'y a plus de valeur d'effectivité de l'événement (Sit_2) puisque S_0 n'est pas disponible pour lui servir de garant.

Visualisation de la non effectivité ou non concomitance :



En revanche, l'occurrence de *la*, suffixé à la base verbale dans (92), construit une relation de concomitance entre le repère Sit_2 de l'événement et le repère Sit_0 (garant/instance de validation), d'où la nature assertive de (92). Autrement dit, la suffixation de *la* à la base verbale dans l'énoncé revient à situer Sit_2 et Sit_0 dans un même plan pour engendrer un rapport de concomitance/symétrie : Sit_2 est repéré par Sit_0 et Sit_0 est repéré par Sit_2 .

Visualisation de l'assertion :



Notons que le test de suppression montre que le marqueur *la* est au cœur de la construction de l'assertion. Par conséquent, *la* est une unité morphologique à part entière et dont la fonction est distincte de celle de l'unité morphologique *me* avec laquelle elle apparaît très souvent.

2.2.5.1.1.5. C_1+la

L'on a ce type de construction dans des énoncés comme (94) où le marqueur *la* est en fin d'énoncé et se réalise avec une intonation montante. Cette intonation montante marque l'exclamation et provoque un allongement de la voyelle de ce morphème comme dans (94) :

(94)

pág-ø lá !

femme₊DÉT. *la*₊DECRO.

Une femme, je dis !

Contextualisation de (94)

Pogbi tient un premier propos et constate que son interlocuteur n'en fait pas une interprétation adéquate. Pour éclairer son interlocuteur, Pogbi reformule son propos tenu antérieurement. L'énoncé (94) est le résultat de cette reformulation.

Relevé des observables

- *la* est en fin d'énoncé et précédé d'un argument objet ;
- le commentaire de contextualisation fait ressortir que (94) est une mise au point faite par l'énonciateur suite à un malentendu ;
- (94) se réalise avec une intonation montante. Cette

intonation marque une exclamation et provoque un allongement de la voyelle du marqueur *la* ;

- le marqueur *la* porte un ton H.

Analyse

Posons d'emblée que l'un des deux opérands de *la* est la prédication d'existence *pág* dans (94). Il reste donc le second opérande à trouver. Etant donné qu'il n'existe aucune autre forme explicite servant de cotexte à *la*, nous posons que :

- (1) l'occurrence de *la* marque le fait le terme *pág* est concomitant à lui-même : il existe un seul élément (*pág*) et cet élément est mis en relation avec lui-même. L'on obtient alors la construction d'une identité. L'identité est une forme particulière de la symétrisation ou mise en parité ;
- (2) l'occurrence du ton H sur le marqueur *la* marque le décrochage de la prédication d'existence *pág* par rapport à au repère Sit_0 de l'énoncé en cours. En d'autres termes, ce décrochage fait de (94) une reprise d'un texte antérieur. La reprise, qui est une forme particulière d'itération produit un effet d'insistance : il y a deux occurrences et ces occurrences sont de surcroît celles de la même notion *pág* ; ce qui explique par ailleurs la traduction française de (94) en « *Une*

femme je dis ! » où la séquence « *je dis* » est l'interprétation du marqueur tonal H du mooré.

2.2.5.1.1.6. V_+C_0+la

Dans ce type de construction, *la* est en fin d'énoncé et se réalise avec une intonation montante qui provoque l'allongement de la voyelle de cette forme. L'intonation montante marque l'exclamation comme dans (95) :

(95)

wùdg-ø lá !

courir₊2SG *la*₊DECRO.

Cours, je dis !

Contextualisation de (95)

Malika tient un propos et constate que son interlocuteur n'en fait pas une interprétation adéquate. Pour se faire comprendre, Malika reprend textuellement ou reformule le propos qu'elle a déjà tenu. L'énoncé (95) est le résultat de cette reprise/reformulation.

Relevé des observables

- *la*, placé en fin d'énoncé, est précédé d'une proposition (P) ;
- le commentaire de contextualisation fait ressortir que (95)

est une mise au point faite par l'énonciateur suite à un malentendu ;

- le marqueur *la* porte un ton H ;
- l'intonation montante provoque une réalisation longue de la voyelle du marqueur *la* ;
- *la* est intuitivement traduit en français par « *je dis* » .

Analyse

Nous posons ici que la relation prédicative *wùdg-ø* est construite comme étant concomitante à elle-même. L'occurrence de *la* est la trace de la construction de cette auto-concomitance.

Quant à l'occurrence du ton H sur le marqueur *la*, elle marque le décrochage de la relation prédicative par rapport au repère Sit_0 de l'énoncé en cours. Ce décrochage fait de la relation prédicative un texte rapporté. La reprise ou itération provoque bien évidemment l'effet d'insistance dont parle Norbert NIKIÈMA (1989b : 36).

L'on peut alors prédire qu'au cas où *la* porte un ton B, nous avons un cas d'auto-concomitance strict, c'est-à-dire une construction dans laquelle un terme ou une relation prédicative est concomitante à elle-même sans aucun rapport avec le garant d'un texte antérieur. Nous avons cherché à

confirmer cette prédiction et avons trouvé des énoncés comme (96) dans lesquels *la* porte un ton B et où il n'y a pas la moindre information indiquant que l'événement en cours a déjà fait l'objet d'une localisation antérieure.

Illustration :

(96)

a.

ká máam là

NEG. 1SG *la*

Seulement, ce n'est pas moi.

b.

ká á Pùusý là

NEG. Puusy *la*

Seulement, ce n'est pas Puusy.

c.

ká á Pùusý là ?!

NEG. Puusy *la*

N'est-ce pas seulement Puusy ? !

On note les faits suivants dans les constructions en $ká_+C_0_+la$:

- *la* est postposé à un C_0 et se trouve en fin d'énoncé ;
- *la* porte un ton bas ;

- le C₀ est précédé de l'inverseur *ká* ;
- pour le cas spécifique de (96c), la voyelle de *la* est réalisée longue. Cette allongement est provoquée par l'intonation rhétorique notée '?!' ;
- *la* est traduit en français par le terme *seulement*.

Dans (96), *la* marque la construction d'une auto-concomitance : l'on situe au moins et tout au plus un seul terme dans un domaine/plan E. En d'autres termes, l'élément posé en E ne peut être concomitant qu'à lui-même. Tout autre terme ne peut être envisagé que s'il est situé ou localisable dans un autre plan I. L'inférence du renvoi obligatoire de tout autre terme en I, qui est l'inverse de E, explique l'occurrence de *ka* qui est justement la trace de l'opération d'inversion.

2.2.5.1.1.7. *P la Q*

Considérons les énoncés dans (97) et (98).

(97)

a.

ǝ́ wóm-ǝ-là-mé lá ǝ́ lèok-d-á

2SG entendre₊ACC.₊ASS.₊me la 2SG répondre₊INAC.₊ASS.

Tu as bien entendu puisque tu réponds.

b.

ḥ wóm-ø-là-mé là ḥ sínd-ø-à

2SG entendre_{+ACC.}_{+ASS.}_{+me} la 2SG taire_{+ACC.}_{+ASS.}

Tu as entendu et tu te tais.

(98)

a.

kéng là ḥ wá.

aller la 2SG venir

Vas-y et reviens.

b.

kéng-ø lá ḥ wá ?!

aller_{+2SG} la 2SG venir

J'ai dit « vas-y » et toi tu as compris » « viens ! »

A) Traitement des énoncés dans (97)

Contextualisation de (97a)

- Gaston pose une question à Manon. Celle-ci lui répond. Gaston prend à nouveau la parole et fait savoir à Manon que sa réponse est erronée.

- Manon justifie la réponse erronée par le fait qu'elle n'a pas bien compris/entendu ce qu'a dit Gaston.

- Gaston lui fait un reproche en lui signifiant que si elle a répondu, c'est qu'elle a entendu/compris ; sinon, il aurait fallu demander des éclaircissements ou se taire.

Contextualisation de (97b)

- Audrey s'adresse à Antoine. Ce dernier garde le silence.
- Audrey fait savoir à Antoine qu'elle lui a adressé la parole et qu'elle attend une réponse. Antoine justifie son attitude par le fait qu'il n'a pas entendu ce qu'a dit Audrey.
- Compte tenu de la proximité des interlocuteurs et le message adressé à haute et intelligible voix, Audrey affirme qu'Antoine a bel et bien entendu ce qu'elle lui a dit mais qu'il a choisi délibérément de garder le silence.

Relevé des observables et analyse de (97)

- Chacun des énoncés de (97) est une suite de deux propositions P et Q . P et Q sont respectivement les cotextes gauche et droit du marqueur *la* ; *la* est donc situé entre deux propositions tant dans (97a) que dans (97b) ;
- *la*, qui porte un ton H dans (97a), est traduit en français par *puisque* ;
- *la*, qui porte un ton B dans (97b) est traduit en français par *et*.

Analyse

La différence matérielle entre (97a) et (97b) réside dans le fait que l'unité morphologique *la* porte un ton haut en (97a) et un ton bas en (97b).

L'occurrence de *la* marque la construction d'une relation de concomitance entre les termes \mathcal{P} et \mathcal{Q} . Pour construire cette relation de concomitance, \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont placés dans un même plan \mathcal{E} . Ainsi, les deux termes \mathcal{P} et \mathcal{Q} gardent leur relation d'altérité tout en se définissant chacun comme l'équivalent de l'autre : \mathcal{P} , au même titre que \mathcal{Q} , est un élément constitutif de \mathcal{E} . Cette idée d'équivalence/symétrie semble s'inscrire en porte-à-faux avec l'interprétation de (97a) qui laisse entendre qu'il existe un lien de causalité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} .

C'est l'occurrence de H sur *la* dans (97a) qui marque l'opération de décrochage ou passage de \mathcal{Q} à hors- \mathcal{Q} . De hors- \mathcal{Q} , c'est-à-dire de \mathcal{P} , l'on passe à \mathcal{Q} . Cette oscillation, qui génère la causation de \mathcal{P} sur \mathcal{Q} , n'est possible qu'une fois que l'on a symétrisé \mathcal{P} et \mathcal{Q} , c'est-à-dire situé \mathcal{P} et \mathcal{Q} dans un même plan pour les rendre concomitants.

La traduction française de *la* par *et* dans (97b) fait ressortir la mise en parité/équivalence entre les termes \mathcal{P} et \mathcal{Q} . L'occurrence du ton B est par conséquent prévisible pour les raisons suivantes :

- il n'y a pas de relation asymétrique/hiéarchique entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} ;
- le ton bas est le ton par défaut qu'il faut nécessairement associer à un morphème sans ton sous-jacent.

En définitive, *lá* et *là* se ramènent à la même forme *la*. Cette forme garde trace de l'opération de mise en concomitance. Cette mise en concomitance peut avoir deux résultantes :

Résultante 1 : l'identité

L'identité est la construction de la concomitance d'un terme avec lui-même ; il n'y a pas de discontinuité jouant la fonction d'axe de symétrie. L'élément du singleton exclut toute latitude de prise en compte de tout autre possible, d'où les traductions/interprétations françaises de *là* par « *en tout cas* » et « *seulement* » .

Résultante 2 : la symétrisation

La *symétrisation* est la construction d'une relation de concomitance entre plusieurs termes. La *symétrisation* ou l'identification si l'on préfère, est donc l'effet conjugué de deux opérations :

- une opération d'association consistant en la construction d'un plan ;
- une dissociation entre les éléments en jeu.

B) Traitement des énoncés dans (98)

Contextualisation de (98a)

Face à la multiplicité et la diversité des tâches à accomplir, une personne s'en remet à son interlocuteur pour savoir par quel bout commencer. Son interlocuteur lui suggère d'aller d'abord pour un endroit précis accomplir une tâche donnée, puis et surtout, de revenir s'attaquer au reste des tâches.

Relevé des observables

- Dans (98a), \mathcal{P} et Q constituent respectivement les cotextes gauche et droit du marqueur *la* ;
- le commentaire de contextualisation indique qu'il y a mise en relation des deux propositions \mathcal{P} et Q dans (98a) ;
- le marqueur *la* est entre deux propositions \mathcal{P} et Q ;
- *la* se traduit en français par *et* ;
- *la* porte un ton B.

Analyse

Dans (98a), *la* se trouve entre deux propositions. C'est donc un opérateur de mise en relation des deux propositions \mathcal{P} et Q où Q n'est pas

considéré comme la cause de \mathcal{P} , mais tout simplement comme non envisageable sans \mathcal{P} et inversement. C'est donc une mise en relation de type concomitance. Ceci explique non seulement la traduction de *la* par *et* en français, mais aussi et surtout la retraduction de *wà* en français par *revenir* alors que ce verbe signifie étymologiquement *venir*. Ceci est la preuve que *la* introduit un repérage circulaire entre ses opérandes : \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont tour à tour repéré et repère, d'où l'idée d'*équivalence* entre les termes en jeu.

Contextualisation de (98b)

Marie demande à Pierre d'accomplir une tâche donnée. Pour des raisons d'interférences (bruit, inattention, attentes divergentes et anticipation inexacte...), Pierre donne une interprétation erronée des propos de son interlocutrice. Marie reformule/reprennd son propre propos pour informer correctement son interlocuteur ; (98b) est le résultat de cette reprise.

Relevé des observables

- Dans (98b), deux propositions \mathcal{P} et \mathcal{Q} constituent respectivement les cotextes gauche et droit du marqueur *la* ;
- le commentaire de contextualisation indique que (98b),

est une reprise ou reformulation d'un texte antérieur ;

- *la* porte un ton H ;
- *la* se traduit en français par *et* ;
- il y a une marque prosodique notée « ?! », c'est-à-dire une intonation marquant une interrogation rhétorique.

Analyse

L'occurrence de *la* dans (98b) marque la concomitance des deux propositions de l'énoncé : *Q* est repéré par *P* et inversement. Ce fait s'entend, même de façon intuitive, dans le sens où il est ici question d'un malentendu entre interlocuteurs : sur un même propos tenu, Marie entend *X* pendant que son interlocuteur Pierre entend *Y*. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici d'un cas de passage du précédent *P* au conséquent *Q* mais tout simplement d'une concomitance qui se gloserait comme suit : « *J'entends X à propos de Z quand tu entends Y à propos de ce même Z* ». Dans cette glose, « *j'entends X à propos de Z* » = *P* et « *tu entends Y à propos de ce même Z* » = *Q*. L'occurrence de *la* entre ces deux propositions *P* et *Q* établit leur rapport d'équivalence : *P* et *Q* s'équivalent dans le sens où chacun est un élément constitutif du même ensemble ou domaine.

Il importe de souligner qu'un énoncé comme (98b) est la reprise d'un propos antérieur ; c'est donc un discours rapporté et ceci explique

l'occurrence de H sur *la* en tant que trace de l'opération de rupture pour marquer que la personne qui parle n'est pas *l'auteur/le garant* de l'énoncé mais tout simplement un *messenger/locuteur*. Même si dans le cas présent, il y a coréférence entre le locuteur de l'énoncé en cours et le garant du texte antérieur, la langue, dans sa fonction régulatrice, ne reconnaît que le statut de locuteur simple dans l'énoncé en cours.

2.2.5.1.2. Définition de la forme schématique du marqueur *la*

L'analyse des différents emplois de *la* fait ressortir :

- que quelque soit le type de construction, il y a une corrélation entre l'occurrence de *la* marque et une opération de mise en *concomitance*.

La concomitance peut intéresser soit un terme et lui-même (cas marqué), soit un terme avec un ou plusieurs autres termes (cas non marqué) ;

- qu'il n'existe pas de rapport oppositionnel entre *lá* et *là* pour la simple raison que le ton H sur *la* est un morphème à part entière, c'est-à-dire la trace de l'opération de décrochage ;
- que le ton B que peut porter *la* est tout simplement le ton par défaut du mooré.

Au regard de toutes ces données, la forme schématique de *la* se définit comme la trace d'une opération de mise en concomitance. Dans le cas non marqué, cette opération consiste à situer au moins deux valeurs/termes dans un même plan de manière à les transformer en éléments qui structurent ce même plan. La concomitance s'appréhende alors comme une symétrisation, d'où la valeur *d'équatif* de *la* en mooré.

En revanche, dans le cas marqué, cette opération consiste à situer un seul terme dans un plan. L'unique terme devient l'élément qui structure ce domaine et, par conséquent, se définit comme étant concomitant à lui-même. L'auto-concomitance équivaut à la construction d'un singleton, c'est-à-dire un ensemble constitué d'un seul élément. Autrement dit, ceci revient à construire une identité, une singularité.

2.2.5.1.3. De la concomitance à l'assertion

Dans la majeure partie des cas, le marqueur *la* est la trace d'une mise en concomitance d'au moins deux termes : un terme \mathcal{P} et un terme \mathcal{Q} situés dans un plan/domaine. Le simple fait d'être situés dans le même plan active l'altérité ou discontinuité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} qui fonctionne comme un opérateur de dissociation pendant que les limites du plan associent \mathcal{P} et \mathcal{Q} et les rendent par conséquent concomitants. \mathcal{P} et \mathcal{Q} ont du coup chacun le double statut de repère et de repéré. Ce repérage réciproque revient à opérer une symétrisation ou mise en parité entre \mathcal{P} et \mathcal{Q} .

L'assertion en mooré est une application de cette mise en concomitance ou symétrisation : elle consiste à mettre les instances subjectives d'une relation prédicative et l'instance subjective d'un repère origine dans un même plan/domaine. Cependant, compte tenu de la primauté du repère origine Sit_0 par rapport au repère Sit_2 de la relation prédicative, il n'y a pas d'équivalence stricte mais une simple association de façon à ce que l'instance subjective du repère origine puisse servir de garant à la prédication. Nous avons là une symétrisation entre un ou plusieurs éléments situés dans un plan. Cette symétrisation s'appréhende intuitivement comme une mise en adéquation entre l'état de choses et la représentation que l'énonciateur s'en fait.

Par raccourci, nous définissons la forme *la* suffixée aux verbaux du mooré comme étant le marqueur de l'assertion. L'on notera avec intérêt la non suffixation du marqueur *la* aux verbaux dans les énoncés impératifs alors que c'est le cas dans les autres types d'énoncés.

Illustration :

(99)

a.

à wá-ø-là rúndã

3SG venir₊ACC.₊ASS. aujourd'hui

Il est arrivé aujourd'hui.

b.

à wát-t-là béoogó

3SG venir₊INAC.₊ASS. demain

Il arrive demain.

c.

à ná ní wà-ø-là béoogó

3SG VISEE₊REL. venir₊ACC.₊ASS. demain

Il viendra demain.

d.

à wá béoogó

3SG venir demain

Qu'il vienne demain !

e.

wà -ø béoogó

venir 2SG demain

Viens demain.

2.2.5.1.4. De la question de l'homonymie

L'argument sémantique et l'argument de la différence tonale ont servi, dans certains travaux, à la construction de la thèse de l'homonymie qui distingue entre :

lá, "équatif non verbal" ;

là, "relateur ou conjonction" ;

là, "morphème/modalité" de l'assertion positive/déclaration ;

là, "marqueur de complément" ;

là, "particule d'insistance" ;

là "de mise en relief".

2.2.5.1.4.1. L'argument sémantique

L'argument sémantique se base exclusivement sur la multiplicité des sens de la forme phonique *la* obtenus dans différentes constructions sans émettre l'hypothèse que ces différentes valeurs sémantiques peuvent être le fait de l'interaction entre une seule et même unité morphologique et des cotextes différents alors que l'on sait que les unités morphologiques sont sensibles à leurs cotextes/environnement et une aptitude à se réfracter sur les éléments de leur(s) cotexte(s).

L'interprétation, en elle seule, ne peut servir de base suffisante pour statuer si oui ou non, des formes homophones sont des unités morphologiques distinctes ou des variations de sens d'une même unité morphologique qui réagit et agit sur son environnement.

Pour notre part, nous considérons qu'il n'y a qu'une seule unité morphologique *la* dont la valeur intrinsèque est sans cesse modulée par les cotextes. Les formes linguistiques présentent donc une sensibilité à la condition environnementale.

2.2.2.1.4.2. *L'argument de la différence tonale*

La différence des tons que l'on peut recenser sur les différentes occurrences de la forme phonique *la* a été avancée comme argument suffisant dans certaines littératures sur le mooré pour opposer une unité morphologique *là* à une autre unité morphologique *lá*. Cette opposition semble, de première vue, justifiée. Cependant, il n'y a pas lieu d'opposer *lá* à *là* pour les raisons suivantes :

- la fluctuation tonale sur *la* a fait l'objet d'un compte rendu plus haut ;
- cette fluctuation tonale, intéresse par ailleurs d'autres unités morpho-lexicales de la langue mooré ;
- la forme schématique que nous avons définie pour ce marqueur permet de ramener *là*, *à* et *lá* à une seule et même unité morphologique *la*. Par ailleurs, cette forme schématique permet de rendre compte des six valeurs locales de *la* citées plus haut. Rappelons que *la* est le

marqueur de l'opération de mise en concomitance en mooré. La forme schématique est donc un pôle de stabilisation ou encore un pôle de régulation de la variation d'un même marqueur.

Notons, pour conclure cette partie, que l'hypothèse de travail qui pose que *la* a toujours deux opérandes est infirmée par les données de langue : *la* peut avoir un seul opérande dans les cas où il y a construction d'une identité. Cette hypothèse ne vaut donc qu'en tant que simple principe méthodologico-heuristique.

2.2.5.2. *Traitement de me*

Cerner les phénomènes liés au déploiement de *me* constitue un préalable à la définition de l'opération dont *me* est la trace. Pour ce faire, nous considérons le principe heuristico-procédural suivant : *me* opère toujours et exclusivement sur deux opérandes.

Ce principe posé, nous partirons des différentes constructions syntaxiques auxquelles participe *me*, puis, chaque type de construction sera ramené à son schème syntaxique ou schéma de cotextualisation de *me* pour mettre au jour et classifier les types de tandems d'opérandes de ce marqueur.

2.2.5.2.1. Relevé des emplois de **me** selon le point d'insertion dans le schème syntaxique

2.2.5.2.1.1. La construction de type *C₀₊ me*

Dans ce type de construction, *me* est postposé à l'argument sujet et placé en fin d'énoncé comme dans (100b) :

(100)

_ fò mé
2SG *me*
Toi aussi !

Contextualisation

Cet énoncé est l'extrait d'un dialogue présenté comme suit :

(100)

a.

Jacques_ fò bé- là rásándé
2SG être ASS. élégant
Tu es élégant(e).

b.

Morgane_ fò mé
2SG *me*
Toi aussi !

Jacques dit à Morgane qu'elle est élégante en (100a). Morgane réagit

aux compliments de Jacques en produisant (100b).

La réaction verbale de Morgane aux compliments de Jacques peut aussi être formulée comme en (100c) ci-dessous où les éléments constitutifs de l'énoncé produit par Jacques dans (100a) sont repris en totalité et dans le même ordre.

(100c)

– fò mé bé-là rásándé

2SG *me* être₊ASS. élégant

Toi aussi, tu es élégant.

Relevé des observables

- Le C₀, (le pronom 2SG, argument sujet) constitue le cotexte gauche de *me* ;
- *me* est en fin d'énoncé ;
- (100c) est une reprise de la totalité des éléments constitutifs de (100a) qui précède ;
- c'est le texte antérieur qui sert de contexte à cet énoncé ;
- *me* porte un ton H.

Analyse

Posons que le pronom sujet dans (100b) est l'un des deux opérandes de *me*. Il reste donc le second opérande à identifier. Or, l'on ne peut faire valoir aucune donnée de l'énoncé en cours comme second opérande. Formuler l'hypothèse que *me* a un seul opérande serait, à l'étape actuelle, une solution contraire non seulement au principe heuristico-procédural qui pose que ce marqueur a toujours deux opérandes, mais aussi et surtout à l'idée d'association d'un autre argument sujet à la qualité ou prédicat « *être élégant* » qui ressort des interprétations de (100b) et de (100c).

Pour identifier le second opérande de *me* dans ce type de construction, considérons le texte de contextualisation de (100b) : ce texte met au jour un lien entre l'énoncé en cours et un texte antérieur. L'on pourrait alors attribuer le statut d'anaphorique au marqueur *me*. Seulement, il y a occurrence de *me* dans (100c) malgré la reprise de la totalité des éléments constitutifs de l'énoncé qui précède ; ce fait ne corrobore pas la possibilité que *me* soit un anaphorique.

Si la considération de cette donnée du relevé des observables permet d'écarter la possibilité que *me* soit un anaphorique, elle ne permet pas en revanche d'identifier le second opérande de *me*. D'où la nécessité de faire apparaître des observables grâce au test de déplacement.

Test de déplacement

Considérons à nouveau (100c) :

(100c)

_ fò mé bé-là rásándé

2SG *me* être₊ASS. élégant

Toi aussi tu es élégant.

Opérons maintenant un déplacement de *me* en fin d'énoncé. Nous obtenons (101) :

(101)

_ fò bé-là rásánd mé

2SG être₊ASS. élégant *me*

Tu es élégant en plus.

Le test de déplacement de *me* qui vient d'être fait met au jour les faits suivants :

- le déplacement de *me* correspond à un changement d'opérande : dans (100c), l'opérande de *me* est l'argument sujet (*fò*) alors que dans (101), l'opérande de *me* est le terme (*rásándé*) qui qualifie l'argument sujet ; ce qui se traduit par :
 - l'interprétation française de (100c) en « *toi aussi tu es élégant* » ; cette interprétation indique que la qualité *être élégant* est multipliée, c'est-à-dire associée à

chacune des deux instances de l'interlocution ;

- l'interprétation française de (101) en « *tu es élégant en plus* » qui indique qu'un additif est apporté à des compliments déjà adressés à une personne dans un texte antérieur ;

- l'occurrence de *me* permet d'opérer "l'ajout" de tout ou partie de l'énoncé en cours à un texte ou une partie d'un texte antérieur. Pour le cas de "l'ajout" partiel, *me*, postposé au terme auquel il s'applique, n'est jamais en fin d'énoncé. C'est ainsi que l'on notera que :

- ce n'est pas le prédicat « *être élégant* » ou compliment fait en (100c) qui est l'opérande de *me*, mais plutôt l'instance subjective S_1 : S_1 est la position construite par S_0 pour S'_0 . L'on "ajoute" le S_1 de l'énoncé en cours au S_1 du texte antérieur pour ainsi construire la classe des éléments ayant la propriété *être élégant*.
- dans (101), l'occurrence de *me* en fin d'énoncé permet "l'ajout" de la totalité de cet énoncé au texte antérieur. Il est évident que dire « *tu es élégant en plus* » ne vaut que par rapport à une autre qualité prédiquée et attribuée antérieurement à S'_0 dont la trace est S_1 , c'est-

à-dire le pronom sujet dans l'énoncé.

Le terme "ajout" est certes intéressant mais il désigne seulement un effet et non l'opération à proprement parler dont *me* serait la trace. Le terme qui sied est celui de *congruence*. En effet, *me* est la trace d'une opération de translation qui assigne un même site à deux termes ou occurrences. L'assignation d'une seule et même position à deux termes permet de construire une relation de congruence entre ces termes. **Dans l'espace, deux termes ayant en commun un même repère origine sont congruents.** La relation de congruence est une forme de symétrie se distinguant de la concomitance qui, elle, résulte de la localisation de deux éléments sur un plan.

L'opération de translation dont *me* est la trace, lorsqu'elle met en jeu deux termes, implique un décrochage au préalable de l'un de ces termes, notamment le terme immédiatement à gauche de *me* dans l'énoncé en cours, par rapport à son repère origine Sit_0 . C'est le ton H sur *me* qui garde trace de ce décrochage. L'opération de décrochage et l'opération de translation s'articulent pour constituer l'algorithme de la congruence ; d'où la cooccurrence systématique de *me* et du ton H.

La congruence est un cas particulier de symétrisation et elle peut intéresser deux termes α et β dont l'un est l'inverse de l'autre. C'est le cas dans l'exemple (113) à la page 285.

2.2.5.2.1.2. La construction de type C_0+SV+C_1+me

Dans ce type de construction, *me* est postposé à un C_1 (argument objet). En plus, *me* se trouve en fin d'énoncé comme dans (102) :

(102)

a.

à rík-ø-à kámb mé
3SG prendre₊ACC.₊ASS. enfants *me*

Il a pris des enfants également.

b.

à kéng-ø-à ráagã mé
3SG aller₊ACC.₊ASS. foire *me*

Il est en plus allé à la foire.

Contextualisation de (102a)

Paul énumère des actions accomplies par Jacques et s'interrompt entre temps pour une raison ou une autre. Il enchaîne quelques instants plus tard et achève l'énumération entamée antérieurement. L'énoncé (102a) est produit par Paul pour achever le parcours rugueux ou fragmentation de la classe des actions accomplies par Jacques.

Contextualisation de (102b)

Jean retrouve son ami Jacques chez lui. Dans leur discussion, Jacques parle de son voisin Gaston dont le projet d'aller à la foire risque de ne pas

avoir lieu. En effet, les tâches que Gaston doit accomplir avant de pouvoir aller à la foire sont censées ne plus lui laisser le temps de s'y rendre.

Jean, qui est juste revenu de la foire et qui y a vu Gaston, prend alors la parole et signifie à Jacques que Gaston a non seulement accompli les tâches en question, mais qu'en plus, il a pu se rendre à la foire contrairement à ce que croit son interlocuteur.

Observations

- *me* est postposé au C_1 (l'argument objet) ;
- *me* est en fin d'énoncé ;
- chacun des énoncés dans (102) complète une énumération entamée dans un texte antérieur ;
- *me* porte un ton H dans tous les énoncés.

Analyse

Dans le relevé des observables, il est indiqué que chacun des énoncés dans (102) constitue la suite d'une énumération des éléments d'un ensemble entamée dans un texte antérieur. Cette énumération a été interrompue entre temps. Il en résulte des sous-ensembles ou portions d'éléments délimités dans des espaces-temps différents.

De ce qui précède, l'on tire la conclusion que *me* permet "d'ajouter" le terme qui le précède à un terme qui, lui, appartient à un texte antérieur. C'est ce que confirme le test de suppression. En effet, la suppression de *me* dans (102) donne l'énoncé (103) suivant :

(103)

a.

à rík-k-ø-là kámbá
 3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊ASS. enfants
Il a pris des enfants.

b.

à kéng-ø-là ráagá
 3SG aller₊ACC.₊ASS. foire
Il est allé à la foire.

Après la suppression de *me*, l'on remarque l'absence de toute idée "d'ajout" dans (103) alors que cette idée "d'ajout" est saillante dans (102) où il y a occurrence de *me*. Ce test fournit la preuve que la notion "d'ajout" est corrélée à l'occurrence de *me* dans (102) :

- pour le cas de (102a), l'occurrence de *me* permet "l'ajout" de l'argument C₁ *kamba* à un ensemble constitué d'un ou de plusieurs éléments énumérés dans un texte antérieur ;
- pour le cas de (102b), l'occurrence de *me* permet "l'ajout" de la notion de procès *wala* à au moins une notion de procès dans

un texte antérieur. Dans tous les cas, l'on a affaire à des éléments d'un même ensemble ; seulement, ces éléments sont situés dans des espaces-temps différenciés : un énoncé antérieur d'une part et un énoncé en cours d'autre part.

L'instanciation de *me* permet de translater le second ou le *n* terme par rapport au repère origine du premier terme. L'occurrence du ton H, naturellement attendue, est la trace d'une opération préalable, celle du décrochage du second terme par rapport au repère origine de l'énoncé en cours. Les termes ainsi assignés au même site, c'est-à-dire le repère origine du texte antérieur, deviennent congruents.

2.2.5.2.1.3. La construction de type $C_{0+}[SV[V+C_1+la+me]]$

Dans ce type de construction, *me* est postposé à un syntagme verbal (SV) dans lequel est infixé un complément spécifique de type anaphorique. Cet anaphorique, noté ArgAN, est doublement souligné comme dans (104) :

(104)

à rík-ø-ǎ là-mé

3SG prendre₊ACC.₊ArgAN₊ASS.₊*me*

Il les a pris.

Contextualisation de (104)

Dans un texte antérieur noté e_1 , le coénonciateur a été sollicité par l'énonciateur pour valider un élément de la classe des événements possibles *advenus/à propos de X et causés par Y*. e_1 est donc un énoncé avec parcours sans issue du type « *qu'est-ce qu'il a fait de X ?* » L'énoncé (104), noté ici e_2 , est donc produit par l'interlocuteur en réponse à la sollicitation de l'énonciateur en e_1 .

Observations

- *me* est postposé à C_1 (l'argument objet) ;
- *me* est en fin d'énoncé ;
- dans (104), l'enjeu porte sur la notion de procès à instancier pour opérer une sortie à un parcours sans issue construite dans l'énoncé qui précède ;
- *me* porte un ton H dans (104).

Analyse

Le relevé des observables montre que le verbe dans (104) est l'élément assigné à la place de l'interrogatif *bōē* qui est la trace de la construction de la *classe des possibles* dans le texte antérieur. L'énoncé en cours est donc une autre occurrence de la *classe des événements possibles*

construite dans le texte antérieur. Toutefois, ce texte antérieur se redéfinit par rapport à l'événement en cours et inversement.

C'est l'occurrence du marqueur *me* qui opère le repérage de l'événement en cours par rapport au repère origine du texte antérieur qui localise *la classe des événements possibles*. La trace de la construction de cette classe est l'interrogatif dans le texte qui précède. L'on obtient ainsi une relation de congruence entre deux textes dont le second est une autre occurrence du premier. C'est la raison pour laquelle un énoncé avec *me* qui suit un énoncé avec parcours sans issue s'entend comme une seconde occurrence d'un des éléments de la *classe des possibles* dans le texte qui précède ; l'énoncé en cours ne peut s'interpréter que par rapport au texte qui précède : il est *autre et pareil* en même temps en ce sens qu'il est singularisé et reconnu comme composante de la classe des possible précédemment construite.

2.2.5.2.1.4. La construction de type $C_0+me+SV+C_2$

Dans ce type de construction, *me* est d'une part postposé au C_0 et préposé d'autre part au SV de l'énoncé comme dans (105) :

(105)

a.

à mé zīnd-ø-à bé

3SG *me* être_{+ACC.}+ASS. là-bas

Lui aussi y était.

b.

à mé wá-ø-à ráagǎ

3SG me venir_{+ACC.}_{+ASS.} foire

Lui aussi est venu à la foire.

Pour identifier les opérandes de *me* dans ce type de construction, considérons les textes de contextualisation d'une part et, d'autre part, les tests de déplacement et de suppression.

Contextualisation de (105a)

L'on recherche, dans un groupe d'enfants, l'identité de ceux qui ont posé des actes peu recommandables. Paul cite des noms. C'est alors que Tambi qui a vu Paul poser ces actes en association avec les personnes citées, prend la parole pour dire que Paul, *lui aussi*, fait partie de ceux qui ont posé les actes en question.

Contextualisation de (105b)

Deux personnes se trouvent à la foire. Une des deux personnes parle d'une troisième personne. Son interlocuteur aperçoit cette tierce personne dont la présence à la foire est **inattendue**. Il prend alors la parole et signifie à son interlocuteur que cette personne est, tout comme eux, à la foire.

Test de déplacement

En considérant (105) et en repositionnant *me* en position finale, l'on obtient (106) qui suit :

(106)

a.

à zínd-ø-à bé mé
3SG être_{+ACC.+ASS.} là-bas *me*

Il y était aussi.

b.

à wá-ø-là ráagá mé
3SG venir_{+ACC.+ASS.} foire *me*

Il est venu à la foire en plus.

Test de suppression

En considérant toujours (105), et en supprimant *me*, l'on obtient (107) :

(107)

a.

à zínd-ø-à bé
3SG être_{+ACC.+ASS.} là-bas

Il y était.

b.

à wá-ø-là ráagá
3SG venir_{+ACC.+ASS.} foire

Il est venu à la foire.

Observations

- Dans (106), le cotexte gauche de *me* est le C_1 ;
- *me* est en fin d'énoncé dans (106) ;
- les tests de déplacement opérés révèlent qu'il y a "ajout" d'un élément, le C_0 en l'occurrence, à un ensemble d'autres C_0 ayant fait l'objet d'une mention dans un texte antérieur. L'on remarquera que dans (105), l'enjeu est "d'ajouter" un C_0 à un ou plusieurs autres C_0 mentionnés dans un texte antérieur ;
- les tests de suppression opérés révèlent qu'il y a absence de toute idée "d'ajout" d'éléments à un ensemble d'autres éléments préalablement mentionnés. Ceci confirme bien que c'est l'occurrence de *me* dans chacun des énoncés dans (106) qui porte l'idée "d'ajout" ;
- *me* porte un ton H dans les énoncés de (105) et de (106).

Analyse

D'une part, la comparaison entre (105a) et (106a) et, d'autre part, la comparaison entre (105b) et (106b) permettent de relever que le travail de *me* dans (105) porte sur "l'ajout" du C_0 à un ou plusieurs autres C_0

appartenant à un texte antérieur. Dans (106), le travail de *me* porte au contraire sur l'ajout du C_1 de l'énoncé en cours au C_1 du texte antérieur.

Chacun des énoncés dans (105) et (106) fait l'objet d'un repérage spatio-temporel distinct de celui de l'énoncé antérieur comportant le C_0 ou le C_1 auquel l'on "ajoute" le C_0 ou le C_1 selon le cas. Il s'ensuit donc une discontinuité entre l'occurrence du C_x de l'énoncé en cours et celle du C_x du texte antérieur alors que l'on veut les représenter comme n'allant pas l'un sans l'autre. C'est justement *me* qui permet de translater, c'est-à-dire de repérer le second terme par rapport au repère origine Sit_{01} du texte antérieur. Les deux termes deviennent congruents et se définissent mutuellement. L'occurrence du ton H, qui est prévisible du reste, marque l'opération de décrochage du second terme par rapport au repère origine de l'énoncé en cours. Cette opération de décrochage précède l'opération de translation.

*2.2.5.2.1.5. Les constructions à multiples occurrences de **me***

2.2.5.2.1.5.1. La construction de type $C_0+SV+me+me$

Dans ce type de construction, il y a double occurrence de *me*. La seconde occurrence de *me* est postposée à la première qui, elle, est suffixée au SV. Un C_1 , c'est-à-dire un argument objet de type anaphorique peut être incorporé dans le SV.

Illustration :

(108)

a.

à rík-ø-**b**-là-mé mé

3SG prendre₊ACC.₊ArgAN.₊ASS.₊me me

*Il **les** a pris en plus.*

b.

à tót-t-à-mé mé

3SG concevoir₊INAC.₊ASS.₊me me

Elle débute une grossesse en plus.

Contextualisation de (108a)

Dans un texte antérieur noté e_1 , Adeline est sollicitée par César pour valider un ou plusieurs éléments de la classe des événements possibles *accomplis par X à propos de Y* en lui posant une question du type « *qu'est-ce que X a fait de Y ?* » Adeline commence à énumérer les éléments validés puis, pour une raison ou une autre, s'arrête. Après avoir marqué ce temps d'arrêt, Adeline énumère d'autres éléments qu'elle "ajoute" aux éléments qu'elle a précédemment cités.

Contextualisation de (108b)

Dans un texte noté e_1 , Antoine est sollicité par Bernard pour valider un ou plusieurs éléments de la classe des événements possibles *qui*

adviennent à Pauline en lui posant une question du type « qu'est-ce qui se passe du côté de chez Pauline en ce moment ? »

Dans un énoncé e_2 , Antoine répond à Bernard en énumérant une suite d'événements qui font l'actualité chez Pauline puis s'arrête entre temps. Quelques instants plus tard, Antoine se rend compte qu'il a omis un événement. Dans un énoncé e_3 , c'est-à-dire (108b), Antoine "ajoute" un autre événement à la première série mentionnée dans l'énoncé e_2 qui précède.

Observations

Il y a double occurrence de *me* dans (108a) et (108b) et il y a un double enjeu dans ces deux énoncés :

- offrir une issue au parcours (question) opéré dans le texte antérieur ;
- opérer un "ajout" d'événement(s) à un ou plusieurs autres événements énumérés précédemment ;

Pour confirmer notre propos, considérons à nouveau (108) ci-dessus et procédons à la suppression de la seconde occurrence de *me*. L'on obtient alors (109) :

(109)

a.

à rík-k-þ-là-mé

3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊ArgAN.₊ASS.₊me

Il les a pris.

b.

à tót-t-à-mé

3SG concevoir₊INAC.₊ASS.₊me

Elle débute une grossesse.

En comparant les traductions françaises de (109a) et de (109b) à celles de (108a) et (108b), l'on remarque que la suppression du second *me* dans les deux premiers énoncés a pour conséquence la suppression de l'idée "d'ajout" d'un événement à un ensemble d'événements énumérés antérieurement. Cette idée d'ajout est pourtant centrale dans (108).

En revanche, l'idée qui reste est celle de *congruence* entre l'occurrence de la notion de procès dans l'énoncé en cours et l'occurrence de *la classe des possibles* dont la trace est l'interrogatif dans le texte antérieur. C'est le marqueur *me* suffixé au SV qui, en tant que trace de l'opération de translation, est à la base de cette relation de *congruence* entre texte ou partie du texte en cours avec tout ou partie du texte antérieur.

Le test de suppression fournit la preuve qu'il existe une corrélation entre l'idée "d'ajout" et le marqueur *me*. Le nombre d'occurrences de *me*

est proportionnel au nombre de translations opérées dans un énoncé donné.

Quant au ton H sur *me*, il marque le décrochage du second terme par rapport à son repère origine. Cette opération constitue un préalable à la translation d'un terme pour lui donner un nouveau localisateur qui se trouve être déjà le site d'un autre terme.

2.2.5.2.1.5.2. La construction à *n* occurrences de *me*

Dans ce type de construction, l'on a une suite de plusieurs propositions. Le marqueur *me* est suffixé au verbe de chaque proposition. Ces propositions sont les éléments constitutifs d'un même ensemble ; la trace de la construction de cet ensemble est située dans un texte antérieur.

Illustration :

(110)

a.

Àd á Kók yáa ní rík-d téedo !

DEICT. DET. Koka INTENS. REL. prendre₊INA. choses

Quel abus d'excitants chez Koka !

b₁

ráam à yúu-d-à-mé,

bière il boire₊INAC.₊ASS.₊me

il boit,

b₂

gúurè à wááb-d-à-mé,

cola il croquer₊INAC.₊ASS.₊me

il mange la cola et...

b₃

tàbà à rít-t-à-mé.

tabac il manger₊INAC.₊ASS.₊me

il chique du tabac.

Contextualisation de (110b)

Deux interlocuteurs parlent d'une personne prénommée Kuka. Un des interlocuteurs produit (110a) pour souligner le fait que Kuka abuse d'excitants. Il enchaîne avec (110b) pour illustrer son propos.

Observations

- Il y a trois propositions et trois occurrences de *me* ;
- *me* est suffixé au verbe dans chacune des trois dernières propositions de (110) ; la première proposition ne comporte aucune occurrence de *me* ;
- (110a) contient un intensifieur⁵⁰ (*yaa*) ;

⁵⁰ L'intensifieur, en fonction de certaines propriétés de son opérande, peut avoir soit une pondération qualitative, soit une pondération quantitative.

- (110b) constitue l'énumération de la multitude d'excitants que Kuka consomme à lui tout seul.

Analyse

L'enjeu dans (110b) est d'énumération les éléments constitutifs de la classe des abus évoqués dans l'énoncé (110a) qui précède. L'énoncé (110a) sert par conséquent de contexte aux énoncés dans (110b). Chaque proposition est une occurrence distinguée de la classe des abus mentionnée mais non discrétisée dans le texte antérieur. Autrement dit, chacune de ses trois propositions constitue une occurrence d'abus d'un excitant appartenant à la classe des multiples abus dont il est question dans le texte qui précède ; d'où le pluriel *teedo* et l'impossibilité d'avoir le singulier *teogo*. En effet, on ne peut pas dire qu'il y a plusieurs types d'abus et n'en citer qu'un seul comme le montre le test de substitution qui suit.

Considérons (110) et substituons la marque du pluriel (-d-) du nominal *teedo* dans (110a) par celle du singulier (-g-). Nous obtenons une séquence comme dans (111) :

(111)

*Àd á Kúk yáa ní rík-d- téogo !

DEIC. DET. Kuka INTENS. REL. prendre₊INAC. chose

La substitution de *-d-* par *-g-* opérée dans le nominal élimine toute

notion de multiplicité d'éléments à énumérer dans (111) si bien que l'utilisation de l'intensifieur devient incongrue. Ce test met au jour deux faits :

- la relation entre la pluralisation et l'intensifieur du pluriel (cf. 110a) ;
- la relation entre la pluralisation et l'énumération dans l'énoncé (cf.110b).

Il s'ensuit alors que (110b₁), (110b₂) et (110b₃) sont les éléments constitutifs de la classe des abus construite dans (110a). L'occurrence de *me* opère le repérage successif de chacun des trois derniers événements par rapport au repère origine du texte qui leur est antérieur. Le ton H sur chaque occurrence de *me* permet d'opérer au préalable le décrochage des trois derniers événements par rapport à leur repère origine. C'est à cette seule condition que leur repérage par rapport au repère origine de (110a) est possible. Puisque (110b₁), (110b₂) et (110b₃) sont repérés par rapport au repère origine de (110a), ils sont congruents les uns par rapport aux autres *modulo* le repère origine de l'énoncé (110a).

2.2.5.2.1.6. La construction de type $C_0+SV+me$

Dans ce type de construction, *me* est suffixé au SV et se trouve en fin d'énoncé comme dans (112). Ce type de construction a déjà été abordé

partiellement plus haut, notamment dans l'exemple (109b) à la page 278.

Nous revenons sur ce type de construction de façon spécifique.

(112)

à rík-k-ø-à-mé

3SG prendre₊QUANT.₊ACC.₊ASS.₊DECRO.₊me

♣ *Il a pris.*

Contextualisation de (112)

Andrée, avant de rejoindre la cuisine, demande à son fils Gaston de ramasser un livre qui traîne au salon. Quelque temps après, sans savoir que Gaston a entre-temps ramassé et rangé le livre, Andrée, depuis la cuisine, pose la question suivante à Gaston : « *Gaston, as-tu ramassé le livre ?* » C'est alors que Jacques, qui a vu Gaston ramasser et ranger le livre, intervient en produisant (112) en guise de réponse à la question d'Andrée. Jacques notifie par là que Gaston a déjà ramassé et rangé le livre en question.

Relevé des observables

- Le verbe dans (112) n'a pas de complément spécifique ;
- *me* est suffixé au SV et se trouve en fin d'énoncé ;
- (112) est la réponse à la question posée antérieurement.

Cette réponse va dans le sens des attentes de l'interlocuteur de par le fait que l'événement attendu (*ramasser le livre*) est l'événement advenu.

Analyse

Le test d'insertion (cf. (76), page 213) a prouvé que le terme immédiatement à gauche du marqueur *me* constitue l'un de ses deux opérands. Le verbe dans (112) est donc un opérande de *me*.

Pour identifier le second opérande de *me*, considérons dans un premier temps l'avant dernier point du relevé des observables qui stipule que (112) est une réponse à une question posée antérieurement. Ceci amène à poser que (112), en tant qu'événement, est une autre occurrence de la *classe des possibles* dont la trace est l'interrogatif dans le texte antérieur. L'occurrence de *me* opère la translation ou repérage de l'événement (la relation prédicative d'un énoncé en cours) par rapport au repère origine Sit_{01} d'un texte antérieur. Sit_{01} devient le repère commun au texte antérieur et à la relation prédicative de l'énoncé en cours. Les deux termes ou textes deviennent alors congruents.

Le ton H sur *me*, comme l'on peut s'y attendre, marque l'opération de décrochage de la relation prédicative par rapport à son propre repère origine (Sit_0). Le marqueur *me* de l'opération de translation s'articule au marqueur tonal H de l'opération de décrochage pour constituer

l'algorithme de la relation de congruence. La relation de congruence est un cas particulier de symétrisation.

Il est à noter qu'il est des énoncés dans lesquels la congruence générée par l'algorithme $\overline{H+me}$ met en jeu des termes dont l'un est l'inverse de l'autre. C'est le cas d'un énoncé comme (113) :

(113)

m̃ rít-t-à-mé

1SG manger₊INAC.₊ASS.₊DECRO.₊me

Tu m'excuses ; je suis en train de manger.

Contextualisation de (113)

Andréa hèle Gaston depuis la cuisine où elle se trouve et lui demande de venir. Gaston, qui se trouve alors dans le jardin, répond en formulant (113). Il notifie ainsi à Andréa qu'il est en train de manger.

Étant donné qu'il n'y a pas de question posée par Andréa, l'énoncé (113) ne peut être considéré comme une occurrence représentative d'une *classe de possibles* construite antérieurement. Par ailleurs, la réaction de Gaston que représente (113) ne rencontre pas l'attente d'Andréa. Bien au contraire, cet énoncé s'interprète comme un refus d'accéder à la requête d'Andréa. Ceci est le fait d'une opération d'inversion : au lieu de valider P, c'est-à-dire <venir/aller à la cuisine>, Gaston valide \bar{P} (non-P/autre que P). À cette opération d'inversion se superposent les opérations de

translation et décrochage dont *me* et H sont les traces respectives dans (113); l'on a alors l'algorithme suivant : $\overline{P + H + me}$. L'opération de décrochage et l'opération de translation établissent une relation de congruence entre le texte d'Andréa et le texte de Gaston. Seulement, chaque texte est l'inverse de l'autre, d'où le fait que (113) soit appréhendé comme un refus de la part de Gaston d'accéder à la demande d'Andréa.

2.2.5.2.2. Définition de la forme schématique de *me*

La forme *me* du mooré est la trace d'une opération de *translation*. Cette opération de translation, qui revient à assigner un même repère origine à deux objets, génère un effet de *congruence* entre ces objets. Autrement dit, la *translation* consiste à repérer un terme/texte par rapport au repère origine d'un autre terme/texte. Ces deux termes ou textes doivent avoir à l'origine des positions distinctes dans l'espace et non dans un plan.

Le fait que la *translation* consiste à repérer un second terme par rapport au repère origine d'un premier terme explique la systématisme de la cooccurrence de *me* et du ton H : un terme translaté doit avoir une relation de rupture par rapport à son propre repère origine. Ainsi, les deux opérations de *décrochage* et de *translation* s'articulent de façon ordonnée pour constituer *l'algorithme* de la *congruence*.

2.2.5.2.3. De la forme schématique aux valeurs locales de *me*

Les différentes valeurs de *me* relevées dans notre corpus sont :

- *aussi/également* ;
- *en plus* ;
- *translation pure*

2.2.5.2.3.1. De la translation à la valeur « *aussi* »

Cette valeur, qui se traduit aussi par *également*, se rencontre dans les constructions avec une seule occurrence de *me* postposé à un terme non verbal comme dans l'exemple (100b). Que ce terme soit un argument de type C_1 ou de type C_0 , *me* opère le repérage de celui-ci par rapport à un repère origine d'un texte antérieur. Le résultat de cette translation est une relation de congruence entre les termes en jeu.

2.2.5.2.3.2. De la translation à la valeur « *en plus* »

Cette valeur se rencontre dans les constructions avec deux occurrences consécutives de *me* : la seconde occurrence est immédiatement postposée à une première occurrence qui, elle-même, est suffixée au verbe de l'énoncé comme dans (108) plus haut. La valeur « *en plus* » est une traduction de la seconde occurrence de *me* qui opère le repérage de la relation prédicative en cours par rapport au repère origine de la relation prédicative d'un énoncé antérieur. Les deux relations prédicatives

deviennent congruentes et cette congruence se traduit par une "addition" d'événements en terme d'interprétation.

2.2.5.2.3.3. De la translation pure

Cette valeur se rencontre dans les constructions avec une seule occurrence de la forme *me* suffixée au verbe et placé en fin d'énoncé comme dans (109), (110b) et (113). L'occurrence de *me* assigne à la relation prédicative soit le repère origine d'une autre relation prédicative, voire une série de relations prédicatives repérées antérieurement, soit un repère constitutif de type déictique ou préconstruit auquel est translaté un événement.

Dans les cas où la/les relation(s) prédicative(s) de l'énoncé en cours constituent d'autres occurrences d'une *classe de possibles* construite antérieurement, il y a un effet d'insistance causé par l'itération.

Dans les cas où une relation prédicative est repérée situationnellement à l'aide ou non d'un déictique, cet événement est translaté par rapport au repère constitutif et devient l'événement par excellence, l'exclusivité comme dans (114) :

(114)

- a. Ràagá kèemé. *Dis, qu'est-ce qu'il y a du monde à la foire !*
- b. Ráamá yúumé. *La bière s'est bien vendu aujourd'hui, dis !*

2.2.5.2.4. *Décrochage et translation*

L'opération de translation d'un terme par rapport au repère origine d'un terme contenu dans un texte antérieur nécessite au préalable le décrochage du terme à traduire par rapport à son propre repère origine. Ce terme est invariablement l'élément immédiatement à gauche de *me* dans l'énoncé en cours. C'est le ton H sur *me* qui marque le décrochage de ce terme par rapport à son repère origine pendant que *me* marque l'opération de translation proprement dite.

L'opération de décrochage et l'opération de translation s'articulent ainsi pour construire la *mise en congruence*, justifiant ainsi la cooccurrence systématique de *me* et du ton H. La congruence est un cas particulier de symétrisation pouvant produire deux effets :

- (1) un effet *d'équivalence* lorsque les occurrences en jeu sont celles de deux notions ou contenus propositionnels différents ;
- (2) un effet *d'insistance* lorsque les occurrences en jeu sont celles de la même notion ou contenu propositionnel. Autrement dit, une même notion est associée à des positions différentes dans l'espace. Il y a récurrence ou itération puisqu'une même valeur est projetée dans des espaces-temps différents.

C'est cette itération ou massification de la valeur qui vaut à *me* le statut de particule d'insistance que lui donnent MANESSY (*op. cit.*) et Norbert NIKIÈMA (*op.cit.*).

2.2.5.2.5. Conclusion sur le marqueur *me*

La cooccurrence des unités morphologiques *la* et *me*, même si elle n'est pas toujours observée, nous a conduit à considérer que la définition de l'opération dont *la* est le marqueur est un préalable à l'étude proprement dite du marqueur *me*.

C'est ainsi que l'unité morphologique *la*, après une analyse systématique de ses emplois, a été définie comme la trace d'une opération de mise en concomitance. Cette mise en concomitance consiste à situer soit un seul terme sur un plan pour avoir une relation d'auto-concomitance, soit à localiser au moins deux termes dans un plan pour construire leur concomitance. Cette définition rend compte de toutes les valeurs locales liées aux emplois de *la*, y compris son emploi dans l'assertion.

Quant au ton H que peut porter ce marqueur, il est la trace de l'opération de décrochage qui est une condition nécessaire pour opérer la translation. Le ton B a été par ailleurs défini comme le ton par défaut, c'est-à-dire le ton qui est associé à toute unité morphologique qui en est dépourvue au niveau sous-jacent.

Au regard de toutes ces données de l'analyse, l'on conclut qu'il n'y a pas de cas d'homonymie : il n'existe pas une unité morphologique *là* qui s'oppose fondamentalement à une autre unité morphologique *lá* en mooré.

Pour ce qui est du marqueur *me* qui nous intéresse ici, il est défini après analyse comme la trace de l'opération de translation consistant à repérer un terme de l'énoncé en cours par rapport au repère origine d'un texte antérieur. Cette opération de translation rend les deux termes congruents. La définition de *me* comme opérateur de translation permet de rendre compte de ses différentes valeurs quelle que soit sa distribution syntaxique (suffixé ou postposé au verbe ou à tout terme en mooré). Il n'y a pas lieu dans ce cas de distinguer plusieurs unités morphologiques *me*. Le ton H que porte invariablement ce marqueur est la trace de l'opération de décrochage du terme à translater par rapport à son propre repère origine.

Il faut souligner au passage l'unité fonctionnelle du ton H. En effet, dans tous les cas étudiés (*ti*, *la*, *me* et formes verbales), le ton H marque invariablement l'opération de décrochage. Par ailleurs, le fait que nous n'ayons pas relevé une seule occurrence de *me* portant un ton B conforte la thèse que *me* est la trace de l'opération de translation : un objet translaté est toujours décroché de son site originel et repéré par rapport à un nouveau site.

CONCLUSION GÉNÉRALE

- Quelles sont les fonctions respectives des unités morphologiques *tu* et *me* ?
- Les tons que portent les unités morphologiques *tu* et *me* leur sont-ils intrinsèques ou sont-ils eux aussi des unités morphologiques à part entière ?
- Peut-on ramener la multitude de valeurs interprétatives de chacune de ces deux formes à un invariant et inversement ?

Si ces questions ont servi à délimiter l'objectif de notre travail, c'est ici le lieu de noter qu'elles ont aussi servi d'entrée à l'étude des marqueurs *tu* et *me*, notamment dans la construction des hypothèses.

Dans notre entreprise d'apporter des réponses à ces questions, nous avons mis au jour l'autonomie des tons par rapport aux unités segmentales qui peuvent les porter : le ton B que peut porter le marqueur *tu* est le ton par défaut du mooré, c'est-à-dire le ton qui est associé à toute unité morphologique qui en est dépourvue au niveau sous-jacent. Quant au ton H que peut porter *tu* et que porte de façon systématique le marqueur *me* dans notre corpus, il est la trace de l'opération de décrochage. Le décrochage permet diverses modalisations : le subjonctif, le conditionnel, le discours rapporté, la causation, la visée et l'intentionnalité.

Après avoir identifié le ton H comme la trace de l'opération de décrochage et le ton B comme le ton par défaut du mooré, il restait le mode d'approche de la suite *la₊me* à définir. En effet, puisque *me* est très souvent en cooccurrence avec *la*, pas toujours cependant, nous avons étudié cette dernière forme et l'avons définie comme la trace de l'opération de concomitance. La concomitance est l'état dans lequel un ou plusieurs éléments sont localisés dans un même espace-temps ou plan. Les analyses respectives de H, B et *la* nous ont permis d'isoler, dans une entreprise de désintrication, les formes *tu* et *me* et seulement elles. Cette entreprise de désintrication a pour but d'éviter autant que faire se peut, de traiter de plusieurs formes tout en croyant analyser une seule. Pour définir les formes schématiques de ces deux unités morphologiques, nous avons eu à la fois recours à leurs différents emplois dans des énoncés et à des manipulations sur les données : substitution, déplacement, ajout, suppression et constructions expérimentales.

Au terme de notre analyse, nous avons défini *tu* comme étant la trace d'une opération de dissociation⁵¹. En fonction de son interaction avec ses opérandes, la dissociation s'appréhende :

- soit en terme de *déplacement* lorsque les opérandes sont des instances subjectives ;
- soit en terme de *décalage* lorsque les opérandes sont

⁵¹ La dissociation s'entend ici à la fois comme un processus (opérer une césure) ou la prise en compte ou lecture d'un hiatus préexistant.

des instances temporelles ;

- en terme de *consécution* lorsque les opérandes sont des événements (propositions).

Quant à la forme *me*, nous l'avons définie comme la trace de l'opération de translation. La tendance à la cooccurrence de *me* et de *la* dans les énoncés assertifs s'explique par le fait que l'assertion est le mode par défaut, c'est-à-dire la modalisation la plus usitée en mooré et sans doute dans toute langue naturelle.

L'argument de l'incompatibilité de *me* suffixé au verbe avec la négation qui sert de justificatif à la distinction entre une forme *me* suffixée au verbe et une forme *me* toujours postposée au pronom ou au nom est infirmé par les données du mooré. Il n'y a donc pas lieu de distinguer, comme le suggère notamment PETERSON, deux unités morphologiques distinctes. En effet, l'on peut avoir un énoncé tel (114) où il y a négation et occurrence du *me* suffixé :

- (114)
- | | | | |
|-----|------|-------------------------------------|---|
| à | ká | wáamé !? | <i>Tu veux dire qu'il n'est pas venu !?</i> |
| 3SG | NEG. | venir ₊ ASS ₊ | <i>me</i> |

Pour valider ces deux définitions de *tu* et de *me*, nous les avons redéployées dans la reconstruction de leurs valeurs locales recensées dans les différents énoncés.

Par ailleurs, nous nous sommes aperçu qu'un énoncé est toujours le lieu où un opérateur est mis en relation avec d'autres marqueurs pour engendrer une valeur locale. Ce qui amène à dire qu'il existe une relation asymétrique entre opérateur et opération. En effet, pour réaliser une opération, il faut avoir au moins un opérateur et un opérande. C'est l'effet de la réfraction des propriétés de l'opérateur sur l'opérande et la capacité de l'opérande à pondérer certaines propriétés de l'opérateur qui sont appréhendés en *interprétation-compréhension*. Les opérandes et les opérateurs se révèlent alors comme des objets discrets.

Nous avons également noté que les opérations s'ordonnent entre elles pour constituer des algorithmes. Un algorithme est une suite finie d'opérateurs. L'intitulé de notre thèse s'explique d'une part de par le caractère ordonné des opérations dont les unités morpho-lexicales sont les traces et, d'autre part, par le fait que les marqueurs *tu*, *la* et *me* étudiés ici se définissent comme les traces des opérations fondamentales de la *dissociation* et de la *symétrisation*.

Au moment où nous bouclons le présent travail, nous avons la conviction qu'au moins trois champs d'investigation énumérés sans rapport de hiérarchie s'entrouvrent devant nous :

- (1) l'étude de la nature et de la source des opérateurs ; c'est ce champ que CULIOLI appelle niveau I⁵², c'est-à-dire le niveau du langage ou niveau des notions et des opérations mentales⁵³;
- (2) la manière dont les propriétés des opérateurs et celles des opérands interagissent et sont traitées en termes de calculs et de transfert d'informations ;
- (3) la relation entre structure du cerveau humain, modalisation langagière (prosodie et opérations logiques), conceptualisation et domaine notionnel ;
- (4) l'extention de l'étude du marqueur *me* par la prise en considération des emplois de ce marqueur dans des parlars

⁵² « Si l'on part du principe théorique, exposé ailleurs, qu'il existe trois niveaux de représentation (niveau I, langage [notions ; opérations] ; niveau II, langues [agencements de marqueurs] ; niveau III, métalinguistique), on posera que les unités de niveau II sont des marqueurs d'opérations de niveau I (niveau auquel nous n'avons pas accès, autrement que par ces traces que sont les marqueurs). Le travail métalinguistique consistera à reconstruire les opérations et les chaînes d'opérations dont telle forme empirique est le marqueur. »

(Culioli 2000, T.1 : 129).

⁵³ « Les notions sont des représentations inaccessibles en tant que telles, mais que nous appréhendons à travers ces traces matérielles que sont les textes [...] Ces traces textuelles nous fournissent le second niveau [...], donc des représentations de niveau II ; celles-ci peuvent être décrites comme des agencements de marqueurs, où *agencement* indique que l'on n'a pas affaire à des formes quelconques (il existe des règles de bonne formation), tandis que le terme *marqueur* renvoie à l'indication perceptible d'opérations mentales, qui font passer du niveau I, dont nous n'avons que la trace, au niveau II qui est précisément le lieu où s'agencent les traces sous forme d'énoncés. »

(Culioli 1999, T.2 : 162).

non centraux du mooré, notamment le *jooré* et le *yaandé*. Nous entendons par parlars non centraux des variantes géographiques du mooré qui ne sont pas intelligibles de façon transversale par le grand ensemble des locuteurs du mooré⁵⁴. Norbert NIKIÈMA (1989a) aborde cet aspect en relèvant des emplois dialectaux de *me* dans les énoncés injonctifs.

⁵⁴ À l'inverse, les parlars centraux sont compris par le grand ensemble des locuteurs du mooré.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDRE G. (1953) – *La langue mörè*, Dakar, INFAN n°34.
- BALIMA P. (1997) – *Le mooré s'écrit*, Ouagadougou, Promo-langues.
- BRUTER C.P. (2000) – *Géométrie et Physique : Invariance, symétrie et stabilité*, <http://arpam.free.fr/geometrie%20&%20physique.html>.
- CANU G. (1973) – *Description synchronique de la langue mò:rè (Dialecte de Ouagadougou)*, Documents linguistiques, XLV, Abidjan, Université d'Abidjan.
- CARON B. (2000) – *Assertion et préconstruit : topicalisation et focalisation dans les langues africaines*, <http://llacan.vjf.cnrs.fr/fichiers/Caron/Caron-AssertionPrec.pdf>
- CULIOLI A. et al. (1981) – *Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques : Les catégories grammaticales et le problème de la description de langues peu étudiées*, Collection ERA 642, numéro spécial, Paris, Université Paris 7.
- CULIOLI A. (1985) – *Notes du séminaire de DEA (1983-1984)*, Poitiers, Université Paris VII.
- CULIOLI A. (1992) – « Ouvertures », In *La théorie d'Antoine Culioli : Ouvertures et incidences*, Paris, Ophrys, pp.3-16.
- CULIOLI A. (1999a) – *Pour une linguistique de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Collection HDL, Paris, Ophrys.
- CULIOLI A. (1999b) – *Pour une linguistique de l'énonciation : Domaine notionnel*, Tome 3, Collection HDL, Paris, Ophrys.
- CULIOLI A. (2000) – *Pour une linguistique de l'énonciation : Opérations et représentations*, Tome 1, Collection HDL, Paris, Ophrys.
- CULIOLI A. (2002) – *Variations sur la linguistique*, Klincksieck.
- DELPLANQUE A. (1986) – *La langue dagara : Essai de sémiologie linguistique*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris VII.
- FRANCKEL J.J. (1989) – *Etudes de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève-Paris, Droz.
- FRANCKEL J.J. et LEBAUD D. (1990) – *Les figures du sujet : A propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*, Paris, Ophrys.

- FROGER F. (1910) – *Etude sur la langue des Mossi (Boucle du Niger)*, Paris, Ernest Leroux.
- GREENBERG J.H. (1963) – *The Languages of Africa*, Bloomington, Indiana University Press.
- GROUSSIÉRE M.L. et RIVIÈRE C. (1996) – *Les mots de la linguistique : lexique de linguistique énonciative*, Paris, Ophrys.
- HALL J. F. et HALL C. (1949) – *Dictionary and Practical Notes : Mossi-English Languages*, Ouahigouya, Mission des Assemblées de Dieu.
- Institut National de la Statistique et de la Démographie (1991) – *Recensement général de la population : Burkina Faso 1985*, Volume I, Ouagadougou, INSD.
- KABORÉ R. (1985) – *Essai d'analyse de la langue mooré (parler de Wàogôgò : Ouagadougou)*, Collection ERA 642, Paris, Université de Paris VII.
- KABORÉ et al. (1998) – « Réflexions sur la négation dans quelques langues africaines », In *Les langues d'Afrique subsaharienne*, Faits de Langues n°11-12, Paris, Ophrys, pp. 467-490.
- KAYE. J. et al. (1990) – « Constituent Structure and Government in Phonology », In *Phonology n°7*, Vol. 2, Cambridge University Press, pp. 193-231.
- KENTOWICZ M. et al. (1988) – « Tone polarity in two gur languages », In *Studies in the Linguistic Sciences 18 : 1*, Urbana-Champaign, SLS, pp. 77-103.
- KINDA J. (1983) – *Dynamique des tons et intonations en mooré*, Thèse de 3^e cycle, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III).
- KOURAOGO P. (1976) – *Serial verb constructions and some aspects of Mooré grammar : towards a case grammar solution for serialization*, M.A. thesis, Tampa, University of South Florida.
- MALGOUBRI P. (1988) – *Recherche sur la variation dialectale en mooré : Essai dialectométrique*, Thèse de 3^e cycle, Université de Nice.
- MANESSY G. (1963) – « Les particules affirmatives post-verbales dans le groupe voltaïque », In *Bulletin de l'IFAN*, Tome XXV, Série B, n°1-2, Dakar, IFAN, pp. 107-124.
- NIKIÈMA E. (1984) – *Traitement dimensionnel de quelques données de la phonologie du mooré (parler de la région de Ouagadougou)*, Mémoire de maîtrise, Ouagadougou, Université de Ouagadougou.
- NIKIÈMA E. (2000) – « Les propriétés syllabiques du mooré : Une ébauche

- d'analyse », In *Mélanges en l'honneur du Professeur Bakary COULIBALY*, Cahiers du CERLESHS, 2^e numéro spécial, Ouagadougou, CERLESHS, pp. 239-269.
- NIKIÈMA N. (1976) – *On the linguistic bases of Moore orthography*, Thèse de Ph.D., Université d'Indiana à Bloomington, University microfilms International, Ann Arbor.
- NIKIÈMA N. (1989a) – « Du non cumul des fonctions classificatoires et quantificatives dans les suffixes nominaux du mooré », *Journal of West African Languages XIX*, 2, pp. 93-124.
- NIKIÈMA N. (1989b) – *Essai d'analyse de la marque de la déclaration affirmative en mooré*, Science et Technique, Vol. XIX, n°2, Ouagadougou, CNRST.
- NIKIÈMA N. (1998) – « Les alternances consonantiques en mooré », In *Les langues d'Afrique subsaharienne*, Collection Faits de Langues n°11-12, Ophrys, pp 491-501.
- NIKIÈMA N. et KINDA J. (1997) – *Dictionnaire orthographique du mooré*, Ouagadougou, SOGIF.
- PAILLARD D. (1992) – « Repérage : construction et spécification », In *La théorie d'Antoine Culioli : Ouvertures et incidences*, Paris, Ophrys, pp. 75-88.
- PETERSON T. H. (1971) – *Moore Structure : a Generative Analysis of the Tonal System and Aspects of the Syntax*. Thèse de Ph.D., University of California at Los Angeles, University microfilms International, Ann Arbor.
- PULLEYBLANK D. (1986) – *Tone in Lexical Phonology*, Dordrecht, Reidel.
- RANZINI C. (1988) – *Les tons en mooré (Présentation générale)*, Ouagadougou, Centre d'étude de mooré de Guiloungou.
- SIVARDIERE J. (2004) – *Description de la symétrie. Des groupes de symétrie aux structures fractales*, Collection Grenoble Sciences, EDP Sciences.
- SOCQUET (1952) – *Manuel-grammaire mossi*, IFAN n°34, Dakar, IFAN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
0.1. Problématique, hypothèse et objectifs	2
0.2. Méthodologie et cadre théorique	4
0.3. Aperçu sur la langue mooré	9
0.3.1. Classification linguistique, localisation, dialectes.....	9
0.3.2. La recherche sur la langue mooré	10
0.3.3. L'orthographe du mooré	11
0.3.4. Utilisations de la langue mooré	12
0.3.4.1. Utilisation dans les médias	12
0.3.4.2. Utilisation dans l'éducation.....	13
0.3.5. Eléments de phonologie.....	14
0.3.5.1. Les systèmes consonantique et vocalique du mooré	14
0.3.5.2. Les gradins phonologiques	16
0.3.5.2.1. Le gradin consonantique.....	16
0.3.5.2.2. Le gradin vocalique	18
0.3.5.2.3. Les tons du mooré	20
0.3.6. Eléments de morphologie : structure des constituants syntaxiques.....	21
0.3.6.1. Structure du constituant syntaxique nominal	22
0.3.6.2. Structure du constituant syntaxique verbal.....	22
0.3.6.3. Radicaux et bases.....	23
0.3.6.4. La structure du radical	24
0.3.7. Le système verbal.....	28
0.3.7.1. Le système aspectuel	28
0.3.7.2. Le système temporel	29
0.3.7.3. Eléments du système modal.....	30
0.3.7.3.1. L'assertion.....	30
0.3.7.3.2. L'injonctif.....	31
0.3.7.3.3. Le conditionnel.....	40
CHAPITRE 1 : Le marqueur <i>tt</i>	42
1.1. Aperçu sur des traitements antérieurs du marqueur <i>tt</i>	44
1.2. Approche du fonctionnement de <i>tt</i>	52
1.2.1. Hypothèses, prédictions et objectifs	52
1.2.1.1. Hypothèses	52
1.2.1.2. Prédictions	53
1.2.1.3. Objectifs	54
1.2.2. Du statut verbal de <i>tt</i> et de quelques phénomènes prosodiques autour de <i>tt</i>	55
1.2.2.1. Existe-t-il un verbe <i>tt</i> ?	55
1.2.2.2. De quelques phénomènes prosodiques autour de <i>tt</i>	56
1.2.2.2.1. L'enclise.....	57
1.2.2.2.2. L'alternance tonale sur <i>tt</i>	58
1.2.3. Du statut de B et H	61

1.2.3.1. Relevé de faits directement observables.....	63
1.2.3.2. Relevé de faits liés à l'énonciation	64
1.2.3.2.1. Contextualisation de (20) et (21).....	65
1.2.3.2.2. Relevé des caractéristiques remarquables des emplois de B et H	79
1.2.4. Caractérisation fonctionnelle de t dans les différents types de construction.....	85
1.2.4.1. La construction $t + V$	87
1.2.4.2. La construction $t + C_0 + V$	96
1.2.4.3. La construction $t + V + C_0 + C_1$	102
1.2.4.4. La construction $C_0 + t + V + C_1$	106
1.2.4.5. La construction $t + C_0 + V + C_1$	112
1.2.4.6. La construction $C_0 + t + V + C_1$	115
1.2.4.7. La construction $C_c + t + V$	118
1.2.4.7.1. Contextualisation de (34)	119
1.2.4.7.2. Relevé des observables	119
1.2.4.7.3. Analyse	119
1.2.4.7.4. Questions pendantes.....	123
1.2.4.7.4.1. De la modalité du possible	123
1.2.4.7.4.2. Des conclusions du test de substitution	124
1.2.4.8. La construction $C_c + t + C_0 + V$	125
1.2.4.9. La construction $V_1 + t + V_2$	129
1.2.4.10. La construction $C_0^i + V_1 + t + C_0^j + V_2$	132
1.2.4.11. Les constructions en $t \dots t \dots$	141
1.2.4.11.1. $t + C_0 + V_1 + t + \bar{C}_0 + V_2$	141
1.2.4.11.2. La construction $t + C_0^i + V + t + C_0^j + \bar{V}$	146
1.2.4.11.3. La construction $t + C_0 + V + t + \bar{C}_0 + \bar{V}$	150
1.2.5. Synthèse sur l'étude des emplois de t	152
1.2.5.1. Synopsis des emplois de t	152
1.2.5.2. Définition de la forme schématique de t	154
1.2.5.3. Forme schématique et valeurs empiriques ou locales de t	156
1.2.5.3.1. Relevé des valeurs empiriques de t	156
1.2.5.3.2. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>aller</i> ».....	157
1.2.5.3.3. De la forme schématique de t aux valeurs locales « <i>alors</i> » / « <i>puis</i> » / « , »	158
1.2.5.3.4. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>de</i> »	160
1.2.5.3.5. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>de là-bas</i> ».....	161
1.2.5.3.6. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>pour que</i> » \approx « <i>afin</i> <i>que</i> »	162
1.2.5.3.7. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>de sorte que</i> ».....	165
1.2.5.3.8. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>parce que</i> »	166
1.2.5.3.9. De la forme schématique de t à la valeur locale « <i>quand</i> ».....	168
1.2.5.3.10. De la forme schématique de t à la valeur « <i>tantôt... tantôt</i> »	169
1.2.5.3.11. De la forme schématique de t à la valeur « <i>que</i> ».....	172
1.2.6. Traitement de la fluctuation tonale sur le second verbe des énoncés à deux propositions reliées par le marqueur t	172

1.2.6.1. Convention de notation et observation sur les données.....	176
1.2.6.1.1. Convention de notation.....	176
1.2.6.1.2. Observation sur les données.....	177
1.2.6.2. Explication des faits.....	180
1.2.6.2.1. H sur t_i , trace de la construction d'une relation de causation entre propositions d'un énoncé.....	180
1.2.6.2.2. Le premier ton H sur V_2 est la trace d'une opération de décrochage.....	181
1.2.6.2.3. Visualisation des deux cas de construction de la causation et de la construction de l'intentionnalité.....	184
1.2.7. Conclusion sur le marqueur t_i	188
CHAPITRE 2 : Le marqueur me	192
2.1. Travaux antérieurs.....	193
2.1.1. La position d'ALEXANDRE.....	194
2.1.2. La position de MANESSY.....	194
2.1.3. La position de PETERSON.....	195
2.1.4. La position de CANU.....	197
2.1.5. La position de KOURAOGO.....	198
2.1.6. La position de KABORÉ.....	198
2.1.7. La position de NIKIÈMA.....	202
2.2. Notre approche du fonctionnement de me	206
2.2.1. Spécification de la problématique de me	206
2.2.2. Hypothèse.....	208
2.2.3. Implications de l'hypothèse, prédictions et objectifs.....	208
2.2.3.1. Implication.....	208
2.2.3.2. Prédictions.....	209
2.2.4. Propriétés morphosyntaxiques de me	211
2.2.4.1. De l'autonomie de me	211
2.2.4.2. De l'incompatibilité entre me et un complément verbal spécifique.....	217
2.2.4.3. De la cooccurrence de la et de me	218
2.2.5. Traitement de la et de me	223
2.2.5.1. Traitement de la	223
2.2.5.1.1. Les opérands de la	224
2.2.5.1.1.1. La construction $C_{0+} la + C_1$	224
2.2.5.1.1.2. $C_{0+} la + C_{1+} V$	228
2.2.5.1.1.3. $yaa + C_{1+} la + C_{0+} V$	232
2.2.5.1.1.4. $C_{0+} V + la + C_1$	236
2.2.5.1.1.5. $C_{1+} la$	240
2.2.5.1.1.6. $V + C_{0+} la$	242
2.2.5.1.1.7. $P la Q$	245
2.2.5.1.2. Définition de la forme schématique du marqueur la	253
2.2.5.1.3. De la concomitance à l'assertion.....	254
2.2.5.1.4. De la question de l'homonymie.....	256
2.2.5.1.4.1. L'argument sémantique.....	257
2.2.5.1.4.2. L'argument de la différence tonale.....	258
2.2.5.2. Traitement de me	259

2.2.5.2.1. Relevé des emplois de <i>me</i> selon le point d'insertion dans le schème syntaxique	260
2.2.5.2.1.1. La construction de type $C_{0+} me$	260
2.2.5.2.1.2. La construction de type $C_{0+}SV_+C_{1+} me$	266
2.2.5.2.1.3. La construction de type $C_{0+}[SV[V_+C_{1+}la_+me]]$	269
2.2.5.2.1.4. La construction de type $C_{0+}me_+SV_+C_2$	271
2.2.5.2.1.5. Les constructions à multiples occurrences de <i>me</i>	275
2.2.5.2.1.5.1. La construction de type $C_{0+}SV_+me_+me$	275
2.2.5.2.1.5.2. La construction à n occurrences de <i>me</i>	279
2.2.5.2.1.6. La construction de type $C_{0+}SV_+ me$	282
2.2.5.2.2. Définition de la forme schématique de <i>me</i>	286
2.2.5.2.3. De la forme schématique aux valeurs locales de <i>me</i>	287
2.2.5.2.3.1. De la translation à la valeur « <i>aussi</i> ».....	287
2.2.5.2.3.2. De la translation à la valeur « <i>en plus</i> »	287
2.2.5.2.3.3. De la translation pure	288
2.2.5.2.4. Décrochage et translation	289
2.2.5.2.5. Conclusion sur le marqueur <i>me</i>	290
CONCLUSION GÉNÉRALE	292